

— Elle ne pourra que la trouver risible. Vous êtes habillé.

L'occasion était trop séduisante, l'invitation trop rassurante : je laisse tomber ma robe de chambre, et, mon bonnet de nuit en tête, je m'étends doucement à la place d'Éléonore et je me couvre jusqu'au cou. La sœur riait, et moi je sentais une palpitation de cœur extrême. Je n'étais pas capable de donner à ce tour l'air de plaisanterie qui seul pouvait le couvrir du vernis de l'innocence. Je désirais qu'elle tardât à se réveiller, afin d'avoir le temps de me calmer et pouvoir prendre une contenance facétieuse.

Il y avait cinq minutes que j'étais dans cette position quand, s'éveillant à demi et se tournant de mon côté, sans ouvrir les yeux, Clémentine allongea les bras ; et, croyant tenir sa sœur, elle me donna un de ses baisers d'habitude, et parut se rendormir dans cette position. Je l'y aurais certainement laissée longtemps, car son haleine réchauffait mes lèvres et me donnait l'avant-goût de l'ambroisie ; mais Éléonore, n'en pouvant plus, éclata de rire et força sa sœur à ouvrir les yeux. Elle ne me reconnut cependant entre ses bras que lorsqu'elle eut vu sa sœur debout et riant de toutes ses forces.

— Le tour est joli, dit Clémentine sans bouger, et je vous admire tous deux. Cet accueil placide me remit dans mon assiette naturelle, et, ranimé par la confiance, je me trouvai assez maître de moi pour bien jouer mon rôle.

— Voilà, dis-je, comment j'ai reçu un baiser de ma belle Hébé.

— J'ai cru le donner à ma sœur. C'est le baiser qu'Amarillis donna à Mirtille.

— C'est égal. Le baiser a produit son effet, et Iolas est rajeuni.

— Ma chère Éléonore, ce que tu as laissé faire à ce cher Iolas est trop fort, car nous nous aimons et je rêvais à lui.

— Ce n'est pas trop fort, dit la sœur, car ton Iolas est tout habillé. Tiens, vois.

En disant ces mots, la jeune follette me découvrit pour la convaincre ; mais en voulant me montrer à sa sœur, le mouvement de son bras ayant été trop fort, elle découvrit Clémentine, qui poussa un petit cri et se mit en devoir de cacher ce que mes regards avaient dévoré en un instant. J'avais vu en entier, mais comme on voit ces feux qui sillonnent l'air avec plus de rapidité que la flèche qui rendit la liberté à l'Helvétie ; j'avais vu, dis-je, la corniche et la frise de l'autel de l'Amour sur lequel j'aspirais à mourir.

Clémentine s'étant recouverte, Éléonore sortit ; et moi, la tête appuyée sur une main, je restai en contemplation, muet et immobile devant un trésor que je convoitais et dont je n'osais m'emparer.

Rompant enfin le silence : — Ma chère Hébé, lui dis-je, vous êtes certainement plus belle que celle qui versait le nectar à la table des dieux. J'ai vu ce qu'on lui vit quand elle tomba ; et si j'avais été Jupiter, certes j'en aurais agi autrement que lui.

— Sardini dit que Jupiter chassa ma patronne ; pour la venger, je devrais maintenant chasser Jupiter.

— D'accord, mon ange ; mais je suis Iolas, votre ouvrage. Je vous adore, et je cherche à étouffer des désirs qui me martyrisent.

— Vous avez concerté ce mauvais tour avec Éléonore.

— Non, mon cœur, il n'y a pas eu le moindre concert. Le hasard a tout fait. Je suis entré pour vous souhaiter le bonjour, vous croyant éveillée. Vous dormiez et votre sœur s'habillait. Je vous contemplais, et l'idée est venue à Éléonore de m'engager à me mettre à sa place pour jouir de votre étonnement quand vous vous éveilleriez. Je dois lui savoir gré d'une idée dont mon amour a voulu que je profitasse. Mais les beautés qu'elle m'a mis à même de voir surpassent l'idée que je m'en étais faite. Mon Hébé si charmante me refusera-t-elle un généreux pardon ?

— Non, puisque le hasard a tout fait. Mais il est singulier que, lorsqu'on aime quelqu'un avec tendresse, on ne puisse pas s'empêcher d'être curieux de sa personne.

— C'est la curiosité la plus naturelle, ma divine penseuse. L'amour lui-même pourrait n'être considéré que comme une puissante curiosité, si l'on pouvait mettre la curiosité au rang des passions; mais vous n'êtes pas curieuse de moi.

— Non, vous me déplairiez peut-être et je ne veux pas en courir le risque; car je vous aime, et je suis enchantée des sentiments qui me parlent en votre faveur.

— Je sens que cela est possible, et que par conséquent je dois avoir grand soin de conserver mes avantages.

— Vous êtes donc content de moi?

— Au delà de toute expression; je suis assez bon architecte, et je vous trouve d'une régularité divine.

— A la bonne heure, mon cher Iolas, mais abstenez-vous de toucher. Pour en juger, qu'il vous suffise d'avoir vu.

— Hélas! c'est au toucher à rectifier les erreurs de la vue; c'est par lui qu'on juge du poli, de la résistance. Permettez-moi de baiser ces deux sources de vie. Je les préfère aux cent de Cybèle, et je ne suis pas jaloux d'Athys.

— Vous vous trompez, mon ami; Sardini dit que c'était Diane d'Éphèse qui avait ces mamelles.

Comment m'empêcher de rire en voyant dans un pareil instant cette érudition mythologique sortir de la bouche de Clémentine! L'amour peut-il s'attendre à pareil épisode? peut-il le craindre ou le prévoir? Non; il n'est pas naturel ou au moins il est fort rare. Dans la position où je me trouvais, pressant de ma main une gorge d'albâtre... pour n'être pas dominée par le feu du désir, il fallait que la passion du savoir fût dans Clémentine supérieure à la passion de l'amour. Cependant, loin de trouver son érudition cruelle, j'en tirai bon augure. Je lui dis qu'elle avait raison, et la reconnaissance littéraire l'empêcha de s'opposer à ce que ma bouche s'emparât d'un bouton à peine naissant, et dont le pourpre couronnait si merveilleusement les pôles de ces deux hémisphères d'albâtre.

— Tu sucés en vain, mon cher Iolas; c'est un terrain stérile. Allez auprès de ma sœur. Mais vous avalez?

— Oui, mais la quintessence de mon propre baiser.

— Il se peut aussi qu'il y ait quelque parcelle de ma substance, puisque vous m'avez causé un plaisir que je n'avais jamais senti auparavant.

— Chère Hébé, tu me combles de bonheur.

— J'en suis bien aise; mais il me semble que le baiser que l'on donne sur la bouche est bien préférable.

— Sans doute, et c'est parce qu'alors il y a réciprocité. Le plaisir s'augmente pour chacun de toute la somme de plaisir que l'on communique.

— Précepte et exemple! Cruel précepteur! Finissons, mon ami, car cela est trop doux. L'amour, nous regarde et se rit de notre témérité.

— Pourquoi, ma chère amie, différons-nous de lui accorder une victoire qui ne peut que nous rendre heureux?

— Ce bonheur n'est pas sûr. Non, je vous en prie. Tenez vos bras ici. Si des baisers peuvent nous tuer, tuons-nous; mais ne nous servons pas d'autres armes.

Après un long débat aussi doux que cruel, ce fut elle qui fit pause, et, me regardant avec des yeux d'où la flamme s'exhalait, elle me pria de la laisser seule.

La violence de la situation dans laquelle je me trouvais est impossible à décrire: je me reprochais le préjugé fatal qui m'avait imposé de la contrainte et je pleurais de rage. Après avoir calmé mon feu par une toilette qui jamais ne m'avait été si nécessaire, je m'habillai et je retournai dans sa chambre.

Je la trouvai occupée à écrire.— Je suis ravie que vous reveniez, me dit-elle; je me sens animée d'un enthousiasme que je n'ai jamais éprouvé. Je veux chanter en vers la victoire que nous venons de remporter.

— Triste victoire que l'Amour abhorre, parce qu'elle l'outrage, et que la nature doit haïr.

— Voilà de la poésie. Écrivons tous les deux, moi pour célébrer la victoire et vous pour la fronder. Mais, mon ami, vous avez l'air triste.

— Je souffre; mais comme vous ne connaissez pas la constitution masculine, vous devez en ignorer la raison.

Clémentine ne me répondit pas, mais je m'aperçus qu'elle était vivement affectée. Je souffrais une douleur sourde, mais cruelle, à cette partie que le préjugé m'avait forcé de tenir prisonnière, tandis que la nature et l'amour voulaient qu'elle fût en parfaite liberté. Il n'y avait que le calme du sommeil qui pût rétablir l'équilibre.

Nous descendimes pour dîner, mais je ne touchai presque à rien. Incapable d'attention, j'écoutai avec distraction la lecture de la traduction que M. Vigi avait apportée, mais j'oubliai la politesse au point de ne pas lui en faire compliment. Ayant ensuite prié le comte mon ami de faire une banque de pharaon pour moi, je demandai la permission d'aller me coucher. Personne ne pouvait deviner la nature de mon indisposition; mais Clémentine pouvait s'en douter.

Je dormis quatre heures; après quoi je me levai et me mis à écrire en *terze rime*, à la manière de Dante, l'histoire de la maladie que m'avait causée la triste victoire.

A l'heure du souper, Clémentine, accompagnée d'un domestique, vint m'apporter un ambigu délicat, et m'annonça que la banque avait gagné. C'était la première fois, car j'avais taillé de façon à perdre. Je soupai d'assez bon appétit, mais triste et silencieux. Quand j'eus achevé, Clémentine me souhaita le bonsoir, disant que, de son côté, elle allait poursuivre sa besogne.

J'étais en veine; plein de mon sujet, je finis mon poème et le mis au net avant de me coucher. Clémentine vint me voir le lendemain de bonne heure, et me présenta son ouvrage que je lus avec plaisir; mais celui que je lui causai par mes éloges fut au moins aussi complet que le mien.

Quand j'eus assez relevé la beauté de ses pensées, vint le tour de mon poème, et je ne fus pas longtemps à remarquer la profonde impression que la peinture de mes souffrances faisait sur elle. De grosses larmes roulaient dans ses beaux yeux au milieu des éclairs de tendresse qui s'échappaient de ses regards. J'eus le bonheur, à la fin de l'entendre me dire que, si elle avait connu cette

partie de la physique, elle se serait comportée autrement.

Après avoir pris une tasse de chocolat avec elle, je la priai de se coucher auprès de moi sans se déshabiller, et de me traiter comme je l'avais traitée la veille, afin d'éprouver à son tour l'espèce de martyre que j'avais chanté dans mes vers. Elle sourit et se rendit à mes instances, mais à condition que je n'entreprendrais rien sur elle.

Cette condition était cruelle, mais c'était un commencement de victoire, et je dus m'y soumettre : je n'eus pas lieu de me plaindre de ma soumission ; car maîtresse de tout, je pus jouir du despotisme qu'elle exerça sur moi en me réjouissant de la peine qu'elle devait éprouver que je n'en exerçasse pas un pareil sur elle, et en condamnant ses yeux à la privation des richesses qu'elle possédait à pleines mains. Je l'excitai vainement à se satisfaire, à ne rien refuser à ses désirs, ce qui aurait été le plus sûr moyen de satisfaire les miens ; mais elle persista à soutenir qu'elle ne désirait rien au delà de ce qu'elle faisait. — Il est impossible, lui dis-je, que dans ce moment votre plaisir puisse égaler le mien. Mais son esprit subtil ne la laissait jamais sans réplique : — Il serait donc injuste, me répondit-elle, que vous vous plaignissiez.

L'épreuve cependant avait été trop forte pour n'être pas décisive. Elle me quitta tout en feu, et, après m'avoir donné un de ces baisers qui lèvent tous les doutes, elle sortit en me disant qu'elle était persuadée qu'en amour il fallait tout ou rien.

Nous passâmes la journée en lecture, à table, à la promenade, en propos gais, équivoques, sérieux, mais sans m'apercevoir que l'amour eût fait autant de progrès que l'épreuve du matin semblait me le promettre. Elle voulait être le revers de la médaille d'Aristippe, qui disait en parlant de Laïs : *Je la possède, mais elle ne me possède pas* ; elle voulait être maîtresse de moi et ne voulait pas que je fusse maître d'elle. Je me plaignais avec douceur, mais cela n'avancait pas mon affaire.

Deux ou trois jours après, sa sœur étant présente, je lui proposai de me laisser coucher près d'elle. C'est l'ex-

pédient qu'on propose à une religieuse, à une veuve, à une fille nubile qui se refuse à l'amour par la crainte des conséquences : et cet expédient réussit presque toujours quand celui qui le propose est aimé. Je tirai de ma poche un paquet de fines redingotes d'Angleterre, et je lui expliquai l'usage qu'on en pouvait faire. Elle les prit, les examina attentivement, et, après en avoir beaucoup ri, elle s'écria qu'elles étaient affreuses, dégoûtantes, scandaleuses ; et sa sœur de faire chorus. Je voulus vainement les justifier de ces reproches par le repos qu'elles procuraient ; mais elle soutint qu'elles n'étaient pas sûres, qu'elles pouvaient facilement se déchirer, et, pour mieux m'en convaincre, ayant passé le doigt dans une, elle poussa si fort qu'elle se déchira avec éclat. Force me fut de me rendre en rempochant mes instruments, et elle acheva par me dire que ce moyen lui faisait horreur.

Leur ayant souhaité une bonne nuit, je me retirai un peu confus ; puis, réfléchissant à la singulière résistance de Clémentine, je demeurai convaincu qu'elle ne pouvait résister de la sorte que parce que je ne lui avais pas inspiré assez d'amour, et dès lors je songeai à l'accroître par le moyen infailible, celui de lui procurer des plaisirs nouveaux sans épargner la dépense. Je ne trouvai rien de mieux que de mener toute la famille à Milan, et de leur donner un somptueux banquet chez mon pâtissier. J'y mènerai, me dis-je, toute la famille sans leur en rien dire jusqu'à ce que nous soyons en route ; car, si je nommais Milan, il serait possible que mon ami se crût obligé de faire avertir son Espagnole pour lui présenter ses belles-sœurs, ce qui m'aurait contrarié au dernier point. Cette partie me sembla devoir être séduisante pour les trois sœurs, qui n'avaient jamais vu Milan ; et peu à peu, me trouvant séduit par ma propre imagination, je résolus de donner à cette partie tout l'éclat compatible avec mes vues.

A mon réveil j'écrivis à Zénobie d'acheter trois robes faites des plus belles étoffes de Lyon pour trois jeunes dames de condition. Je lui envoyai les mesures, et je lui marquai en détail comment je voulais qu'elles fussent gar-

nies. Celle que je destinais à la comtesse mère devait être d'un satin perle avec une riche garniture d'entoilage de Valenciennes. Je joignis à ma lettre une invitation à M. Greppi de lui donner un homme qui payât ce qu'elle achèterait. Je lui dis de porter les trois robes dans mon logement particulier, de les étendre sur mon lit, et de remettre un billet inclus à mon pâtissier. Dans ce billet j'ordonnais pour huit personnes sans épargne. Zénobie devait au jour marqué se trouver chez le pâtissier prête à servir les trois dames qui viendraient avec moi. Clairmont fut, à l'insu de tout le monde, chargé de porter ma lettre à Milan.

Clairmont étant revenu avant le diner avec un billet de Zénobie qui m'assurait que tout serait fait selon mes désirs, je m'adressai à la comtesse pendant le dessert, en lui disant que je désirais avoir l'honneur de lui donner un diner dans le goût de celui de Lodi, mais à deux conditions : la première, que personne ne saurait où, jusqu'à ce que sous fussions en voiture pour partir ; et la seconde, qu'après le diner nous remonterions dans nos voitures pour revenir coucher à Saint-Ange.

Par bienséance, la comtesse, avant de répondre, regarda son mari, et celui-ci, ne se faisant pas prier, s'écria qu'il était prêt à partir, dussé-je enlever toute la famille.— Hé bien ! lui dis-je, nous partirons demain matin à huit heures, et vous n'avez besoin de vous embarrasser de rien : les voitures seront prêtes.

Je ne crus pas devoir exclure de la partie le bon chanoine, autant parce qu'il faisait une cour assidue à la comtesse Ambroise, que parce qu'étant devenu fort joueur et perdant chaque soir, c'était lui en effet qui faisait les frais de la fête. Il perdit ce soir-là même trois cents sequins sur parole, et il fut obligé de me demander trois jours pour me payer. Je lui dis que tout mon avoir était à son service.

Quand la compagnie se sépara, j'offris ma main à mon Hébé et je l'accompagnai dans sa chambre avec sa sœur. Nous avons commencé la *Pluralité des Mondes*

par Fontenelle, et je croyais que nous la continuerions avant d'aller nous coucher ; mais quand j'en fis la proposition, Clémentine me dit que, devant se lever de bonne heure, elle voulait se coucher. Vous avez raison, ma chère Hébé : couchez-vous, et, pendant ce temps, je vais vous faire la lecture. Comme elle ne fit aucune objection, je pris l'Arioste, et je lus de mon mieux l'histoire de Fleur-d'Épine, princesse d'Espagne, qui était devenue amoureuse de Bradamante. Je croyais, à la fin de cette charmante histoire, trouver Clémentine ardente ; mais j'étais dans l'erreur, elle était morne ainsi que sa sœur Éléonore. — Qu'avez-vous, mon cœur ? Ricciardetto vous a-t-il déplu peut-être ?

— Non, il m'a plu au contraire, et à la place de la princesse, j'en aurais fait autant ; mais nous ne dormirons pas cette nuit, et vous en êtes la cause.

— Moi ! et qu'ai-je donc fait ?

— Hélas ! rien, mais vous pourriez nous rendre heureuses en nous donnant une grande preuve d'amitié.

— Parlez. De quoi s'agit-il ? Est-il rien en mon pouvoir que je ne fasse pour vous plaire ? Ma vie, ma volonté même, tout est à vous. Vous dormirez.

— Eh bien ! confiez-nous où nous allons demain.

— Ne vous ai-je pas dit que je vous le dirais à l'instant du départ ?

— Oui, mais cela ne nous suffit pas. Nous mourons d'envie de le savoir aujourd'hui. Nous ne pouvons résister à la curiosité, et si vous ne nous satisfaites pas, nous ne dormirons point, et demain nous serons maussades toute la journée, et nous aurons l'air affreux.

— J'en serais désolé, mais je doute qu'il vous soit possible d'avoir jamais l'air affreux.

— Doutez-vous de notre discrétion ? Ce secret d'ailleurs ne peut pas être important.

— C'est vrai, il n'a aucune importance ; mais c'est un secret d'ordre.

— C'est affreux si vous me refusez.

— Eh ! chère Hébé, comment vous refuser ? Je confesse

même que j'ai mauvaise grâce de vous faire tant attendre. Le voici : je vous donne à dîner demain chez moi.

— Chez vous ? mais où ?

— Vous avez raison. A Milan.

— A Milan ! à Milan ! oh ! quel bonheur !

Tout en répétant ce mot avec l'expression d'une joie immodérée, elles se levèrent, et, sans autre formalité de toilette, elles me sautèrent au cou, me couvrirent de baisers, me serrèrent dans leurs bras, puis elles s'assirent sur mes genoux. Jamais nous n'avons vu Milan, répétèrent-elles ensemble, jamais nous n'avons rien tant désiré que de voir cette superbe ville. Que de fois j'ai rougi quand j'ai été forcé d'avouer que je ne l'ai jamais vue !

— Cette partie me rend heureuse, dit Hébé ; mais mon bonheur est troublé quand je pense que nous ne verrons rien, car vous nous avez imposé la dure loi de retourner ici au sortir de table. Il y a de la barbarie ! En effet, peut-on faire quinze milles pour aller à Milan rien que pour y dîner, et faire le même chemin ensuite comme pour faciliter la digestion ! Il faudrait au moins que nous vissions notre belle-sœur.

— J'ai prévu toutes vos remontrances, mes chères enfants, et c'est la raison du mystère ; mais la partie est arrangée ainsi. Vous déplaît-elle ? Parlez, ordonnez.

— Nous déplaît, cher Iolas ! Cette partie, telle que vous l'avez conçue dans votre esprit, malgré tout ce qu'elle nous laisserait à désirer, est charmante ; et peut-être la cause de la restriction, si nous la connaissions, lui donnerait-elle encore de nouveaux charmes.

— C'est possible, ma divine Hébé ; mais pour aujourd'hui elle doit être sans importance pour vous, et je ne dois pas vous la dire.

— Et nous ne pousserons pas l'indiscrétion jusqu'à vous la demander.

En disant cela, ivre de joie, elle recommença à m'embrasser, et Éléonore dit qu'elle voulait dormir, afin d'être plus alerte le lendemain. C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux ; car sentant que l'heure du berger était près de

Donner, j'excitai les baisers de Clémentine par l'ardeur des miens, et de proche en proche, enflammée par la joie et l'amour, elle ne pensa pas à s'opposer à mes entreprises téméraires, et bientôt je fus tout entier dans le temple dont j'avais si ardemment convoité l'entrée. Hébé, muette de bonheur et de volupté, partagea mes transports, mon extase, et mêla ses larmes d'une délicieuse félicité à celles que l'excès du plaisir me fit répandre.

Après avoir passé deux heures dans ce délicieux abandon, j'allai me coucher dans la joie de l'ivresse, impatient d'être au lendemain pour renouveler la scène d'une manière plus complète et dans une situation plus convenable.

A huit heures, nous étions tous réunis à la table du déjeuner; mais malgré tous mes efforts et la disposition heureuse où se trouvaient mes esprits, je ne pus réussir à faire éclore un peu de gaieté sur le visage de mes convives. Hommes et femmes, tous se montraient soucieux; la curiosité les dévorait. Clémentine et sa jeune sœur, n'osant montrer leur satisfaction intérieure, faisaient chorus à ce concert de taciturnité, et moi je jouissais de tout cela.

Clairmont, ayant parfaitement répondu à mes instructions, vint nous avertir que les voitures étaient à la porte. J'invitai mes convives à descendre: on me suivit en silence. Je plaçai la comtesse Ambroise et Clémentine dans une voiture, cette dernière ayant le poupon sur ses genoux; puis ayant placé Éléonore et les trois messieurs dans la seconde voiture, je m'écriai en riant: A Milan!

— A Milan! à Milan! répéta chaque convive avec exclamation. Bravo!

Clairmont, sur son bon cheval, nous précède, et nous partons. Clémentine faisait l'étonnée; mais sa sœur avait l'air radieux mêlé d'un peu de surprise, comme si l'événement si peu attendu lui avait laissé quelque chose à penser. Mais ayant tout le loisir de causer là-dessus, je ne tardai pas à remarquer que les soucis avaient disparu, et nous nous trouvâmes tous montés sur le ton d'une gaieté parfaite. Nous nous arrêtâmes à mi-chemin dans un village pour laisser souffler les chevaux, et tout le monde descendit.

J'avais quelque doute que le comte mon ami eût goûté la partie à l'unisson des autres ; mais j'eus la satisfaction de voir tout le monde content, chacun ayant pris son parti en brave.

— Que dira ma femme ? me dit le comte.

— Rien, car elle ignorera tout ; et, dans tous les cas, je serai le seul coupable. Vous allez dîner chez moi, dans un appartement que j'habite incognito depuis que je suis à Milan ; car, mon cher ami, vous avez dû comprendre que je ne pouvais pas déceimment me suffire chez vous, puisque la place est prise.

— Et Zénobie ?

— Fort bien, mon cher. Zénobie est une bonne aventure ; mais je ne pouvais pas en faire mon pain quotidien.

— Vous êtes un mortel fortuné !

— Je tâche d'être heureux.

— Mon cher ami, dit la comtesse Ambroise, il y a deux ans que tu projettes de me faire voir Milan. Monsieur ne l'a projeté qu'un quart d'heure, et nous voici en route.

— C'est vrai, ma chère amie, mais je voulais que nous y passassions un mois.

— Si vous voulez y passer un mois, lui dis-je, je me charge de tout.

— Je vous remercie, mon cher monsieur. Vous êtes un homme extraordinaire.

— Vous me faites, monsieur le comte, beaucoup plus d'honneur que je ne mérite. Je n'ai d'extraordinaire que de trouver facile ce qui l'est réellement.

— C'est possible ; mais vous conviendrez que les difficultés naissent ou de l'aspect sous lequel on considère les choses, ou de la position où l'on se trouve.

— J'en conviens.

Quand nous fûmes remontés en voiture, la comtesse me dit :

— Avouez, monsieur le chevalier, que vous êtes un homme bien heureux.

— Je n'en disconviens pas, aimable comtesse ; mais mon

bonheur me vient de la société : si vous me chassiez de la vôtre je serais malheureux.

— Vous n'êtes pas fait pour qu'on vous chasse.

— C'est un compliment plein d'urbanité.

— Dites, plein de vérité.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire ; mais je serais taxé de présomptueuse fatuité si je le disais moi-même.

Nous égayâmes ainsi la route par mille propos aimables ou galants ; et surtout aux dépens du chanoine, qui avait prié la comtesse d'intercéder pour que je lui permisse de s'absenter une demi-heure. — J'ai, lui avait-il dit, une visite à faire à une dame dans l'esprit de laquelle je serais perdu sans ressource si elle venait à savoir que j'ai été à Milan sans lui présenter mes hommages.

— Il faut, monsieur, lui avait répondu l'aimable dame, que vous soyez soumis à la condition commune ; ainsi ne comptez pas sur mon intercession.

Nous arrivâmes à Milan à midi précis, et nous descendîmes à la porte du pâtissier. La femme vint prier la comtesse de lui confier son nourrisson, lui montrant, pour vaincre sa résistance, un sein admirable et qui témoignait de l'idonéité de son offre. Cette scène d'hospitalité nourricière se passa au pied de l'escalier, et la comtesse accepta l'offre avec une grâce et une dignité dont je fus enchanté. C'était un épisode ravissant que le hasard faisait naître pour embellir la pièce que mon génie avait enfanté. Tout le monde paraissait heureux, mais je l'étais plus que personne, et je le sentais. Le bonheur en soi est un fait de pure imagination. Pour être heureux il faut se croire tel ; mais j'avoue que les circonstances qui mettent l'esprit dans l'assiette propre à concevoir cette idée ne dépendent pas souvent de nous, quoique les circonstances défavorables soient assez ordinairement le produit de nos œuvres.

La comtesse ayant pris mon bras, je conduisis la société dans mon appartement, que je trouvai brillant de propreté. Zénobie, comme je m'y attendais, s'offrit à mes regards ; mais je fus agréablement surpris de voir auprès d'elle la

maîtresse de Croce, belle comme un amour, et que j'eus l'air de ne pas connaître. Elle était très-bien mise, et sa figure, délivrée de cette empreinte de tristesse qu'elle portait lorsque je l'avais vue, avait quelque chose de si séduisant, qu'après la première impression que me fait toujours une belle tête, je fus fâché qu'elle se trouvât chez moi dans ce moment.

— Voilà deux bien jolies personnes, dit la comtesse mère. Qui êtes-vous, mesdemoiselles ?

— Nous sommes, dit Zénobie, les très-humbles servantes de M. le chevalier, et nous ne sommes venues ici que pour avoir l'honneur de vous servir.

Zénobie avait pris sur elle d'amener la belle Marseillaise, qui commençait à parler l'italien et qui me regardait d'un œil incertain, craignant que je ne trouvasse mauvais qu'elle fût venue sans mon ordre. Je crus devoir la rassurer en lui disant que j'étais bien aise qu'elle eût accompagné Zénobie. Ces mots furent un baume pour son cœur ; son front devint serein et sa beauté en reçut un nouvel éclat. Cette jeune et belle personne ne pouvait pas être longtemps malheureuse, car il était impossible de la voir sans éprouver un vif intérêt. Une lettre de recommandation écrite par la main des Grâces sur le front de la beauté n'est jamais sujette à protêt, car quiconque a des yeux et un cœur la paye à vue.

Mes très-humbles servantes prirent les mantelets des trois dames et les suivirent dans ma chambre à coucher, où se trouvaient les trois belles robes étalées sur une table. Je ne connaissais que celle de satin perle, garnie de dentelles, parce que je n'avais désigné que celle-là. La comtesse, qui précédait ses deux sœurs, la remarqua la première et s'en approcha en disant : — Quelle belle robe ! A qui appartient-elle, M. de Seingalt ? Vous devez le savoir.

— Sans doute, madame. Elle appartient à votre époux qui en fera ce qu'il voudra. J'espère que, s'il vous la donne, vous ne lui ferez pas l'affront de la refuser. Tenez, M le comte ; cette robe est à vous, et je me brûle la cer-

velle si vous ne me faites pas l'honneur de l'accepter.

— Nous vous aimons trop pour vouloir vous porter à un acte de désespoir. Le trait est aussi noble que neuf ; il est digne de vous. Je reçois donc votre beau présent d'une main et de l'autre je le remets à qui de droit ; car je joue dans la circonstance le rôle d'un miroir à réflexion.

— Comment ! mon cher ami, cette robe, cette magnifique robe est à moi ! Qui remercierai-je ? Tous les deux. Je veux absolument m'en parer pour dîner.

Les deux autres n'étaient pas aussi riches, mais elles étaient plus brillantes, et je jouissais en voyant les yeux de ma Clémentine attachés sur la plus longue. Éléonore à son tour admirait celle qu'elle devinait être pour elle. La première était d'un superbe satin à raies vert-pomme et rose, et garnie de fleurs en plumes du meilleur goût ; la seconde était également en satin bleu céleste, parsemée de bouquets de mille-fleurs et garnie en mignonnette à boucles du plus bel effet. Ce fut Zénobie qui prit sur elle de dire à Clémentine que la première était pour elle.

— Et comment le savez-vous ?

— Mademoiselle, elle est la plus longue et vous êtes la plus grande.

— C'est juste. Elle est donc à moi ! dit-elle en se tournant vers moi.

— Si je puis espérer que vous daigniez l'agréer.

— Il n'y a pas le moindre doute, Iolas, et je vais la mettre tout de suite.

Éléonore dit que la sienne était la plus belle et qu'elle mourait d'envie de s'en voir parée.

— Bien ! bien ! m'écriai-je tout heureux. Nous vous laissons seules pour que vous puissiez vous habiller à votre aise. Ces deux dames sont là pour vous servir.

Je sortis avec les deux frères et le chanoine, et je remarquai qu'ils avaient l'air interdit. Ils réfléchissaient sans doute sur la prodigalité d'un joueur auquel l'argent ne coûte rien. Je ne cherchai pas à les faire parler, car, ma passion étant d'étonner, leur étonnement ne pouvait que m'être agréable. Je l'avoue, c'était un sentiment d'amour-propre

effiréné qui me rendait supérieur à ceux qui m'entouraient; ou je le croyais au moins, et cela me suffisait. J'aurais méprisé ceux qui auraient osé me dire qu'on se moquait de moi, et pourtant il se peut qu'on ne m'eût annoncé que la vérité.

Animé d'une joie réelle, je ne tardai pas à la communiquer à mes convives. J'embrassai cordialement le comte Ambroise, en lui demandant pardon des petits présents que j'avais osé faire à sa famille; et je remerciai son frère de m'en avoir fourni les moyens en me faisant faire leur connaissance. — J'ai été si bien reçu chez vous, ajoutai-je, que je n'ai pu me refuser le bonheur de vous en témoigner un peu ma reconnaissance.

Les belles comtesses ne tardèrent pas à venir brillantes de parure et de joie. — Il est impossible, me dirent-elles, que vous ne nous ayez pas fait prendre mesure; mais nous ignorons comment. Ce qu'il y a de tout à fait plaisant, ajouta l'ainée, c'est que vous avez fait faire ma robe de façon à pouvoir l'élargir au besoin sans en déranger la forme. Mais quelle magnifique garniture! Elle vaut quatre fois plus que la robe.

Clémentine ne pouvait se détacher du miroir. Elle se figurait que dans les couleurs rose et verte j'avais voulu lui donner les attributs de la jeune Hébé. Quant à sa sœur, elle continuait à soutenir que la sienne était la plus belle.

Charmé de la satisfaction de mes belles convives, nous nous mimes à table ayant tous un appétit excellent. On nous servit en gras et en maigre un diner des plus recherchés. Tout était exquis; mais ce qui couronnait l'œuvre, c'est une cloyere d'huitres de l'Arsenal de Venise que mon pâtissier avait eu le secret d'escamoter au maître d'hôtel du duc de Modène. Elles firent nos délices. Nous en expédiâmes trois cents, car nos dames en étaient friandes, et le chanoine insatiable, et nous les arrosâmes d'une foule de bouteilles de champagne. Nous restâmes trois heures à table, buvant, chantant, plaisantant à qui mieux mieux, car la gaieté nous avait tous mis à l'unisson, et

toujours servis par mes très-humbles servantes, dont les charmes pouvaient le disputer à celles qui les admiraient.

Vers la fin du repas, la belle pâtissière entra le sein découvert, la mine joyeuse, et vint présenter à la comtesse son poupon, qui se tenait attaché à sa mamelle. Ce fut un coup de théâtre. La joie de l'aimable mère éclata en un cri d'allégresse en voyant son enfant, et la pâtissière semblait toute glorieuse d'avoir possédé pendant près de quatre heures l'unique rejeton d'une si illustre famille. On sait que l'imagination, qui agit si fort sur les hommes qu'on pourrait la croire créatrice du génie, a sur les femmes un empire inappréciable.

Qui peut répondre que cette femme simple et bonne, comme le sont en général toutes les femmes du peuple quand le vice et la misère ne les dégradent pas en les corrompant, qui peut savoir, dis-je, si ma pâtissière ne se figurait pas anoblir son propre fruit en offrant son sein à un jeune comte? Ces idées sont folles, sans doute, mais c'est parce qu'elles le sont que le peuple les adopte.

Nous passâmes encore une heure à prendre du café et du punch; après, les comtesses allèrent reprendre leur costume du matin. Zénobie eut soin de placer les trois robes dans des cartons et de les faire attacher sur le siège de la voiture.

La maîtresse de Croce trouva un moment pour me dire tête à tête qu'elle était très-contente de Zénobie et me demanda quand nous partirions.

— Vous serez à Marseille, lui dis-je en lui serrant la main, au plus tard quinze jours après Pâques.

Zénobie, que j'avais interrogée à part dès le commencement m'avait dit que la jeune Marseillaise était une personne du plus aimable caractère, très-sage, et telle enfin qu'elle ne la verrait partir qu'avec beaucoup de chagrin.

Je lui donnai douze sequins pour la remercier des peines qu'elle s'était données.

Satisfait de tout, je payai au brave pâtissier un fort mémoire et je remarquai que nous avions vidé une vingtaine de bouteilles de champagne. Il est vrai que, mes

trois dames aimant ce jus de préférence, nous n'avions presque pas bu d'autre vin.

J'aimais, j'étais aimé, je me portais bien, j'avais beaucoup d'argent, je le prodiguais pour mon plaisir, et j'étais heureux. J'aimais à me le dire, tout en riant des sots moralistes, qui prétendent qu'il n'y a point de véritable bonheur sur la terre. Et précisément, c'est ce mot *sur la terre* qui excite mon hilarité : comme s'il était possible d'aller le chercher ailleurs ! *Mors ultima linea rerum est*. Oui, la mort est la dernière ligne du livre des choses : c'est la fin de tout, puisque à la mort l'homme cesse d'avoir des sens ; mais je suis loin de prétendre que l'esprit suive le sort de la matière. L'on ne doit affirmer que ce qu'on sait positivement, et le doute doit commencer aux limites dernières du possible.

Oui, moralistes moroses et imprudents, il y a du bonheur sur la terre, il y en a beaucoup, et chacun a le sien. Il n'est pas permanent ; non, il passe, renaît et passe encore, par cette loi inhérente à la nature de tout ce qui est créé, le mouvement, l'éternelle rotation des hommes et des choses ; et peut-être la somme des maux, conséquence de notre imperfection physique et intellectuelle, surpasse-t-elle la somme du bonheur pour chaque individu. Tout cela est possible, mais il ne suit pas de là qu'il n'y ait point de bonheur et beaucoup de bonheur. S'il n'y avait point de bonheur sur la terre la création serait une monstruosité, et Voltaire aurait eu raison d'appeler notre planète les latrines de l'univers ; mauvais bon mot qui n'exprime qu'une absurdité, ou plutôt qui n'exprime rien, si ce n'est un élan de bile poétique. Oui, il y a du bonheur et beaucoup ; je répète aujourd'hui que je ne le connais que par le souvenir. Ceux qui avouent avec candeur celui qu'ils éprouvent sont dignes de le posséder ; les indignes sont ceux qui le nient tout en jouissant, et ceux qui, pouvant se le procurer, le négligent. Je n'ai aucun reproche à me faire sous ce double rapport.

Il était sept heures quand nous quittâmes mon joli logement pour retourner au château du comte, où nous arri-

vâmes à minuit. La route nous parut courte, tant elle fut délicieuse. Le champagne, le punch et le plaisir avaient échauffé mes deux belles compagnes, et à la faveur du crépuscule je pus avoir d'heureuses distractions dont elles ne furent point fâchées ; mais j'aimais trop Clémentine pour pousser avec sa charmante sœur la plaisanterie au delà du bout du doigt.

Dès que nous fûmes descendus de voiture, nous nous souhaitâmes une bonne nuit, et chacun se rendit dans sa chambre, moi excepté, car j'allai passer avec Clémentine de ces heures d'une délicieuse volupté dont le souvenir ne s'efface jamais.

— Penses-tu, mon doux ami, me disait cette charmante fille, qu'après ton départ je puisse vivre heureuse ?

— Ma chère Hébé, je sais que pendant les premiers jours nous serons tous deux malheureux ; mais peu à peu le calme renaitra, et, sans éteindre l'amour, la philosophie en rendra l'amertume délicieuse.

— Une amertume délicieuse ! Je ne crois pas que la philosophie puisse opérer ce miracle. Je sais bien, mon aimable sophiste, que tu te consoleras facilement avec tes demoiselles. Au reste, ne vas pas me croire jalouse. Je me ferais horreur si je me reconnaissais susceptible d'un sentiment aussi bas ; mais je me mépriserais aussi si je pouvais être capable d'employer pour me consoler, les mêmes moyens que certainement tu emploieras.

— Je serais au désespoir que tu eusses cette idée.

— Elle est naturelle.

— Peut-être. Ce que tu appelles ces demoiselles ne sont pas faites pour te remplacer et ne sauraient m'occuper. La plus grande des deux est l'épouse d'un tailleur, et l'autre est une jeune personne honnête que je me suis chargé de reconduire à Marseille, sa patrie, d'où un malheureux l'a enlevée après l'avoir séduite. Tu seras à l'avenir et jusqu'à ma mort la seule femme qui règnera sur mon âme ; et, s'il m'arrive jamais qu'égaré par mes sens, je presse dans mes bras un objet qui m'aura séduit, le

repentir ne tardera pas à te venger d'une infidélité à laquelle mon âme n'aura point de part.

— Je suis sûre de n'avoir jamais de repentir de cette nature. Mais je ne comprends pas que, m'aimant comme tu m'aimes et me tenant en ta possession, pressé entre mes bras, tu puisses penser à la possibilité de me devenir infidèle.

— Je ne la crois pas mon ange, mais je le suppose.

— Je ne vois pas dans ce cas grande différence entre la croyance et la supposition.

Que répondre à ces objections ? Clémentine avait raison quoiqu'elle se trompât ; mais son erreur venait de son amour. Le mien était loin de l'ardeur qui l'empêchait de prévoir les infidélités possibles, nécessaires même. Je ne raisonnais plus juste qu'elle que parce que je n'en étais pas à mon premier amour. Mais si mes lecteurs ont passé par là, comme la chose est certaine pour la majeure partie, ils sauront tout l'embarras que causent de pareils raisonnements dans la bouche d'une femme que l'on voudrait pouvoir rendre heureuse pour toujours. Le plus bel esprit reste court et n'a pour répliquer que des baisers et des larmes.

— Veux-tu m'emmener ? me dit-elle. Je suis prête à te suivre et je serai heureuse. Si tu m'aimes, tu dois être enchanté de ton propre bonheur. Rendons-nous heureux, cher ami.

— Je ne puis déshonorer ta famille.

— Tu me trouves donc indigne de devenir ta femme !

— Tu es digne d'un trône, et c'est moi qui suis indigne de posséder une femme aussi accomplie que toi. Sache que je n'ai rien au monde que ma fortune, qui peut me quitter demain. Seul, je ne crains pas les revers, mais je me tuerais si je te voyais exposée à quelque privation après que tu aurais attaché ton sort au mien.

D'où vient qu'il me semble qu'il est impossible que tu puisses être réellement heureux qu'avec moi ? Ton amour ne ressemble pas au mien, si tu as en lui moins de confiance que moi.

— Mon ange, si j'ai moins de confiance que toi, c'est que j'ai une cruelle expérience que tu n'as pas, et elle me fait trembler pour l'avenir. L'amour alarmé perd en force ce qu'il gagne en raison.

— Raison cruelle ! Nous devons donc nous résoudre à nous séparer.

— Il le faut, mon cœur, c'est une nécessité cruelle ; mais mon cœur restera avec toi. Je partirai en t'adorant ; et si la fortune m'est favorable en Angleterre, tu me reverras ici l'année prochaine. J'achèterai une terre où tu voudras et je t'en ferai présent le jour de notre mariage ; nos enfants et les belles-lettres feront nos délices.

— Oh ! l'agréable avenir ! Quel rêve ! Que ne puis-je m'endormir en rêvant ainsi et ne m'éveiller que le jour où il s'accomplira, ou mourir en m'éveillant s'il ne doit point s'accomplir ! Mais, mon ami, que ferai-je si tu m'as laissée enceinte ?

— Ma divine Hébé, tu n'as pas à craindre de l'être. Ne t'es-tu pas aperçue que je t'ai ménagée ?

— Ménagée ? Je ne comprends pas cela, mais je me l'imagine, et je t'en remercie. Hélas ! il vaudrait mieux peut-être que tu n'eusses pas pris de précautions, car tu n'es pas né pour mon malheur ; et si tu m'avais laissé un gage de notre mutuelle tendresse, tu n'aurais pas voulu méconnaître et la mère et l'enfant.

— Tu me rends justice, cher amie ; si malgré mes précautions, tu t'aperçois que ta taille s'arrondisse, et tu en auras des signes, avant que deux lunes soient passées, tu m'écriras, et alors, quel que soit mon sort, je légitimerai le fruit de notre amour en te donnant mon nom et ma main. Il est vrai qu'en changeant de nom tu contracteras une mésalliance : mais en seras-tu moins heureuse ?

— Non, non, ton nom avec ta main serait pour moi le comble de l'ambition. Non, il ne sera jamais vrai que je puisse me repentir de m'être donnée à toi sans réserve.

— Tu me combles de bonheur !

— Toute la famille te chérit ; tous disent que tu es heu-

reux et que tu mérites ton bonheur. Quel éloge, mon cher ami ! Tu ne saurais te figurer comment mon cœur palpite de joie quand j'entends ces propos en ton absence. Quand on me dit que je t'aime, je réponds que je t'adore, et tu sais que je ne mens pas.

C'était avec des dialogues pareils que nous remplissions les intervalles de nos transports amoureux durant les cinq ou six dernières nuits que nous passâmes ensemble. Sa sœur, couchée près de nous, dormait ou faisait semblant de dormir. Quand je me retirais, j'allais me coucher et je me levais tard ; puis je passais toute la journée avec elle, seul ou en famille. Quelle vie délicieuse ! Est-il possible qu'un homme maître de lui-même, indépendant comme l'aigle dans les airs, puisse se résoudre à quitter un bonheur pareil ? Aujourd'hui je ne le conçois pas.

La fortune m'avait fait gagner au bon chanoine tout l'argent que j'avais laissé gagner à la famille, dont je ne contrôlais jamais le jeu. Clémentine seule ne voulut jamais profiter de mon inattention ; mais les deux derniers jours je la forçai à être de moitié dans ma banque, et, le chanoine étant toujours malheureux, elle eut une centaine de sequins de bénéfice. Ce bonhomme de moine perdit mille sequins, dont sept cents restèrent dans la famille. C'était bien payer l'hospitalité que j'avais reçue, et aux dépens d'un moine ; tout honnête homme qu'il était, c'était doubler le mérite de l'action.

La dernière nuit que je passai tout entière avec ma délicieuse comtesse fut très-triste : nous serions morts de douleur, sans les voluptés de l'amour qui ne nous abandonnèrent pas. Jamais nuit ne fut mieux employée. Les larmes de la douleur et celles de l'amour se succédèrent sans interruption, et je renouvelai neuf fois les offrandes sur l'autel du dieu qui renouvelait mes forces à mesure que la jouissance les épuisait. Le sang et les larmes inondaient le sanctuaire ; mais le sacrificeur et la victime étaient rendus et les désirs disaient : *Encore !* Il fallut nous détacher par un effort aussi pénible que notre union de huit heures avait été douce. Éléonore, profitant

d'un instant où, subjugués par la fatigue, nous dormions enlacés dans un double nœud, s'était levée à petit bruit, et nous avait laissés seuls. Nous lui en sûmes gré, et, admirant son amitié et sa résignation, nous convinmes ou qu'elle était bien insensible, ou qu'elle avait dû beaucoup souffrir en sentant les efforts de nos délicieux combats. Je quittai Clémentine, la laissant libre pour les ablutions dont elle devait avoir un besoin extrême, et j'allai faire ma toilette.

Lorsque nous parûmes ensemble au déjeuner, nous avions l'air de deux agonisants, et les yeux de Clémentine surtout auraient pu la trahir; mais on nous respecta. Je ne pouvais pas être gai à mon ordinaire, mais on ne m'en demanda pas la raison. Je leur promis de leur donner de mes nouvelles et de revenir l'année suivante. Je leur ai écrit, mais je cessai quand le malheur qui m'accabla à Londres me fit perdre l'espoir de les revoir jamais. En effet, je ne les ai plus revus, mais je n'ai jamais pu oublier Clémentine. Six ans plus tard, à mon retour d'Espagne, je sus, et j'en pleurai de plaisir, qu'elle vivait heureuse avec le marquis de N., qu'elle avait épousé trois ans après mon départ. Elle avait à cette époque deux fils; le plus jeune, qui a maintenant vingt-sept ans, est capitaine au service d'Autriche. Quel plaisir j'aurais à le voir! Lorsque j'appris le bonheur de Clémentine, je venais d'Espagne, comme je l'ai dit, et j'étais malheureux. J'allais chercher fortune à Livourne; en traversant la Lombardie, je passai à quatre milles d'une terre où cette femme adorable devait être avec son mari; mais je n'eus pas le courage de l'aller voir, et peut-être fus-je bien inspiré. Mais je reviens à mon sujet.

J'étais reconnaissant de la bonté d'Éléonore et je voulus lui en laisser un témoignage. Ayant tiré de mon doigt un très-beau camée en onyx représentant le dieu du silence, entouré de belles rosettes, je saisis un moment pour lui parler en particulier, et je le lui mis à l'index en lui serrant la main, et sans lui donner le temps de proférer une syllabe.

Étant au moment de descendre pour monter en voiture, et voyant toute la famille en train de m'accompagner, mes yeux se remplirent de larmes. Je cherchai Clémentine; elle avait disparu. Affectant d'avoir oublié quelque chose dans ma chambre, je montai dans celle de mon Hébé, et je la trouvai dans un état affreux; ses sanglots l'étouffaient. Je la pressai dans mes bras, je mêlai mes larmes aux siennes; puis, sans qu'elle pût me dire un seul mot, je la mis sur son lit, et, ayant déposé un dernier baiser sur ses lèvres tremblantes, je m'arrachai de ce lieu, où je laissais des souvenirs si doux et si déchirants.

Après avoir remercié et embrassé toute la compagnie, car le bon chanoine avait voulu me voir au moment du congé, je dis à l'oreille d'Éléonore d'aller vite trouver sa sœur, et je m'élançai dans la voiture à côté de mon cher comte. Nous n'échangeâmes pas un mot; nous dormîmes pendant tout le chemin jusqu'à ce que Clairmont nous ouvrit la portière à l'entrée de la maison. Nous trouvâmes le marquis de Triulzi avec l'Espagnole, qui ne nous attendait pas, et l'aimable remplaçant de mon ami se hâta d'envoyer chercher un dîner pour quatre. Je ne fus pas peu surpris de les voir instruits que nous avions été dîner à Milan, et la comtesse était fort disposée à nous faire sentir sa mauvaise humeur de ce que nous ne l'avions pas prévenue. Heureusement le marquis, fertile en expédients, l'apaisa en lui disant que c'était une délicatesse de ma part, car j'avais voulu lui épargner la peine de donner à dîner à tant de monde.

Pendant le dîner j'annonçai mon départ pour Gênes comme très-prochain, et, pour mon malheur, le marquis m'offrit une lettre pour la signora Isola-Bella, coquette célèbre; et la comtesse m'en offrit une autre pour l'évêque de Tortone, son parent.

J'étais arrivé à Milan comme tout exprès pour prendre congé de ma Thérèse, qui allait partir pour Palerme. Je lui parlai du penchant de don Cesarino et je fis mon possible pour l'engager à céder à son inclination. — Je le laisse à Milan, me dit-elle. Je sais où sa passion a pris

naissance, et je ne consentirai jamais à satisfaire ses désirs sous ce rapport. Au reste, j'espère le trouver changé à mon retour. Elle se trompait : mon fils ne changea pas, et dans quinze ans d'ici mes lecteurs en auront des nouvelles.

Ayant réglé mes comptes avec Greppi, je pris des lettres de change sur Marseille et une de dix mille francs sur Gênes, où je ne pensais pas avoir besoin de beaucoup d'argent. Malgré mon bonheur au jeu, tout compte fait, je partais de Milan avec mille sequins de moins que je n'avais en y arrivant. Mais aussi j'avais fait une dépense extravagante.

Je passai toutes mes après-midi avec la belle marquise Q., tantôt seule, tantôt avec sa cousine ; mais, l'âme pleine du souvenir de Clémentine, elle ne me semblait plus être ce qu'elle était trois semaines auparavant.

Je n'avais aucun motif de faire un mystère au comte A. B. de la demoiselle que j'emmenais. Ainsi j'envoyai Clairmont prendre sa petite malle, je payai à Zénobie les petites dépenses qu'elle avait faites, et le jour de mon départ, à huit heures du matin, elle vint, proprement vêtue, s'installer chez moi.

Après avoir baisé la main à la comtesse qui avait voulu attenter à ma vie, et l'avoir remerciée de son obligeante hospitalité, à laquelle, lui dis-je, j'attribuais la bonne société avec laquelle je partais de Milan, je remerciai le comte, qui me répéta que sa reconnaissance serait éternelle, et je partis le 20 mars de l'an 1763. Je ne suis jamais retourné dans cette magnifique capitale.

Mademoiselle, que par respect pour elle et pour sa famille j'appellerai Crozin, était charmante. Elle avait un air de noblesse qui imposait, et un ton de réserve qui décelait une éducation soignée. La voyant ainsi près de moi, je me félicitais de ne pas me sentir en danger de devenir amoureux : le lecteur devine que je me trompais. Je prévins Clairmont que je voulais la faire passer pour ma nièce, et je lui ordonnai d'avoir pour elle tous les égards possibles.

N'ayant jamais eu occasion de la faire raisonner, mon premier soin fut de sonder son esprit, et, quoique je n'eusse pas la moindre intention de lui faire ma cour, j'éprouvai le besoin de lui inspirer de l'amitié et de captiver sa confiance.

La plaie que mes dernières amours avaient faite à mon cœur saignait encore, et je me félicitais de me trouver capable de remettre la jeune Marseillaise entre les mains de son père sans me gêner et sans me préparer des regrets. Je jouissais d'avance de ma belle action en perspective, et j'étais vain de me voir assez maître de moi-même pour pouvoir vivre auprès d'une très-jolie fille sans autre désir que l'héroïque intérêt de la sauver de l'opprobre dans lequel elle aurait pu tomber si elle avait dû faire le voyage toute seule, ou si elle n'avait pas eu le bonheur de me rencontrer après l'abandon de son séducteur. Elle sentait tout cela; aussi me dit-elle : — Je suis sûre que M. de la Croix ne m'aurait jamais abandonnée s'il ne vous avait pas rencontré à Milan.

— Je vous admire, mademoiselle, mais je ne partage point votre bonne opinion sur son compte. A mes yeux, Croce en a agi en véritable mauvais sujet, pour ne rien dire de plus; car, malgré votre mérite, il ne pouvait pas compter sur moi avec certitude. Je ne vous dirai pas qu'il vous a donné une preuve de mépris, car il est possible qu'il ait été dominé par son désespoir; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne vous aimait plus, puisqu'il a pu vous abandonner ainsi.

— Je suis trop sûre du contraire. Se voyant sans ressource, il devait m'abandonner ou se tuer.

— Ni l'un ni l'autre. Il devait vendre tout ce que vous aviez et vous remettre à Marseille. Vous pouviez aller à Gênes sans beaucoup de frais, et de là vous seriez allés à Marseille par eau. Croce a compté sur l'intérêt qu'inspirerait votre jolie figure, et il ne s'est pas trompé; mais vous sentez à quel danger il vous a exposée. Croyez-moi, mademoiselle, quand on aime véritablement, la seule idée doit être mortelle. Vous ne vous offenserez pas de ce que

je vous avoue une vérité; si, lorsque vous m'envoyâtes prier d'aller vous voir, vous n'aviez pas fait une vive impression sur mes sens, il serait très-possible et même très-naturel que je n'eusse éprouvé pour vous qu'un intérêt de compassion, et cet intérêt-là ne fait pas faire de bien grands services. Mais j'ai tort de blâmer Croce; cela vous fait de la peine, car je vois évidemment que vous l'aimez.

— Je l'avoue, et je le plains. Quant à moi, je ne me plains que de ma cruelle destinée. Je ne le verrai plus, mais je n'aimerai plus personne : car mon parti est pris, je me retirerai dans un couvent pour y expier ma faute. Mon père a le cœur excellent; il me pardonnera. J'ai été la victime de l'amour : ma volonté n'était point libre. La séduction m'avait ravi l'usage de ma raison, et seule je dois me punir de ne m'être point prémunie contre l'illusion des sens. Au reste, quand j'y pense mûrement, je ne vois pas mon crime; je ne vois que ma faute.

— Vous seriez partie de Milan avec Croce s'il vous l'avait dit, et même à pied?

— N'en doutez pas, et c'eût été mon devoir; mais il m'aimait trop pour m'exposer à tant de fatigues et à l'horrible misère qu'il avait en perspective.

— Ou plutôt à celle qu'il possédait déjà. Je suis sûr que si vous le retrouvez à Marseille vous vous réunirez à lui.

— Quant à cela, jamais. Je commence à recouvrer ma liberté avec ma raison, et le jour viendra où je remercierai Dieu de l'avoir tout à fait oublié.

La sincérité de cette jeune personne me plaisait, et, comme je connaissais la puissance de l'amour, je la plaignais sincèrement. Elle employa deux heures à me conter en détail toute l'histoire de sa malheureuse passion; et comme elle conta bien, elle me fit plaisir et commença à me donner du goût pour elle.

Nous arrivâmes à Tortone au commencement de la nuit, et, ayant décidé d'y coucher, j'ordonnai à Clairmont de faire préparer un souper selon mes goûts. Pendant le

repas, ma prétendue nièce déploya une espèce d'esprit dont je fus étonné. Outre cela elle me tint bonne tête, car elle avait un excellent appétit, et, le verre à la main, elle ne le cédaît à aucune jeune personne de son âge. Elle était gaie avec décence, plaisante dans le ton de la bonne compagnie, et enfin ravissante parce qu'elle ne parlait plus de son amant. En nous levant de table, je ne sais à quel propos elle dit un bon mot si piquant d'à-propos que, en me faisant éclater de rire, elle acheva de me subjuguier. Je l'embrassai d'exubérance de cœur; et ayant trouvé sur sa bouche charmante un baiser aussi ardent que le mien, je sentis que l'amour s'en mêlait tout de bon, et dans cet élan d'ardeur, n'ayant pas le temps de peser mes paroles, je lui demandai si elle voulait que nous nous contentassions d'un seul lit.

A cette invitation, faite sans métaphore, la surprise et la crainte se peignirent sur ses traits, et d'un air sérieux, mais avec l'accent de la soumission qui tue les désirs, elle me répondit : — Hélas ! vous êtes le maître de vos volontés ! Si la liberté est un bien précieux, c'est sur-tout en amour.

— Il n'est question, mademoiselle, ni d'obéissance ni même de complaisance. Vous m'avez inspiré de l'amour; mais si vous ne partagez pas ce tendre sentiment, je puis l'étouffer à sa naissance. Ici, comme vous voyez, il y a deux lits; vous pouvez choisir celui qui vous conviendra.

— J'irai donc me coucher dans celui-ci; mais si pour cela vos bontés pour moi diminueaient, j'en serais malheureuse.

— Non, non; ne le craignez point, charmante Française; vous ne me trouverez pas indigne de votre estime. Adieu, soyons bons amis.

Son lit était caché par un paravent. Elle me souhaita une bonne nuit, puis elle alla se coucher dans une confiance parfaite, car j'ai su d'elle-même, quelques jours plus tard, qu'elle s'était entièrement déshabillée.

Le lendemain de bonne heure, j'envoyai à l'évêque la lettre que m'avait donnée la comtesse.

Une heure après, étant à déjeuner avec ma nièce, un vieux prêtre vint m'inviter à dîner chez monseigneur avec la dame qui était en ma compagnie. La lettre de la comtesse ne faisait mention d'aucune dame; mais le prélat, Espagnol et très-poli, sentit que, ne pouvant point laisser ma nièce, vraie ou supposée, seule dans une auberge, je n'aurais pas accepté son invitation si elle n'avait été conviée avec moi. Il est probable que monseigneur avait été informé du fait par ses estafiers, qui, en Italie, sont des espèces d'espions officieux qui rapportent à leurs maîtres la chronique scandaleuse de la ville. Il faut bien à un évêque quelque chose de plus qu'un bréviaire pour passer le temps, depuis que les vertus apostoliques sont devenues des vieilleries hors de mode. Bref, j'acceptai l'invitation, en chargeant le prêtre émissaire de mes respects pour *Sa Grandeur*.

Ma nièce était d'une humeur charmante et me traita comme si je n'avais en aucune manière dû ressentir la préférence qu'elle avait donnée à son lit sur le mien. Cela me plut, car, de sens rassis, je voyais qu'elle se serait avilie si elle en avait agi autrement. Je n'étais pas même piqué, ce qui, en pareille circonstance, est cependant si naturel. L'amour-propre et le préjugé peut-être imposent à une femme d'esprit de ne se rendre aux désirs d'un amant que lorsqu'il peut la supposer séduite par les attentions. Je l'avais, comme par manière d'acquit, invitée à partager mon lit; mais je ne l'aurais point fait sans les fumées du pomard et du champagne dont nous avions abondamment arrosé les mets délicieux que notre hôte nous avait servis. L'invitation de l'évêque l'avait flattée, mais elle ignorait si j'avais accepté pour elle comme pour moi; je la mis à deux doigts du ciel quand je lui annonçai que nous irions dîner ensemble. Elle fit sa toilette, s'habilla fort bien, pour une voyageuse, et à midi la voiture de monseigneur vint nous prendre.

Je vis un prélat de haute taille, car il avait deux pouces de plus que moi; et, malgré ses quatre-vingts ans, il était frais, ingambe et fort bien sous tous les rapports, quoique

sérieux comme un grand d'Espagne. Il nous reçut avec une affabilité qui tenait beaucoup de la politesse exquise des Français. Lorsque ma nièce voulut lui baiser la main, selon l'usage, le prélat la retira affectueusement, et lui présenta la magnifique croix d'améthyste et de brillants qu'il portait en sautoir. Elle la baisa cordialement, en disant : *C'est ce que j'aime*. Elle me jeta un coup d'œil, et cette plaisanterie, qui faisait allusion à *La Croix*, me surprit.

Nous nous mimes à table, et j'y trouvai l'évêque aimable et savant. Nous étions neuf; car, outre quatre prêtres que je pris pour ses commençaux, monseigneur avait invité deux jeunes seigneurs qui eurent pour ma nièce toutes les attentions de bonne société, auxquelles elle répondit en femme qui en a l'habitude. Je remarquai que l'évêque, qui lui adressa souvent la parole, ne leva pas une seule fois les yeux sur sa jolie figure. Monseigneur connaissait le danger, et en vieillard prudent il ne s'y exposait pas. Après le café nous primes congé, et à quatre heures nous quittâmes Tortone pour aller coucher à Novi.

Pendant le court trajet de cette après-midi, ma belle Marseillaise m'amusa par mille propos aimables et spirituels. Pendant le souper je ramenai la conversation sur l'évêque, puis sur la religion, afin de sonder ses principes. L'ayant trouvée bonne chrétienne, je lui demandai comment elle avait pu se permettre une plaisanterie à double sens en baisant la croix du prélat.

— Le hasard, me dit-elle, et l'opportunité ont tout fait. L'équivoque est innocente, puisque je n'ai point prémédité l'allusion; si j'avais eu le temps de réfléchir, ce mauvais bon mot ne serait point sorti de ma bouche.

Je fis semblant de la croire, car il était possible qu'elle fût sincère. Cette fille avait beaucoup d'esprit, et les désirs qu'elle m'inspirait devenaient de plus en plus ardents; mais l'amour-propre tenait l'amour en bride. Lorsqu'elle alla se coucher, je m'abstins de l'embrasser; mais comme elle n'avait pas de paravent, elle ne se déshabilla que

lorsqu'elle me crut endormi. Le lendemain nous arrivâmes à Gênes vers midi.

Pogomas m'avait loué un appartement bourgeois, et j'en avais l'adresse. J'allai y descendre, et je trouvai quatre pièces très-bien meublées, dans une belle exposition, et sous tous les rapports *confortables*, comme disent les Anglais, qui s'entendent si bien en tout ce qui constitue les aisances de la vie. Après avoir ordonné un bon diner, je fis prévenir Pogomas de mon arrivée.

CHAPITRE XIV.

Passano à Gênes. — Vieilles connaissances que je retrouve. — La dame Isola-Bella. — Le biribi. — Je tâche d'humaniser ma nièce. — Mon frère l'abbé.

Pogomas, qui à Gênes s'appellait Passano, vint me trouver dès qu'il connut mon arrivée, et me conduisit chez lui, où il me présenta sa femme et sa fille. L'une et l'autre me pressèrent d'accepter leur diner. Les agaceries de la demoiselle, laideron de vingt ans, me dégoutèrent à tel point par leur cynisme, que pour m'en délivrer j'eus recours à la fuite. J'attribue à la conduite que je tins en cette circonstance quelques-uns des mauvais tours que Passano me joua plus tard.

Ma première visite en quittant ce taudis fut chez ma cousine, et ensuite chez le marquis de Grimaldi. J'étais impatient de connaître la demeure de Rosalie. Le marquis étant à Venise, son valet de chambre m'offrit de me conduire chez elle; j'appris qu'elle avait épousé Pietri quelque temps après mon départ.

Pietri me revit avec joie, et sa femme m'accueillit les bras ouverts. Je la trouvai plus belle que jamais : elle me dit qu'elle était heureuse et que ce bonheur était mon ouvrage.

— As-tu l'intention de séjourner longtemps à Gênes?

me demanda-t-elle quand son mari fut parti. Je veux que tu viennes dîner tous les jours, mais observons-nous et ne va pas me tutoyer devant le monde. A propos, te souviens-tu de Véronique? Elle est maintenant ma femme de chambre.

— Sa sœur est-elle toujours auprès d'elle? J'ai besoin d'une servante pendant mon séjour ici : ma nièce m'accompagne.

— Encore une nièce! interrompit-elle en riant. Tu me l'amèneras, n'est-ce pas?

— Certainement. Peut-être la connais-tu. Elle est de Marseille.

— Son nom?

— Crozin. C'est la fille d'une autre de mes nièces qui a toujours habité Marseille.

— Encore une! Mon Dieu! toujours des aventures. Je suis convaincue que tu serais fort embarrassé de dire à quel degré ces dames sont tes parentes.

— Tu sais que j'ai une parenté fort mêlée, cela nous mènerait trop loin. Il faut que je te quitte jusqu'à demain.

J'allai chez la dame Isola-Bella pour lui remettre la lettre du marquis Triulzi. C'était une femme assez jolie, jeune encore, taille mince, figure régulière et douce, des yeux noirs d'une expression mélancolique; mais l'usage du fard ôtait à cette dame presque tous ses charmes, et elle m'inspira une sorte d'aversion : aussi n'acceptai-je qu'à contre-cœur son invitation à souper pour le surlendemain.

De retour chez moi, je vis avec plaisir que *ma nièce* avait choisi pour sa chambre celle qui attenait à la mienne. J'ai déjà parlé de sa beauté, dont je me sentais de plus en plus touché tous les jours. Je ne pouvais songer sans colère à l'indigne conduite de Santa-Croce à son égard : je me repentis de n'en n'avoir pas fait ma maîtresse quand l'occasion s'en était présentée, et je me promis bien de ne pas la laisser échapper si je la retrouvais jamais. Cela n'était pas facile comme on le pourrait croire. J'étais retenu par l'opinion que cette jeune fille avait conçue de moi ;

je croyais la connaître assez pour savoir qu'elle n'accorderait rien que par amour, et que toute tentative pour brusquer un dénouement m'éloignerait du but. Il fallait ce qu'il faut en général à toutes les femmes, des soins, des égards, une sujétion de tous les instants; ou bien encore exciter ses sens, aiguillonner ses désirs par la vue et le contact d'autres opérations amoureuses dont je la rendrais témoin. Je m'arrêtai à ce dernier parti, comme moins austère. En possession de sa confiance, une certaine familiarité était naturelle entre nous. Ainsi, le soir je m'installais chez elle, un livre en main; et, lorsque l'instant du sommeil était venu, je la priais de ne point faire de façons et de se déshabiller: je ne verrais rien. Cela fait, je m'approchais de son lit et l'embrassais le plus paternellement possible, tout en observant d'une voix émue qu'on devrait bien m'épargner le déplaisir de coucher tout seul. A cela, motus. Alors, nouvelle doléance de ma part, accompagnée de réflexions plus ou moins attendrissantes sur l'insensibilité; il m'arrivait de parler dix minutes sur ce ton, puis j'allais pour m'assurer de l'effet de mes discours, et je la trouvais endormie. Dieu! que mon lit me paraissait froid et ma conduite ridicule!

Je me souviens que le lendemain de notre arrivée, après une scène muette comme celle dont je viens de donner une idée, je la vois entrer dans ma chambre. Clairmont me lavait les pieds; elle me demande du café, et j'envoie mon domestique lui en chercher et le préparer. Mademoiselle Crozin se met aussitôt en devoir de le remplacer.

— Fi donc! lui dis-je.

— Une nièce ne peut-elle rendre ce service à son oncle?

— C'est un service toujours humiliant pour une femme, à moins qu'elle ne s'en acquitte vis-à-vis de son amant.

Elle rougit et baisa ses beaux yeux. J'achevai ma toilette, et, comme il restait de l'eau tiède, elle dit, étourdiement peut-être:

— Maintenant, à mon tour. Et je me mis en devoir de l'aider.

— Je ne le souffrirai pas.

— Je ne pense pas que la bienséance soit blessée de ce que je fais là. — Et je saisissais un de ses petits pieds pour le déchausser.

— Je pourrais vous répéter ce que vous me disiez naguère.

— J'entends : je ne suis pas votre amant ; mais aussi je suis votre oncle, et, s'il le faut, j'exige que vous m'obéissiez. Elle se laissa tirer souliers et bas, l'opération dura bien dix minutes. J'embrouillais les cordons, c'était toujours à recommencer. Elle n'osait se fâcher tout haut, quoique son déplaisir fût visible. Quand Clairmont rentra, nous n'avions pas fini : il fallut renoncer au bain, l'eau était froide.

Pour m'étourdir, je songeai à tenter la fortune. Je fis une ponte au biribi qui coûta gros à la banque : j'enlevai d'un seul coup trois mille sequins. Cela me consola de mes disgrâces amoureuses, sans penser que je m'en préparais d'autres. Je n'ai pas dit encore qu'outre Rosalie j'avais retrouvé Irène à Gènes. Elle m'avait invité à déjeuner pour le lendemain, lorsqu'en entrant le vieux comte Rinaldi me saute au cou :

— Je vous félicite, dit-il : trois mille sequins ! Peste ! ce n'est pas une bagatelle !

— Vous savez ma devise : Confiance et bonheur.

— Vous êtes un rusé compère, celui qui vous a offert les balles est au service des banquiers ?

— Que trouvez-vous là d'étrange.

— Tout le monde veut croire que cet homme était dans vos intérêts.

— Vous n'ajoutez pas foi à cette fable ?

— Dieu m'en garde ! Seulement, pour Gènes entière c'est la pure vérité. On dit que le fripon a fait sa fortune en trompant d'autres fripons ; il n'y a pas de quoi rougir : votre nom est célébré par tous nos chevaliers d'industrie.

— Célébrité de filou, n'est-ce pas ? Merci.

— Du tout. On vous regarde comme un homme de génie ; vous avez grandi dans l'estime générale. Ah çà ! comment avez-vous pu discerner la balle rien qu'au toucher ?

— Vous partagez donc les sentiments de Gênes entière?

— Tenez, franchement, oui ! Mais l'homme le plus honnête en eût fait autant à votre place. Cependant prenez vos précautions et n'allez pas payer votre associé devant témoin ; des espions sont à vos trousses. Dans tous les cas, si malheur s'ensuit, comptez sur mes services.

Je ne répondis point au comte, mais je me levai et je sortis sur-le-champ, malgré les efforts d'Irène pour me retenir. Ce propos atroce, que la morale des faux joueurs m'appliquait comme un éloge, tomba comme un plomb sur mon cœur. Passano, que je rencontrai, confirma le récit du comte ; il m'apprit en même temps que le marquis de Grimaldi était de retour : je courus chez lui à l'instant même.

On pense bien que je lui fis mes confidences.

— Faites, me répondit-il en riant, comme si vous ne saviez rien.

— Vous me conseillez, monsieur le marquis, de courber la tête quand on me traite de fripon !

— Que vous importe l'opinion des envieux ou des fous, pourvu qu'on ne vous jette pas le propos au visage !

— Je donnerais volontiers tout cet argent pour connaître le prétendu témoin de cette prétendue friponnerie.

— Qu'il ait en tort de raconter tout cela, à la bonne heure ; mais à votre tour vous auriez tort de lui en vouloir. Qui vous a dit qu'il n'ait pas cru faire votre éloge ? Après tout, il n'y a dans votre action ni honneur ni honte ; tout le monde s'intéresse à vous, parce que chacun sent qu'il en eût fait autant.

— Et vous comme les autres ?

— Pourquoi pas ?

Je le quittai après cette conversation édifiante. J'étais mécontent de moi-même, et par conséquent courroucé contre tout le monde. Il eût été bien plus sage de prendre le côté plaisant de ces tripotages et d'en rire le premier ; car dans un temps où la corruption des mœurs s'accroissait chaque jour, où la distinction du bien et du mal devenait de plus en plus difficile à préciser, l'action qu'on m'imputait devait être prise comme une peccadille dont mon hon-

neur n'avait pas à se tourmenter. Je n'aurai pas la modestie de cacher que je jouissais à Gênes de la réputation d'un homme habile, et dans un sens qui n'entraînait pas du tout la signification outrageante que des puritains y attachent. Toutes ces belles explications que je me donnais à moi-même secouèrent un peu mon chagrin, malheureusement trop réel, et des inquiétudes trop bien motivées, et je me préparai à fêter les convives que j'avais invités pour ce jour-là.

Rosalie parut la première dans une toilette brillante ; son mari, qui vint ensuite, m'amena un renfort de société sur lequel je n'avais guère compté : deux amis d'abord, qui s'avisèrent de faire les yeux doux à ma pudique nièce ; et puis une tante, en robe à rames, décolletée par derrière et par devant, étalant ainsi à tous les yeux des masses de chair que la vilaine eût bien dû cacher. Le mari de la dame, pâle comme un pierrot, sec et fluët, et d'une longueur démesurée, faisait un risible contraste avec sa moitié. Quand la signora Isola-Bella entra donnant le bras au marquis Grimaldi, elle eut bien de la peine à garder son sérieux devant ces deux étranges figures. Le marquis me dit sérieusement : Est-ce que nous sommes en carnaval ? J'ai sur mon paravent la figure de ce monsieur. Si j'avais trente ans de moins, assurément je lui couperais sa queue pour en faire un cordon de sonnette.

Avant de nous mettre à table, Clairmont vint me dire qu'un inconnu désirait me parler dans l'antichambre. Je le fis entrer et le marquis le reconnut aussitôt pour mon tireur de balles au biribi. Cet individu venait me demander quelques secours ; sa vue me mit de mauvaise humeur.

— Monsieur le chevalier, me dit-il, j'ai à nourrir une nombreuse famille...

— Tant pis pour vous.

— J'ai perdu ma place...

— Cherchez-en une autre.

— Ne s'est-on pas figuré que je vous ai assisté dans .. ?

— Voilà quatre sequins, et pas un mot de plus.

Il empocha les pièces fort lestement et disparut.

A table, Clairmont m'apporta une lettre ; je reconnais l'écriture de Passano, à qui j'avais remis par charité cent livres sur mon gain au biribi. Ce misérable me mandait que le changeur, à qui il avait remis la pièce d'or, l'ayant pesée, avait trouvé un déficit de dix carats, qu'on l'avait arrêté pour cela, et qu'il comptait sur moi pour sa délivrance si je ne voulais pas l'obliger à parler.

Je passai la lettre au marquis.

— C'est très-fâcheux, me dit-il ; écrivez à Passano qu'il garde le silence, je verrai les inquisiteurs. Le malheur veut précisément que la loi sévisse avec la dernière rigueur contre les falsificateurs de ces pièces d'or ; l'intérêt du gouvernement étant d'en activer la circulation, il a cru devoir effrayer les fripons par une punition exemplaire.

J'écrivis à Passano dans ce sens, et, me faisant apporter des balances, je fis une pesée de tout cet or maudit que j'avais gagné : il y avait un déficit de deux mille livres. Nous coupâmes l'or aussitôt, et le marquis se chargea de le vendre. Il n'en retira que douze cents sequins, qu'il me remit le lendemain en m'informant que Passano était libre. Nous étions alors chez la signora Isola-Bella, où l'on jouait aux cartes : je pris place au tapis, et, en un clin d'œil, je fut pincé de trois mille sequins. J'en payai mille sur-le-champ, et fis traite sur moi-même pour le surplus. Je pris domicile à Londres, où je comptais me rendre avant quelques mois.

Tous ces désagréments me faisaient négliger l'exécution de mes projets concernant ma nièce. Je ne lui parlais d'amour qu'aux moments perdus, et ce n'est pas le moyen de toucher le cœur d'une femme. Aussi, quand j'entamais ce chapitre, elle entamait celui du couvent.

— Je ne me charge pas de vous y conduire ; vous ignorez, ma chère, à quels dangers vous vous exposez. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez quelque raison de croire à une grossesse du fait de Santa-Croce ?

— Je suis délivrée de cette crainte. Des indices certains...

— Vous avez donc consulté quelque matrone ?

— Ne suis-je pas à même de m'en assurer sans une assistance étrangère ?

— Cela n'est pas possible.

— Rendez-moi le service de faire venir une de ces femmes...

— Et qui vous dit qu'une de ces créatures ne vous trompera pas ?... Avez-vous confiance en moi, oui ou non ?

— Je serais une nièce bien ingrate s'il en était autrement.

— Eh bien ! il est inutile d'appeler une matrone.

Je la pris doucement dans mes bras et la portai sur son lit.

— Quelle est votre intention ?

— Je veux vous débarrasser de vos craintes.

— Épargnez-moi, je vous en supplie.

— Ne suis-je pas calme et maître de mes sens ? Vous accorderiez à votre médecin ce que je vous demande.

— Jamais sans témoin.

— Voulez-vous que je fasse venir Annette ?

Je n'ai pas encore informé le lecteur que, dans le nombre des anciennes connaissances retrouvées à Gênes, il faut encore comprendre Annette. Elle habitait justement la maison où nous demeurions. Je dis à Clairmont de la faire venir. En un clin d'œil elle fut à mes côtés. La pudeur de ma nièce ne fut pas rassurée par sa présence : c'était de part et d'autre un jeu de bras, une escrime manuelle qui commençait à me fatiguer. Annette ouvrait de grands yeux en voyant tout le mal que je me donnais : elle ne paraissait guère comprendre pour quelle raison je l'avais appelée. La confiance que je lui fis la mit en gaieté.

— Croirais-tu bien, Annette, que ma nièce se refuse à une expérience aussi simple ?

— Quelle expérience ? demanda M^{lle} Crozin. J'ignore encore ce que vous voulez me faire.

— Consentez-vous, pourvu que je commence par Annette ?

En m'entendant, celle-ci s'était déjà placée sur le lit. Je glissai mes mains sous ses vêtements, et découvrant

« l'appareil de la génération, » comme disent les médecins, je prouvai à la Crozin par raison démonstrative qu'Annette n'était pas enceinte. Avant la fin de la démonstration, le médecin avait oublié son rôle; ma nièce s'en aperçut et se refusa à toute expérience ultérieure. Sapudeur, qui prenait si aisément l'éveil, ne s' alarma pas cependant des préparatifs on ne peut plus significatifs que nous fîmes, Annette et moi; elle assista, passablement attentive, aux deux victoires érotiques que je remportai. Mes yeux ne quittèrent pas M^{lle} Crozin tout le temps que dura le sacrifice amoureux : c'était le feu allumé par la nièce que j'éteignais dans les bras d'Annette. J'espérais en multipliant ces spectacles, dont je variais sans cesse les situations, toucher enfin les sens de M^{lle} Crozin. Mettez la vertu la plus farouche, le tempérament le plus engourdi vis-à-vis d'un groupe voluptueusement enlacé, et il viendra un moment où le spectateur ne restera pas indifférent. L'amour exerce un magnétisme auquel la brute même n'est pas insensible, et je regarde comme des natures manquées celles que la sensualité ne saurait émouvoir.

Pour en revenir à ma nièce, je crus voir que par-ci par-là elle éprouvait certains désirs, contenus encore, mais qui l'agitaient secrètement. Je la surpris quelquefois le visage en feu pendant mes ébats avec Annette; elle l'invitait à sortir, comme si elle eût été jalouse de mes embrassements et disposée à en prendre sa part; mais, restés seuls, elle n'avait plus rien à me dire, elle reprenait un air calme et enjoué, et riait aux éclats du triste résultat de mes tentatives. Je dois dire que je ne m'éloignais jamais d'une certaine réserve: j'aurais craint de compromettre tout à fait la confiance qu'elle me témoignait en poussant mes attaques trop loin. Cependant j'étais amoureux à en périr, je me sentais à bout d'expédients; c'est alors que me vint l'idée de la faire voyager. En voyage, le tête-à-tête est continuel, il n'est jamais troublé. Le mouvement, voluptueux de sa nature, fait succéder tour à tour l'ardeur et la langueur dans nos sens. Dans ce doux *far niente* qui ne vous quitte jamais, l'âme et le corps ont be-

soin d'une occupation quelconque; à la longue, on se fatigue de rire et de causer; les tendres regards, les pressions voluptueuses ont leur tour; puis vient la nuit, qui enlève à la femme sa pudeur et donne à l'homme toute sa hardiesse: il ne faut plus qu'une occasion, et on se laisse aller; on fait des folies (les plus jolies choses du monde) sans y penser, sans savoir ce qu'on fait; et, quand on a fini, on en parle longtemps, et au bout du compte on n'est pas fâché de les avoir faites.

J'arrêtai donc mon départ pour Marseille, voyage nécessaire d'ailleurs, puisque la marquise d'Urfé m'avait écrit qu'elle m'attendait, sans compter que de ce voyage allait dépendre le sort d'une femme que je ne connaissais pas encore, mais que j'aimais sans l'avoir vue. J'allai prendre congé de la signora Isola-Bella; je me munis d'une lettre de crédit chez mon banquier, et consacrai les trois derniers jours à Rosalie.

La veille même de mon départ, je me trouve, en sortant de chez Rosalie, nez à nez avec mon frère l'abbé. Mon premier mouvement fut de l'éviter; mais lui, avec des acclamations de joie, me saute au cou. Je me débarrasse de son étreinte; il commence son histoire, que je n'écoute pas; il me parle de ses malheurs, et je lui ris au nez, car je le voyais dodu et bien portant; alors, prenant le ton d'un prédicateur en chaire:

— Mon frère, me dit-il, s'il ne s'agissait que de moi, je ne vous fatiguerais pas de mes lamentations; mais quand vous saurez qu'une pauvre jeune fille...

— Quoi! monsieur, encore des fredaines? vous n'avez pas honte, avec cet habit! Vous l'avez séduite, sans doute?

— Ah! mon frère, point de ces paroles. Je la respecte et la respecterai toujours; mon intention est de me dépouiller d'un caractère sacré dont je suis indigne, et d'épouser l'infortunée.

— Autre sottise, monsieur, que je ne souffrirai pas; c'est quelque aventurière, je gage.

— L'innocence même, seize ans, une vraie madone en

chair et en os ; elle est là (et il me désignait une maison voisine), sans ressources, sans pain, sans vêtements.

— Je veux bien encore vous assister, par commisération pour elle.

— J'en suis convaincu.

— Vite, entrons.

J'aperçus bientôt sur un grabat une pauvre enfant presque nue, belle à ravir.

— Nous sommes sauvés ! lui cria l'abbé ; c'est mon frère. Elle me regarda moitié souriant, moitié rougissant, et au moment même mon cœur fut à elle.

— Va, dis-je à mon frère en lui jetant ma bourse, va chercher des vêtements pour mademoiselle ; il n'est pas convenable qu'elle demeure ici. Soit ignorance, soit tout autre motif, M. l'abbé avait installé ses amours dans un mauvais lieu. Dès qu'il fut sorti, elle me mit au fait. Mon frère avait essayé de la débaucher sans y parvenir ; malheureuse dans sa famille, Marcoline n'avait consenti à la quitter qu'éblouie par les magnifiques mensonges de M. l'abbé, et par une promesse formelle de mariage. Elle me montra l'écrit.

— Nous ignorez donc, mademoiselle, qu'il est dans les ordres !

— C'est un monstre !

— Et que vous n'êtes pas la première à qui il ait suscité un pareil engagement ?

— Je ne veux plus le revoir.

— Vous auriez tort. Je le connais, il est capable de vous perdre.

— Oh ! vous serez mon protecteur

Marcoline en parlant ainsi prit une attitude si suppliante et en même temps si voluptueuse que le feu me monta au visage. Cependant je n'oubliai pas vis-à-vis d'elle les lois de la décence, et tout ce que je fis pour la rassurer eut un caractère paternel. Comme je continuais à lui donner les avis les plus sages sur ce qu'elle avait à faire, et entre autres celui de rentrer dans sa famille, elle me regarda d'un air où je crus démêler un secret reproche. Il devint

évident pour moi que c'était une provocation à changer de discours ; en un clin d'œil je fus à ses genoux. Je ne reviendrai ni sur le genre d'assurance que je lui donnai ni sur les serments que je lui fis ; on les trouvera dans cent autres endroits de ces mémoires. Nous oubliâmes pendant plusieurs heures que mon frère pouvait rentrer à tout instant et nous surprendre ; mais le cher abbé avait disparu avec ma bourse pour ne plus revenir.

Le soir même, je fis venir Marcoline à mon hôtel, ce dont ma nièce ne parut pas contrariée. Nous partimes tous les trois le lendemain pour Antibes. J'avais compté sur le tête-à-tête de la route pour humaniser mademoiselle Crozin ; mais ce que n'avait pu causer la vue des plaisirs que je prenais avec Annette, les caresses de Marcoline l'amènèrent. La situation était assez incommode pour arriver successivement dans les bras de l'une et de l'autre au paroxysme de la jouissance ; cependant au moyen de leurs mains dociles elles s'assistaient si à propos que je pénétrais souvent dans le temple avec une jouissance complète. Tant pis pour l'homme qui ne voudra voir dans les caresses dont je couvrais ces deux charmantes créatures que l'emportement de la débauche. Véritablement, je les aimais ; et, à n'en pas douter, bien plus qu'elles ne m'aimaient elles-mêmes. En sortant des bras de celles des femmes que j'ai le plus aimées, j'ai souvent éprouvé un serrement de cœur, et j'étais toujours moins abattu par la fatigue du plaisir que par le sentiment d'une tristesse intime, à la pensée que des biens si chers allaient m'échapper. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'une seule eût été capable de me fixer, mais je suis sincère en avançant que j'aurais voulu retenir la plupart de celles qui se donnaient à moi. J'offre peut-être le phénomène d'un homme réellement constant au milieu de ses infidélités multipliées, et aussi empressé à retenir la femme qu'il possède qu'à courir après celle qu'il a convoitée.

En arrivant à Antibes, ma nièce nous quitta. J'eus lieu d'attribuer notre séparation à une lettre qu'elle avait reçue en secret de Santa-Croce. Malgré le charme nou-

veau qui m'entraînait vers Marcoline, je ne vis pas s'éloigner M^{lle} Crozin sans éprouver une affliction profonde qu'assurément elle était loin de ressentir. Les tendres caresses de Marcoline n'avaient pas dissipé ma tristesse quand nous entrâmes dans Marseille.

CHAPITRE XV.

La marquise d'Urfé. — Passano, ou le faux Querilinth; Marcoline ou la fausse Ondine. — Comment je suis gratifié des présents destinés aux planètes. — Départ de Marseille. — Henriette à Aix.

Aussitôt arrivé à Marseille, je courus chez la marquise d'Urfé, qui par ses lettres m'avait trop bien prouvé qu'elle attendait mon retour avec impatience. Si le lecteur se souvient de cette folle, il doit pressentir des scènes baroques et ridicules. J'avais cru devoir prévenir la marquise, par une lettre écrite de Gênes, que je me proposais de lui amener Querilinth, grand maître de l'ordre secret des Rose-Croix, qui procéderait sur-le-champ à une opération tendant à régénérer la riche vieille sous les formes d'un jeune homme. Ces folies mystérieusement conduites m'apprétaient à rire, et à force d'en expliquer ou plutôt d'en inventer le prétendu sens et d'en régler les épisodes, je me surprénais à les développer avec une certaine éloquence devant mon illuminée : la vérité, c'est que je voulais la guérir de cette fâcheuse manie, et, réussissant, je ne pensais pas qu'elle eût à regretter un jour le sacrifice du superflu de sa fortune, qui lui eût dessillé les yeux.

— Où est Querilinth ? tel fut le bonjour dont me salua la marquise.

— A Marseille, et demain vous recevrez sa visite.

Elle prit son bonnet et le jeta au plafond en signe d'allégresse

— Il serait convenable de le retenir à dîner.

— Ma maison lui est ouverte, chevalier, ma bourse, ma table...

— Piano, madame, vous êtes trop passionnée.

— Croyez-vous que les présents que je lui destine lui seront agréables ?

— C'est fort probable ; d'ailleurs nous allons interroger l'oracle.

Je fis un exorcisme, deux ou trois invocations, autant de grimaces, et, après avoir parcouru la chambre en long et en large, je revins me placer vis-vis d'elle et prononçai ces paroles d'un ton à la fois grave, pathétique et silencieux :

« *Les présents que la céleste Sémiramis destine à son régénérateur seront fort bien reçus ; seulement ils devront être consacrés par le chevalier de Seingalt avant que le magnifique chef des Rose-Croix puisse les agréer.* »

Pendant que je parlais, la marquise avait ouvert une armoire ; elle en tira une cassette, où j'aperçus sept petits paquets enveloppés dans un papier bleu-azur. C'était l'offrande aux sept planètes. Chacun de ces paquets contenait une livre d'or que la folle avait pris l'étrange peine de réduire en poussière de ses propres mains, réduction qu'elle attribuait néanmoins à l'influence planétaire. Outre la poudre d'or, je vis là sept pierres précieuses : un diamant, un rubis, un saphir, une émeraude, une opale, une topaze et une chrysolithe jaune. Ces pierres précieuses, toutes de la plus belle eau, pesaient au moins six carats. C'est admirable ! m'écriai-je avec une émotion que je fis passer pour religieuse. J'ajoutai tout bas et en aparté : Je jure bien que jamais Querilinth ou tout autre ne recevra pareil trésor.

Comme elle voulait me les remettre, je reculai avec respect et lui dis : Mes mains ne sauraient plus toucher ce métal sacré ; il faut, madame la marquise, prendre la peine de sceller les paquets : c'est ainsi que le grand maître a coutume de recevoir les présents qu'on lui destine.

— Vous avez raison, noble chevalier.

Aussitôt elle tira les cachets d'un étui et se fit apporter sept

bougies. Son émotion était si grande qu'elle se brûla sept fois les doigts. Pendant ce temps je récitais avec onction trois psaumes dans une langue imaginaire. Les cachets étaient si grands qu'ils couvraient les paquets presque en totalité. L'un deux représentait Oromase, nu de la tête aux pieds, avec une étoile au milieu de la poitrine, un soleil sur le ventre et une comète un peu plus bas ; sur un autre figurait Hermès, un grillon ailé sur un troisième, etc.

En quittant la marquise, je me mis à rêver à qui je pourrais confier ce rôle de Querilinth. Je ne vis que Passano capable de s'en charger. Il avait l'âge convenable pour l'emploi. Son extérieur était assez prévenant et empreint d'une certaine gravité, il ne manquait pas d'esprit ; seulement aurait-il des manières faites pour exalter de plus en plus le cerveau de la marquise ? parviendrait-il à lui persuader en temps et lieu qu'il avait opéré sa renaissance ? Et puis, il s'exprimait fort mal en français. Je sautai pardessus ces inconvénients. Pourquoi n'en ai-je pas tenu compte ? je n'aurais pas eu lieu de me repentir d'avoir fait choix de ce coquin pour une intrigue si épineuse.

— Monsieur, dis-je à Passano, je compte vous présenter demain à la marquise d'Urfé : c'est une personne respectable et fort riche. Passano s'inclina et me prêta une attention touchante. Il avait un faible pour les gens riches.

— Cette dame, continuai-je, a conçu une haute opinion de votre sagesse et de vos lumières.

Passano se rengorgea.

— Et je tiens beaucoup à ce qu'elle ne la perde pas. Préparez-vous donc à jouer votre rôle.

— Lequel, monsieur le chevalier ?

— Ce serait bien long à vous expliquer, et il est probable qu'au bout de l'explication vous n'en seriez pas plus avancé. Tout ce que je vous demande, c'est de faire des réponses évasives à toutes les questions.

— Diable ! des réponses évasives, on n'en trouve pas toujours.

— Au surplus, je serai là, et au besoin je prendrai la parole pour vous.

— Fort bien, répliqua mon drôle, vous voulez une scène de comédie dans le goût de celles dont Lopez de Vega farcissait ses pièces, par exemple son « *Re jonto*. »

— J'ignore ce que vous voulez dire avec votre « *Re jonto* ; » mais il suffit que vous m'ayez compris.

— Allez, allez, monsieur le chevalier, vous serez content de moi.

Ceci se passait le matin. Dans l'après-midi, je vins prendre mon grand maître des Rose-Croix. Je ne le reconnus pas d'abord. Il avait donné à sa barbe et à ses sourcils une teinte noir-foncé, et couvert son visage creux et livide d'une épaisse couche de rouge; sa perruque poudrée à blanc faisait ressortir ce barbouillage écarlate et noir: il était hideux, et je fus mécontent de la masearade, en ce sens que je redoutais de ne point garder mon sérieux. Entre une folle honnête et un coquin dangereux, ma position était critique. Cela rembrunit un peu mes idées, et c'est en y songeant qu'il me fut possible de ne pas rire.

Dès que Passano se présenta, la marquise lui fit trois profondes révérences à la manière orientale, en se croisant les bras; elle l'appela « Votre Divinité » et voulut se jeter à ses genoux; mais je la retins à propos. Cette réception embarrassa Passano, qui demeurait immobile. Je les fis asseoir l'un et l'autre sur un sofa, et me plaçai devant eux sur un tabouret. La marquise entra sur-le-champ en matière avec sa volubilité accoutumée.

— J'attendais Votre Divinité avec une impatience mêlée d'un effroi religieux. Que je suis heureuse! Il est donné enfin à mes yeux indignes de se rassasier de cette vue céleste. Oh! vous êtes bien comme je vous avais rêvé, illustre chef des Rose-Croix, puissant Querilinth, générateur universel; car c'est vous qui avez fécondé Isiasis!

A cet étrange nom, je vis le moment où mon drôle allait éclater: je fis un mouvement d'épaule qui lui maintint son sérieux. Il dit à la marquise qu'il avait effectivement fécondé Isiasis sans aucune peine; et comme la marquise lui fit voir le portrait de cette fille céleste, portrait enrichi de

diamants, le coquin manifesta aussitôt le désir d'en posséder un semblable.

— Votre Divinité, dit alors la folle, spirituelle sans s'en douter, pourra s'en procurer une copie à son prochain voyage dans le soleil.

— Madame, répondit Passano, je ne ferai jamais plus ce voyage lointain que dans votre compagnie.

— En vérité ! Et elle prit l'attitude de la jubilation : en même temps elle levait les yeux au ciel. Ce fut justement le moment que choisit Passano pour lui demander une prise de tabac. La tabatière de la marquise paraissait d'or ; Passano tira la sienne d'argent, et proposa un échange, qui fut accepté avec reconnaissance.

— Cette tabatière, dit la marquise, est l'ouvrage du comte René de Savoie ; elle est faite d'une espèce de métal impossible à mettre en fusion : on l'appelle platine. Alors Passano eut l'air de vouloir reprendre la sienne ; mais je l'en empêchai.

Sur ce, nous nous mimes à table. Passano, exclusivement occupé du diner fin et succulent, prévint la marquise qu'il avait coutume de tomber dans une rêverie profonde à l'heure de ses repas : c'était se conformer à mes instructions, qui lui recommandaient le silence. La marquise mangeait peu et parlait beaucoup ; elle nous fit une théorie du système solaire et de la voie lactée.

— La voie lactée se décompose sous l'influence des rayons du soleil ; n'est-ce pas, seigneur Querilinth ?

— Oui.

— Comment cela a-t-il lieu ?

— Par l'absorption.

— Mon Dieu ! penser que vous avez été témoin de cette merveille ! Votre Divinité boit beaucoup...

— C'est, répondis-je, un effet des longs voyages aériens.

A ces mots la folle se leva :

— Emmenez-moi, grand Querilinth. Étourdi de l'apostrophe, Passano se leva à son tour et demanda trois jours pour faire connaître sa détermination.

Au dessert, la marquise était enchantée. Querilinth

passablement gris, et moi sur les épines. Je redoutais quelque incartade du drôle; mais, comme on va le voir, ce n'était pas de sa part qu'une indiscretion était à craindre. Quand nous fûmes sortis de table, madame d'Urfé mit la conversation sur les présents qu'elle destinait à Querilinth et eut l'imprudence d'en évaluer le prix cent mille écus! Tout aviné qu'il était et couché sur le sofa les yeux fermés, notre bouffon fit son profit du renseignement; quelques minutes après, il était profondément endormi.

— Il sommeille en grondant, me dit la marquise.

— S'il s'agissait d'un simple mortel, je vous dirais qu'il ronfle à faire trembler les vitres; c'est une marque de son mécontentement: vous avez trop jaser, madame; en outre, il a été mortifié de l'évaluation que vous avez faite tout haut.

— J'ai eu tort, je l'avoue. Que dois-je faire pour réparer ma faute?

— Un sacrifice expiatoire aux planètes: vous, à minuit, en l'honneur de Saturne; et moi, à la lune, au point du jour.

— Cela suffira-t-il pour apaiser Querilinth?

— J'ai tout lieu de le croire.

Quand la marquise se fut retirée, je réveillai Passano et j'allai faire mon sacrifice à Diane auprès de l'aimable Marcoline.

Dans la matinée je revis Passano. Ce fripon prit un air insolent, et me dit tout net:

— J'ai besoin de cinquante mille écus, vous comprenez?

— Pas le moins du monde.

— Il me les faut avant une heure, sans quoi ne comptez pas sur les présents destinés aux planètes, présents qui valent le double de ce que j'exige; car demain matin je découvrirai toute l'intrigue à cette folle marquise.

J'étais muet d'étonnement.

— J'aurai en outre à faire une autre démarche, poursuivit-il en ricanant; vous m'entendez à présent: nous sommes dans une ville où la justice va bon train.

J'étais fortement tenté de rouer de coups le drôle, mais je sus résister à la tentation et courus chez madame d'Urfé.

Dès qu'elle me vit, elle me tend un papier par lequel Parâlis lui demandait si le sacrifice expiatoire avait été agréé. Aussitôt je fais parler l'oracle en ces termes : « *Le génie de Saturne est favorable à la renaissance; mais garde-toi de te comporter comme il a été convenu avec le chevalier de Seingalt.* » Je crus devoir lui donner au plus tôt l'explication de la seconde partie de l'oracle en lui racontant ce qui s'était passé entre moi et Passano.

— Mon rêve est confirmé : mon génie m'a révélé cette nuit que l'individu que vous m'aménâtes hier n'est pas Querilinth.

— Je puis à présent vous le nommer. C'est un escroc ; il s'appelle Passano.

— Erreur ! Comment ! vous n'avez pas reconnu le comte de Saint-Germain ?

A cette découverte imprévue, je jouai la surprise.

— Rappelez-vous un peu ses traits, mon cher chevalier, la bouche en virgule, le teint basané, l'œil flamboyant.

— Vous avez raison ; c'est le comte de Saint-Germain !

— Au surplus, faites parler l'oracle.

On pense bien que l'oracle ne fit que confirmer ce qu'elle m'avait dit.

Il faut savoir que la marquise détestait le comte de Saint-Germain ; je connaissais les motifs de cette aversion, qui n'étaient rien moins que raisonnables. Je songeai aussitôt à faire chasser de Marseille cet odieux comte de Saint-Germain dans la personne de Passano. Elle goûta mon avis : mais comment nous y prendre ? C'était là le difficile. Je me retirai pour y aviser.

Le soir, je reçus de la marquise un billet où elle m'informait de son départ subit pour Aix, sans autre explication. Ce voyage mystérieux me fit passer une mauvaise nuit, car je savais que Passano lui avait écrit. Marcoline ayant à faire quelques emplettes, je la conduisis le jour suivant chez mon marchand et j'y rencontre Passano. Effrayé du rotin dont je suis armé, il veut prendre la fuite ; mais je le retiens :

— Je vous méprise trop pour me venger, maître filou ;

demeurez ici et ne craignez rien. Écrivez à la marquise si bon vous semble, je m'en moque.

Confus et tout tremblant, il entreprit de justifier ses sottises au moyen de sa misère.

— Si vous manquez d'argent, que ne vendez-vous la tabatière que vous tenez de la marquise?

— Beau présent ! votre bijoutier m'en offre deux louis.

— Si je vous en offrais vingt-cinq ?

— Vous vous moquez de moi.

Je prends ma bourse, il tire la tabatière, et l'échange est conclu, à sa grande surprise. Nous nous quittâmes réciproquement enchantés de notre marché. Je savais combien la possession de cette boîte était chère à la marquise, et puis j'étais bien aise que ce misérable fût, momentanément du moins, à l'abri de la misère.

Deux jours après, M^{me} d'Urfé me fait dire qu'elle est de retour : pendant sa courte absence, elle avait été solliciter du duc de Villars, gouverneur de Provence, l'exil de Passano, et l'avait obtenu. Le drôle, en effet, fut chassé de France. On verra bientôt où je le retrouvai.

Je me creusais l'esprit pour faire arriver dans mes mains les présents destinés aux planètes. A défaut de Passano, je dus recourir à une autre assistance. Je songai à utiliser Marcoline. Comme elle ne savait pas le français, je lui assignai un rôle muet dans la farce que nous allions jouer. La marquise m'ayant confié que dans sa jeunesse elle avait eu pour amant l'esprit des eaux de la Seine, je fis de Marcoline une *ondine*, afin d'exalter davantage l'imagination de M^{me} d'Urfé en lui offrant un simulacre vivant de ses amours aquatiques. Je commençai d'abord par faire faire une cassette exactement semblable à celle qui renfermait les présents, et j'y apposai trois cachets imités des autres ; ensuite je substituai cette cassette à la véritable, puis l'oracle parla ainsi à la marquise :

• *Voici le jour où votre renaissance va s'accomplir par l'opération du chevalier de Seingalt, mais dans le cas seulement où l'ondine qui doit porter les présents au soleil s :*

déterminera à recevoir le mot d'ordre du chevalier et à vous le transmettre immédiatement. »

J'avais fait l'oracle obscur afin de ménager quelque faux-fuyant; mais la bonne marquise le trouva on ne peut plus clair.

— Où est cette malheureuse ondine? Je suis prête.

— Je ne comprends pas, lui dis-je, jouant l'étonné, comment cette ondine doit vous communiquer un mot d'ordre qu'elle aura reçu de moi.

— C'est fort simple, cependant. Vous verrez. Mais allons au plus pressé. Pour l'opération, nous devons coucher tous les trois dans le même lit?

— C'est l'usage.

Le lendemain je conduisis Marcoline furtivement chez la marquise et la cachai dans le cabinet où j'avais déposé le coffre vide. Après souper, la marquise et moi nous nous mîmes au lit, elle tout habillée, moi l'épée au côté, ayant une jambe bottée et éperonnée. Puis j'allai chercher la fausse cassette et la déposai sur les chenets de la cheminée avec force génuflexions et bénédictions. A l'heure convenue, Marcoline sort de sa cachette, vêtue d'une robe verte, les cheveux emprisonnés dans un réseau vert. Elle entre dans la chambre avec gravité, saisit un flambeau, et, s'approchant de Sémiramis, lui présente une pelote de coton imbibée d'esprit-de-vin. La marquise allume elle-même cette pelote et la rend à l'ondine, qui la jette dans la cheminée : le bois s'enflamme, gagne la cassette, la consume entièrement. Alors nous nous jetons en pleurant (l'ondine avait fort envie de rire; quant à moi, je trouve facilement des larmes) dans les bras l'un de l'autre : le sacrifice est accompli. A la prière de Sémiramis, je donne le fameux mot d'ordre à l'ondine, qui le transmet religieusement à la marquise. La cérémonie terminée, Sémiramis reconnaissante fait présent d'un superbe collier à la divinité des eaux.

Marcoline regagna sa cachette, et, au point du jour, je fus assez heureux pour la faire sortir de l'hôtel sans que personne s'en aperçût. Pleins d'une émotion quasi religieuse,

nous emportâmes ainsi les présents destinés aux planètes...

Dans la journée je revis M^{me} d'Urfé et lui annonçai que sa *renaissance*, qui avait commencé la veille, serait consommée entièrement le premier jour de la première lune du mois de janvier de l'année suivante; d'ici là, elle aurait à quitter Marseille et à se retirer dans une ville au confluent de deux rivières, afin de célébrer chaque soir le service de l'esprit de la lune. De mon côté, je m'engageai à répéter la même cérémonie à l'embouchure de quelque fleuve, le tout en l'honneur de Mercure. Ainsi que je m'y étais attendu, la marquise choisit Lyon; elle se mit en route le jour suivant en emportant les cendres de la cassette. De mon côté, je demandai des chevaux pour Avignon, et, après avoir repris le collier de Marcoline et placé les dons de la pauvre folle en lieu de sûreté, je montai en voiture.

J'étais fort impatient d'arriver à Avignon et même de le dépasser, lorsqu'à quelques lieues de la ville notre voiture se rompit. J'envoyai mon domestique à la recherche d'un charron, et il revint bientôt suivi de deux valets en livrée qui, au nom de leurs maîtres, m'invitèrent à prendre du repos; en même temps ils me montraient une maison de fort belle apparence à quelque distance de la chaussée. Il eût été peu gracieux de repousser une invitation aussi polie; je m'acheminai vers cette maison avec Marcoline. Nous rencontrâmes, avant d'y arriver, trois dames et deux cavaliers: l'un d'eux nous dit en nous abordant que, si quelque chose pouvait consoler la maîtresse de la maison de l'accident qui m'était arrivé, c'était le plaisir qu'il lui procurait de me recevoir chez elle.

Comme nous étions dans la cour, un petit chien de Bologne poursuivi par un dogue passa à côté de nous: la maîtresse du logis veut voler à son secours, elle fait un faux pas et tombe: on la relève, et elle gagne sa chambre en boitant, suivie des deux cavaliers. Resté seul avec les deux dames et Marcoline, la conversation s'engagea: celle-ci fit entendre un jargon français si détestable, que j'en demandai pardon pour elle à la société.

— Il est surprenant, dit une de ces dames, que, dans une ville telle que Venise, on néglige à ce point l'éducation des femmes : pas une Vénitienne ne sait le français.

— Certainement on a tort, répliquai-je ; mais dans mon pays, comme presque partout ailleurs, les demoiselles n'étudient les langues que quand elles n'ont rien de mieux à faire.

— Vous êtes donc de Venise, monsieur ? En vérité, on aurait peine à le croire.

Ce compliment me parut déplacé ; flatteur pour moi, c'était une injure pour mes compatriotes. Je ne l'accueillis pas moins avec un salut respectueux. Nous en étions là quand les hommes revinrent. Ils nous apprirent que la comtesse (c'était une comtesse) s'était mise au lit et nous invitait à passer dans sa chambre. Jusqu'à présent je n'avais pu encore distinguer les traits de cette dame, qui était demeurée constamment voilée ; soupçonnant quelque mystère, j'étais curieux de le connaître : cela me fut impossible. Son lit, placé au fond d'une sombre alcôve, était défendu par une double rangée de rideaux. Je lui dis que j'étais au désespoir d'être la cause de son accident. Cela ne sera rien, me fut-il répondu en dialecte vénitien. Alors je lui présentai Marcoline. — Elle ne parle pas français, lui dis-je, ce sera donc pour elle un grand plaisir de vous entretenir dans sa langue : madame la comtesse a peut-être habité Venise ?

— Jamais, monsieur ; mais j'ai connu beaucoup de Vénitiens.

Notre voiture ne devant être prête que fort avant dans la nuit, je n'eus pas de peine à me décider, sur les instances qui me furent faites, à ne quitter la maison que le lendemain. La comtesse s'entretint longtemps avec Marcoline, mais il ne m'échappa point qu'elle évitait de m'adresser la parole. Je n'appris rien d'elle ni sur elle, sinon qu'elle était veuve. Mon domestique me dit son nom, mais ce nom m'était absolument inconnu.

Au point du jour, et au moment de monter en voiture, je demandai s'il me serait possible de faire ma visite

d'adieu à la comtesse ; mais il me fut répondu qu'elle reposait. Je chargeai donc un de ces messieurs de lui présenter mes compliments, et m'éloignai avec Marcoline.

— Quel âge a cette comtesse ? lui demandai-je. Est-elle jolie ?

— Trente ans au plus, et mon amie P. P. n'est pas plus belle. Je la crois riche, car elle m'a fait cadeau d'une bague enrichie de diamants. En même temps Marcoline me montra ce bijou, qui me parut d'une valeur de deux cents louis.

— Sais-tu pourquoi la comtesse s'est refusée à recevoir ma visite, et pourquoi, hier, elle est restée invisible pour moi ?

— Je l'ignore : c'est peut-être le bon ton français qui le veut, ou la pudeur.

— Ou bien encore la coquetterie.

Arrivés à Avignon, nous descendîmes à l'hôtel de Saint Omer, Marcoline enchantée, et moi préoccupé de cette rencontre mystérieuse. A peine installés dans notre chambre, Marcoline me dit : — Je puis maintenant m'acquitter d'une commission dont la comtesse m'a chargée en me disant le dernier adieu.

— Ne pouvais-tu t'en acquitter plus tôt ?

— Elle m'avait fait jurer de ne te parler de rien avant notre arrivée dans cette ville. J'ai une lettre à te remettre.

— Où est-elle ?

— Patience ! Et elle tira de sa poche un rouleau de papier.

— Celui-ci, dit-elle en me montrant un papier d'une propreté équivoque, c'est mon extrait de baptême...

— Qui m'apprend que tu es née en 1746.

— Ceci est un certificat de bonnes vie et mœurs.

— Tâche de ne point l'égarer. Mais la lettre ?

— Est-ce que je l'aurais perdue ?

— Tant pis pour toi, je te renverrais à Aix.

— La voici... Non, c'est la promesse de mariage de ton frère.

— Au diable !

— Enfin, je la tiens, la lettre.

— Comment ? point d'adresse !

Le cœur me battait en levant l'enveloppe. Il n'y avait que ces mots écrits en italien : *Au plus loyal des hommes* ; et en bas, au coin de la page : *Henriette*.

La vue de cette signature me jeta dans un délire que le lecteur ne comprendra pas mieux que Marcoline ne le comprenait. Henriette, cruelle Henriette ! tu as pu me voir et ne pas t'assurer au moins que je te conservais mon amour, moi qui me suis rendu indigne du tien ! Femme adorable ! tu voulais que j'apprenne seulement ici que tu existais encore, et cela pour prévenir mon retour ; mais demain je te reverrai ! Ne m'as-tu pas déclaré que ta maison me serait toujours ouverte ? Tu es veuve, Henriette, et je suis riche. Oh ! ma belle, ma divine Henriette !

Je continuai un quart d'heure sur ce ton, marchant au hasard, éperdu, avec des cris et des larmes. L'annonce du souper mit fin à mon extase.

— Sais-tu, me dit Marcoline, que tu m'as causé beaucoup d'inquiétude ? Qu'est-ce que cela signifie que le nom de cette dame suffit pour te causer cette émotion ?

— C'est que ce nom dit tout.

— Tu l'as beaucoup aimée, mais il y a longtemps ?

— Seize ans.

— Et combien de temps dura votre liaison ?

— Quatre mois.

— Je n'ai pas aussi longtemps à être heureuse avec toi.

— Tu mérites de l'être avec un homme plus jeune que moi.

— Tu songes donc à me quitter ?

— Certainement je ne t'emmènerai pas en Angleterre.

— Et pourquoi ce voyage ?

— Il est indispensable. Il faut que j'arrache ma fille des mains d'une mauvaise mère.

— Ta fille ? Et moi qui avais cru pouvoir affirmer à la comtesse que tu n'étais pas marié !

— Tu as dit vrai. C'est une fille naturelle. La pauvre

enfant a dix ans, et elle me ressemble au point que tu la reconnaitrais à la première vue.

— S'il en est ainsi, je l'aimerai.

— Mais, à propos, je te raconte une de mes faiblesses, à toi si discrète sur les tiennes !

Mon observation fit sourire Marcoline.

— Tu es jeune, lui dis-je, mais je sais bien que je n'ai pas été ton premier amant.

— Effectivement, et tu ne devineras pas...

— Par qui tu as commencé ? Rien de plus simple, ma chère, c'est par ton confesseur

— Un monstre, le révérend père Molino.

— Nous y voilà !

— De l'ordre des cordeliers. Je n'avais pas douze ans ; il m'avait prise en grande amitié, ainsi qu'une de mes jeunes compagnes.

— Deux victimes à la fois, le vieux coquin !

— Un jour, une veille de Pâques, sous prétexte de nous préparer à solenniser plus saintement la fête du lendemain, il nous emmena chez lui.

— Je vois la fin de l'histoire : il vous administra certaines mortifications.

— S'il faut te dire la vérité, nous y primes goût toutes les deux ; c'était d'ailleurs un beau jeune homme de vingt-huit ans...

— Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage sur lui. Passons à un autre.

— Le second était un orfèvre, et le troisième ton frère, qui me déclara solennellement qu'il ne pouvait en bonne conscience exiger aucune faveur avant de m'avoir épousée.

Comme je pressentis que Marcoline, emportée par ses souvenirs, allait finir par me raconter ma propre histoire, je l'interrompis pour lui dire qu'il était temps de nous mettre en route. Nous fîmes quinze postes sans mettre pied à terre, et le lendemain nous étions à Lyon. Je courus aussitôt à l'hôtel Bellecour, où demeurait la marquise d'Urfé, moins que pour le jeune Aranda. La naissance de cet enfant n'était plus un secret pour la marquise : le petit

vaurien avait jasé. Comme mon dessein était de le rendre à sa mère et en même temps que je lui retirerais ma fille, je ne manquai pas de faire parler l'oracle à la marquise, qui lui enjoignit de conduire sur-le-champ l'enfant à Paris. Ces dispositions arrêtées, je courus chez Bono, mon banquier.

— Je suis enchanté de vous voir, me dit-il, mais il me serait encore plus agréable de vous savoir à cent lieues d'ici.

— Est-ce que mon frère l'abbé serait à Lyon, par hasard ?

— Il est parti depuis hier, mais après une entrevue avec votre ennemi mortel, un certain Passano, qui prétend que vous l'avez empoisonné.

Je haussai les épaules d'un air d'indifférence et de mépris.

— Vous ferez bien, reprit Bono, de vous tenir sur vos gardes ; ce Passano a juré de se venger. Il prétend dévoiler le rôle infâme, dit-il, que vous jouez auprès de cette folle marquise d'Urfé. Casanova, répète-il partout, est un néromancien, un espion, un faux monnayeur, un falsificateur de lettres de change.

— Et un empoisonneur, ajoutai-je en souriant.

— Vous avez tort de rire.

— Que puis-je craindre, je vous le demande, des calomnies de Passano ?

— Il ne s'agit pas seulement des bavardages qu'il colporte, apprenez qu'il veut vous intenter un procès criminel ; ainsi prenez vos mesures.

— Où est ce coquin ?

— Je l'ignore.

— Après tout, que peut-il contre moi ?

— Ne comptez-vous pour rien le scandale d'un pareil procès ?

— Vous avez raison. Je lui répondrai ; mais il me faut un avocat.

Je connaissais la méchanceté de Passano ; aussi, en regagnant mon hôtel, je fis de sérieuses réflexions, et je pris la résolution de prévenir ce misérable devant la justice.

J'allai au bureau de police, et j'y rédigeai une plainte dans laquelle je dépeignais Passano comme un malfaiteur qui n'était caché à Lyon que dans le but d'attenter à mon honneur et à ma vie. De là je courus chez l'avocat que Bono m'avait indiqué. Je lui expliquai mon affaire, qu'il écouta avec beaucoup d'attention; puis, m'interrompant tout à coup :

— Je ne puis être, monsieur, ni votre avocat ni votre conseil, l'étant déjà de votre adversaire; mais soyez sûr que j'agirai comme si vous ne m'aviez rien dit. La dénonciation de Passano doit être remise demain seulement : d'ici là adressez-vous à un autre avocat.

— Veuillez, monsieur, m'enseigner un de vos confrères,

— Les convenances me le défendent.

— Du moins faites-moi connaître le lieu où est caché mon ennemi.

— C'est son secret, monsieur, ce doit être le mien.

Cet avocat était honnête et de bonne foi : cela me surprit. En le quittant je courus chez un de ses confrères, son voisin, vieillard renommé qui me cracha du latin et me conseilla la prudence. Il se chargea de ma cause. Je crus devoir lui témoigner ma reconnaissance pour cette promesse par un don de six louis. Fort inquiet du résultat de cette affaire, je passai une cruelle nuit. Dans la matinée suivante, Bono vint me prendre et me conduisit chez l'avocat de Passano, qui nous dit que son client était fou, qu'il se croyait bien réellement empoisonné, et que son désespoir le porterait aux dernières extrémités.

— Quelque confiance que vous puissiez avoir dans votre innocence, le procès s'annonce mal pour vous, monsieur Casanova. Mon client vous attaque au criminel; il est décidé à se constituer prisonnier s'il le faut. Tout ce qu'il articule à votre charge, il se fait fort de le prouver. Il m'a montré vingt-cinq louis d'or de fausse monnaie qu'il prétend tenir de vous. Croyez-moi, donnez de l'argent à ce malheureux, et épargnez-vous ainsi de plus terribles désagrémens. C'est mille louis qu'il lui faut

— Il n'aura pas un sou. Gènes entière connaît l'histoire

des pièces d'or falsifiées qu'il dit avoir reçues de moi, et, Dieu merci, je n'ai rien à redouter. Mais pourquoi ce misérable se cache-t-il quand il se porte mon accusateur ?

L'avocat essayait de vaincre ma résistance fort inutilement, car j'étais décidé de tenir tête à l'orage, lorsque Bono, qui nous avait quittés, revint nous dire qu'il venait d'apprendre que Passano consentait à abandonner l'accusation et à quitter Lyon. Vous recevrez demain, ajouta-t-il, une rétractation en bonne forme ; ainsi donc qu'il ne soit plus question de rien.

Ce dénouement imprévu me soulagea : je trouvai la fuite soudaine de Passano très-naturelle ; ce n'est que le soir que, en songeant à la rétractation, elle me parut peu vraisemblable. Je revis Bono pour m'en éclaircir. Alors cet excellent homme m'avoua tout. Il avait arrangé l'affaire pour cent louis sans m'en rien dire. « Je suis trop heureux, mon cher Casanova, de vous rendre ce petit service. » Je le remerciai énergiquement et ne songeai plus qu'à m'éloigner d'une ville qui aurait pu me devenir si fatale.

CHAPITRE XVI.

Les envoyés de Venise. — Je quitte Marcoline. — Séjour à Paris. — J'en chasse mon frère l'abbé. — M^{me} du Romain. — Départ pour l'Angleterre.

Comme j'entrais au spectacle, la veille du jour que j'avais fixé pour notre départ, je me vois salué par un jeune Vénitien, il signor Memo. Je vais à sa rencontre, et il me dit qu'il occupe une loge voisine dans la compagnie de trois personnages de ma connaissance, monsignor Querini, le procureur Morosini et le comte Strafico, professeur à l'Université de Padoue. Ils avaient quitté Londres et s'en retournaient en Italie. J'allai leur présenter mes hommages. Morosini m'embrassa avec effusion, et monseigneur me reçut avec une grande politesse pour un

ecclésiastique. Morosini me demanda d'où je venais.

— De Rome, où Sa Sainteté m'a décoré de l'ordre de l'Éperon d'or.

— Et où comptez-vous vous rendre?

— A Londres.

— Oh! la ville maussade! Voulez-vous bien venir me voir, mon cher Casanova? je vous chargerai de quelques commissions.

— Votre Excellence se propose donc de demeurer à Lyon quelque temps?

— Cinq ou six jours.

— Fort bien, pensai-je, voici des compagnons de voyage tout trouvés par Marcoline.

Sitôt de retour dans ma loge, Marcoline me demande quels sont ces messieurs.

— Les envoyés de Venise qui reviennent d'Angleterre. Elle changea de couleur et ne m'adressa plus la parole pendant tout le temps du spectacle. Comme elle n'ignorait pas que je ne cherchais qu'une occasion favorable pour la renvoyer à Venise, elle se figura sans peine que je l'avais trouvée.

A la sortie de la salle, Morosini m'accoste et me dit : — Vous êtes en compagnie d'une bien jolie personne. En même temps Marcoline le salue et court baiser la main de monsignor Querini.

— A quelle circonstance suis-je redevable, belle demoiselle, de l'honneur que vous me faites?

— N'êtes-vous pas son Excellence Querini?

— Vous êtes de la société de M. Casanova?

— Je suis sa nièce.

Querini, à cette réponse, me lança un regard malin. Morosini et les autres riaient beaucoup. J'ajournai mon départ et signifiai à Marcoline que je partais seul.

— Que deviendrai-je? me demanda la pauvre fille.

— D'ici là je te trouverai un protecteur plus puissant que moi.

Nous étions encore à souper quand Memo entra. Je parais surpris de cette visite nocturne, et il me dit qu'il vient

de la part de l'ambassadeur m'inviter à dîner pour le lendemain avec ma charmante nièce.

— Mademoiselle y consent-elle?

— Con grandissimo piacer; parleremo veneziano (1).

Le lendemain je courus chez Morosini pour prendre ses commissions. Il me remit différentes lettres et une carte de visite où ces mots étaient écrits au crayon : « M. Morosini regrette de n'avoir pu faire ses adieux à mademoiselle Charpillon. »

— Comment découvrirai-je cette personne? Il n'y a point d'adresse.

— Je l'ignore comme vous; tâchez seulement de vous informer où elle demeure. Ce sera une connaissance très-agréable.

Je remerciai le procureur. On verra plus tard comment j'eus lieu de me féliciter de cette connaissance.

— Savez-vous, reprit-il, que votre nièce est charmante?

— Je suis de votre avis.

— Comment se fait-il qu'elle ne sache pas un mot de français?

— C'est une éducation négligée.

— Entre vos mains, c'est bizarre. L'aimez-vous réellement?

— De tout mon cœur. Un amour d'oncle.

— Et vous l'emmenez à Londres?

— Non pas, je la renvoie à Venise.

— A la bonne heure! Vous n'oublierez pas notre invitation pour tantôt.

En rentrant je procédai à la toilette de Marcoline : il était nécessaire pour mes projets qu'elle brillât du plus grand éclat. Ensuite je m'occupai de la mienne. Je choisis des culottes de satin violet, un habit de velours gris-cendré dont les manchettes seules valaient mille livres. J'étalai sur ma poitrine la croix de l'ordre et mis à chaque doigt un diamant de prix; enfin je pris deux montres et trois tabatières richement sculptées. Je portais sur moi plus de vingt mille écus.

(1) Avec le plus grand plaisir; nous parlerons vénitien.

Je fais grâce au lecteur de notre arrivée, qui produisit le meilleur effet. A table, les envoyés me demandèrent le récit de mon évasion des Plombs. Je m'en acquittai d'une manière assez pathétique pour arracher des larmes à Marcoline.

— C'est un amour passablement vif pour un oncle, observa Querini.

— Je ne fais point de différence entre aimer et aimer, répartit Marcoline; et, à vrai dire, je n'ai jamais aimé que M. Casanova.

— Vous semblez ignorer, belle Marcoline, qu'il existe cinq sortes d'amours fort différents : l'amour du prochain, l'amitié, l'amour paternel et filial, l'amour conjugal, et enfin l'amour de Dieu.

Là-dessus le bon vieillard, à qui la liqueur bachique inspirait du radotage, nous fit une homélie dont je me serais bien passé.

Heureusement Marcoline se mit à pleurer, ce qui donna une direction toute différente aux idées du prélat. Il l'embrassa tendrement sur les deux joues et lui dit :

— Poveretta, vous êtes un ange !

Le soir je demandai à Marcoline le sujet de ses larmes. — Lors de ton récit elles étaient sincères, me fut-il répondu ; mais j'ai feint d'être touchée du discours de monseigneur Querini, car je voyais l'instant où nous allions tous nous endormir. A propos, continua-t-elle, as-tu remarqué le gros laquais en livrée rouge qui s'est tenu constamment à mes côtés ?

— Celui qui t'ôtait et te rendait les assiettes !

— Justement.

— Je l'ai remarqué, en effet, pour sa corpulence.

— C'est mon oncle.

— Ton oncle Matteo !

— Lui-même.

— Cette trouvaille était malencontreuse.

— S'il est ton oncle, ma chère Marcoline, je ne puis plus être le tien auprès de monseigneur ; par conséquent, il faudra convenir du fait, mais avec dignité. Ne va pas

t'intimider; songe que Matteo n'a aucun droit sur ta personne. Je compte sur ton esprit pour nous tirer de ce mauvais pas.

— Ce que j'avais prévu arriva : Son Excellence m'envoya chercher dans la journée.

— Monsieur Casanova, êtes-vous réellement l'oncle de cette jeune fille ?

— Non, monseigneur; son origine m'est inconnue, et c'est pour donner une apparence décente à nos relations que je la nommais ma nièce.

— Vous êtes un homme sincère. Y a-t-il longtemps qu'elle est avec vous ?

— Deux mois.

— Et où l'avez-vous connue ?

— Je dois me taire sur ce sujet, c'est le secret de Marcoline encore plus que le mien.

— Fort bien, n'en parlons plus. Étant son amant, vous l'aurez du moins interrogée sur sa famille.

— Tout ce que je sais, c'est qu'elle a des parents pauvres, mais honnêtes. Je ne lui connais pas d'autre nom que Marcoline.

— C'est effectivement son nom de baptême. Mon valet de chambre m'a dit la vérité, je le vois.

— Je ne comprends pas ce qu'il peut y avoir de commun entre votre domestique et Marcoline.

— Il est son oncle; ne l'a-t-elle pas reconnu ?

— Non, sans doute, car certainement elle m'en aurait parlé.

— Puisque cette jeune personne vous intéresse, vous vous proposez peut-être de l'épouser.

— Monseigneur sait mon éloignement pour le mariage. Cela m'afflige; car, à l'exception de moi, et à présent de vous, Marcoline ne connaît personne au monde.

— S'il en est ainsi, me permettez-vous de ramener Marcoline à Venise et de la rendre à ses parents ?

— Si elle est assez heureuse pour avoir inspiré quelque intérêt à Votre Excellence, ce sera une consolation pour moi. Qui oserait incriminer la fuite de la pauvre petite

quand Votre Excellence, veut bien se charger de la rendre à sa famille?

— Ainsi, vous vous en remettez absolument sur moi pour l'exécution de cette bonne œuvre?

— Absolument. Que la volonté de Dieu soit faite! La Providence a ses secrets, que je dois respecter.

— Mon cher Casanova, vous êtes un honnête homme. Allez préparer Marcoline à notre entrevue.

Je fis la leçon à la petite et lui soufflait son coup de théâtre au sujet de la reconnaissance avec son oncle Matteo. Il faut jouer la scène le plus naturellement possible; des embrassements, des larmes, du repentir, que rien n'y manque: ton avenir en dépend.

Marcoline s'acquitta parfaitement de son rôle et même l'outré-passa. La scène eut lieu quelques instants avant le souper. Matteo se présente, apportant sur un plat d'argent les besicles de monseigneur. Alors Marcoline se précipite dans ses bras avec toute l'exaltation vénitienne; Matteo fait un faux pas sous les chocs et les besicles sont brisées.

— Mon oncle!

— Chère nièce!

— Comment, c'est vous!

— Oui, c'est moi, etc., etc., et toute la phraséologie des reconnaissances de famille.

— Bonjour, cousin, dis-je à Matteo en riant. Et le gros garçon vint se jeter dans mes bras. L'attendrissement (à force de rire, je crois) gagnais la compagnie, et je vis l'instant où l'oncle et la nièce embrasseraient tout le monde. C'est ainsi que je perdis Marcoline et monseigneur Querini ses besicles.

A table, monseigneur, de plus en plus satisfait de l'édifiante commission dont il s'était chargé, dit à Marcoline:

— Ma fille, avec les dispositions où je vous vois, vous ne sauriez manquer de trouver un époux à Venise.

— Je voudrais en mériter un tel que Votre Excellence peut l'imaginer. Au surplus, il faut que celui qui me

prendra me plaise avant et non après le mariage.

— Diavolo ! cria Querini oubliant sa tonsure et le reste, qui vous a inculqué ce principe ?

— Mon oncle.

— C'est juste ! cria le gros Matteo, qui venait d'avaler furtivement un verre de syracuse par pure distraction.

— Quelles qualités devra posséder l'époux de votre choix ? demanda Morosini.

— Je vous l'ai dit : qu'il me plaise.

— Et si c'est un mauvais sujet ?

— Il ne me plaira pas : c'est pourquoi je n'épouserai que l'amant que j'aurai éprouvé.

— Et s'il était inconstant ?

— Tant pis pour moi et pour lui peut-être.

— Alors, vous seriez dans la misère.

— Non pas, interrompis-je, j'ai assuré à Marcoline une rente de cinq cents écus.

— Prévicion judicieuse, dit monsignor Querini. Au moyen de cette pension, la belle pourra vivre indépendante à Venise.

— Rien ne manquerait à mon bonheur si c'était sous la protection de Votre Excellence.

— Eh bien ! chère fille, je vous emmène. Mais comment cette rente est-elle constituée ?

— J'en ai le capital.

— Et, ajoutai-je, Votre Excellence voudra bien en surveiller le placement.

— C'est entendu : faites venir Veneranda.

A ce nom je devinai qu'il s'agissait d'une duègne ; en effet, parut bientôt une dame âgée, la tête couverte d'un voile noir, qui, sur un geste de monseigneur, courut embrasser Marcoline en l'assurant de son amitié. Le départ des envoyés fut fixé au lendemain matin à huit heures.

Marcoline se retira avec moi pour la dernière fois. J'étais agité et elle ne songeait guère à cacher son émotion ; l'aurore nous surprit dans les bras l'un de l'autre. A sept heures, nous nous dirigeâmes vers l'hôtel Bellecour : je montai en voiture avec elle, voulant l'accompagner une

partie de la route. Le soir, nous primes gîte à Pont-de-Beauvoisin. Son Excellence tenait fort à dormir dans un bon lit. Marcoline était de plus en plus désolée. D'un cabinet où je passai la nuit tout habillé, j'entendis ses soupirs et ses larmes, que la présence de la duègne m'empêchait de calmer. Au point du jour on attela. Je pris congé de ces messieurs et embrassai Marcoline pour la dernière fois.

L'impression de douleur que ce départ me fit éprouver ne saurait se décrire, et j'y renonce. La veille, j'étais heureux, pour mille raisons, de ma séparation d'avec Marcoline; au moment du départ, je sentis que cette disposition faiblissait. Mais quel vide autour de moi, quel désespoir quand je me trouvai seul! Qu'on n'aille pas croire que les liens, même les plus passagers, se rompent aisément, qu'on les brise sans douleur et sans remords. Le lecteur superficiel ne voudra pas m'en croire si je me dépeins immobile et le regard fixe, anéanti de douleur après cette séparation, et dans un égarement tel qu'il m'eût été impossible de trouver mon chemin. Je me jetai brusquement sur mon cheval, et, piquant des deux, je le pressai de toute la force de mes éperons, m'abandonnant au hasard sur la route avec la résolution désespérée de le forcer et de me casser le cou par sa chute. C'est ainsi que je franchis dix-huit lieues en cinq heures. Le lendemain, après une des journées les plus tristes de ma vie, je me dirigeai sur Paris, seul dans ma chaise, Clairmont ayant pris les devants pour faire préparer les relais. Il me semblait que la rapidité de ma course donnerait une secousse salutaire à mes chagrins.

On se figure, sans qu'il soit besoin que je le dise, le cri de joie de la marquise d'Urfé en me revoyant. Le jeune Aranda était à ses côtés; elle lui dit: Montrez au chevalier le billet que je vous ai remis ce matin. C'était une longue lettre enveloppée de papier doré, enjolivée de caractères cabalistiques; je l'ouvris avec respect, et j'y lus: « Mon génie (c'est la marquise qui parle) m'a révélé dans l'ombre du crépuscule que le chevalier de Seingalt avait

quitté Fontainebleau et qu'il dînerait aujourd'hui avec moi. »

— C'est merveilleux ! m'écriai-je en feignant la plus grande surprise.

Peut-être rirez-vous comme moi, lecteur *esprit fort*, et cependant j'avouerai mon faible. Il est bien vrai que dans le cours de la vie j'ai été témoin de singuliers pronostics, contre lesquels ma raison se révoltait, et dont la réalisation a eu lieu. Il n'y a pas six mois qu'en traversant Dax je fis le pari qu'une chienne de l'hôtel mettrait bas le lendemain quatre petites femelles, et je gagnai ma gageure. C'est par hasard, direz-vous ; sans doute. Il n'en est pas moins vrai qu'en parlant je me croyais assuré du résultat : sans cela aurais-je risqué cinquante louis ? Vous-même, n'avez-vous pas eu cent fois des pressentiments, de ces sortes d'avertissements secrets dont vous ne pouviez démêler l'origine, et qui n'en influèrent pas moins sur vos plus sérieuses déterminations ? Un grand poète anglais a dit : Il y a encore plus de choses vraies sur la terre que la philosophie la plus folle n'en imagine dans ses rêves.

Pour en revenir à la marquise, je ne manquai pas de la féliciter du génie de divination qu'elle avait reçu. « C'est l'effet de ma renaissance, » me fut-il répondu. Je la félicitai aussi de l'excellente santé dont elle paraissait jouir pendant sa mystérieuse grossesse.

Le soir, à la Comédie-Italienne, je rencontrai une autre folle : c'était M^{me} du Romain, grande coureuse d'oracles. Je lui promis ma visite pour le jour suivant. Après le spectacle, j'entrai chez mon frère François.

— Parbleu ! cria-t-il, tu arrives fort à propos ; tu vas m'aider à faire déguerpir de chez moi notre damné frère.

— Tu parles ainsi d'un abbé ! Ah ! ah ! le drôle est ici ? Je m'y attendais.

— Tu l'as renvoyé de Gènes ?

— Il s'est bien congédié lui-même !

— Et tu lui as soufflé sa maîtresse ?

— C'est lui qui m'a soufflé quelques louis.

— C'est un misérable.

— A qui le dis-tu ! Mais où est-il ?

— Patience ! voici l'heure du souper. Il est ponctuel. Je veux te dire, lui présent, les tours qu'il m'a joués.

— Je me propose aussi de lui dire son fait en ta présence.

Au même instant, les bras croisés, l'œil fixé vers la terre, le cher abbé s'avança. Il leva la main comme s'il allait nous donner sa bénédiction : nous le primes, François et moi, chacun par une oreille.

— Tu es un fripon !

— Un vaurien !

— Un fourbe !

— Et un calomniateur !

— Miséricorde ! Chers frères, qu'avez-vous donc contre moi !

— Vous me direz, monsieur, qui a écrit à Passano une épouvantable lettre où l'on me qualifie d'espion, de fabricant de lettres de change, et même d'empoisonneur.

— Je ne nommerai pas cette personne, ne la connaissant pas.

Et le tartufe se mit à table comme si de rien n'était. Nous en fîmes autant, et François commença le récit suivant :

— Figure-toi, mon honorable frère, que le drôle vint ici le jour même de son arrivée à Paris. Nous l'accueillîmes les bras ouverts, ma femme et moi ; je lui donnai une chambre et l'admis à ma table. Croyant sans doute nous prévenir en sa faveur, il commença, le traître, par se répandre en invectives contre toi. Joueur, débauché et fripon, c'est ainsi qu'il te désignait. Tu penses bien que nous ne l'en crûmes pas. Il nous expliqua ensuite que son équipée de Venise ne lui permettant pas d'y rentrer, il avait l'intention de se fixer à Paris pour y montrer...

— Que pourrait-il montrer ?

— La langue italienne. C'était un projet fort louable, mais d'une exécution difficile.

— Il y a d'excellentes raisons pour que l'exécution en

soit difficile : le coquin écorche notre dialecte et ne sait pas un mot de français.

— D'un autre côté, reprit François, sa vocation ecclésiastique lui donnait l'espoir de faire son chemin dans cette carrière. Monsieur parlait de devenir évêque. Le lendemain, ma femme le conduisit donc à M. de Sanci, qui le recommanda à l'archevêque. On badigeonna un peu sa moralité ; on vanta beaucoup son savoir, le tout dans le but de le faire entrer à la cathédrale. L'affaire trainant en longueur, monsieur jeta ses vues sur notre paroisse. Je vis le curé, et j'obtins pour notre frère qu'il dirait sa messe tous les jours moyennant douze sous.

Ici, le cher abbé, qui dévorait un pigeon (un jeudi après midi), haussa les épaules avec humeur. François reprit en le contrefaisant :

— Voilà l'abbé dans une colère furieuse : « On donne douze sous pour servir la messe et non pour la dire. » Depuis ce temps, il y a trois semaines, il est resté ici, et met tout sens dessus dessous ; il m'est impossible de garder aucune servante ; il pourchasse les filles de chambre et vole la cuisinière ; il met les doigts dans tous les plats, déguste toutes les sauces... Tien, regarde... absolument comme dans ce moment. Il faut à nous deux trouver un moyen de nous en débarrasser.

— Rien n'est plus simple, mon ami ; tu n'as qu'à mettre ses effets dans la rue et à lui fermer la porte au nez.

— Il rentrera par la fenêtre.

— Fais-toi protéger par la police.

— Je crains le scandale pour lui.

— Eh bien ! qu'il s'éloigne de Paris : je lui paye ses frais de voyage.

— C'est se venger en digne frère. Qu'en dit M. l'abbé ?

— C'est se conduire en tyran ! cria l'autre.

— Comment, malheureux, je te donne de l'argent au lieu de te rouer de coups, et tu n'es pas content !

— Où est Marcoline ?

— Que t'importe !

— C'est ma femmel

- Le voilà gris.
- Je veux être évêque; je pars pour Rome.
- Soit, je te donne vingt-cinq louis.
- Où sont-ils?

— Donnez-moi du papier. Voici cinq effets sur Lyon, Turin, Gênes, Florence et Rome; dans chacune de ces villes tu recevras cinq louis, et je paye ta place à la diligence. Adieu, chère belle-sœur; frère François, je loge à l'hôtel Montmorency.

Le lendemain, je vois entrer l'abbé chargé de sa malle. Je lui fais donner une chambre et paye sa dépense de trois jours : il devait partir le quatrième. J'ordonnai à mes gens de lui défendre l'entrée de mon appartement, je courus chez M^{me} du Romain.

— On dort encore, me dit le portier; mais veuillez me dire votre nom, madame attend quelqu'un.

— Vous voyez bien qu'elle ne dort pas. Ce quelqu'un qu'elle attend, c'est moi.

Là-dessus le portier court m'annoncer. Je le suis et j'entre sur ses pas chez la femme de chambre. Elle était de mauvaise humeur.

— Vous auriez pu, monsieur, ne vous présenter qu'à midi. Madame s'est mise au lit à trois heures et il n'en est que neuf. Tant pis pour elle, elle subira les conséquences de votre visite.

— Je les accepte.

Et je suivis cette Rébecca.

M^{me} du Romain réveillée me fit des remerciements de mon exactitude.

— Raton, de l'encre, des plumes, et ferme bien la porte. Tu ne reviendras que quand je sonnerai. Je ne suis visible pour personne.

— Bonsoir, cria Raton-Rébecca, je vais me coucher.

— Mon cher monsieur, commença l'autre folle, n'avez-vous pas des inquiétudes?

— A quel propos, madame?

— Au sujet de votre oracle : il baisse, il erre, il se trompe.

Suivant lui, M. du Romain devrait être enterré à l'heure qu'il est, et il vit encore.

— Ah! mon Dieu! mais ce M. du Romain n'a pas le sens commun.

— Le cher homme est languissant, je l'avoue; mais enfin il subsiste. Passons à un autre cas. Vous savez que j'aime passionnément la musique, ma voix est renommée pour son étendue et son volume; eh bien, cher chevalier, voilà trois mois que je ne chante plus. Je veux donner le LA, impossible. Le docteur Herrenschwasser, que vous connaissez sans doute de réputation, m'a prescrit une multitude de recettes pharmaceutiques : sirops, élixirs, pilules, autre chose encore; j'ai tout mis en usage pour retrouver ma voix. Rien n'y fait : vous voyez une veuve, je veux dire une femme inconsolable. A vingt-neuf ans, renoncer à tout ce qui faisait ma joie ici-bas, n'est-ce pas triste? Voyons donc si votre oracle voudra me rendre ma voix. Oh! si je pouvais demain être en état de chanter devant la nombreuse société que j'attends, quel triomphe! qu'elle éclatante réhabilitation! Que l'oracle le veuille, et cela se pourra.

— Certainement, car votre poitrine est bonne.

— Tenez, j'ai ici posé par écrit les questions que je me propose de lui adresser; elles sont un peu délayées.

— C'est bien long, en effet, lui dis-je en prenant le papier.

— Eh bien, que l'oracle me réponde aussi longuement; vous connaissez mon faible pour tout ce qui est long.

Les réponses à n'en plus finir n'étaient pas moins de mon goût que celui de M^{me} du Romain; et je me mis à dresser la pyramide sans trop savoir ce que je faisais car comment s'y prendre pour rendre la voix à une personne qui l'a perdue? A force de me creuser la cervelle, je jugeai qu'une bonne diète suffirait peut-être pour rétablir le larynx de la virtuose et lui rendre son élasticité première. Je prescrivis donc à la dame le culte du Soleil, en lui ordonnant de l'adorer nuitamment. C'était enlever la belle à ses parties de plaisir nocturnes et l'astreindre à une vie régulière. Outre les patenôtres que j'imposais en pareil

cas, je prescrivis à M^{me} du Romain un sirop de capillaire, que j'appelai *lunaire*, et des bains adoucissants en l'honneur de la *voie lactée*. Comme l'oracle recommandait aussi que les cérémonies du culte eussent lieu *fenêtres fermées*, la dame admira la prévoyance de l'oracle, et fit cette observation judicieuse, à savoir, que les fenêtres ouvertes auraient changé son extinction de voix en gros rhume. Après cette ordonnance, je m'esquivai.

Le lendemain, l'abbé entre dans ma chambre de grand matin, et me dit : — Mon frère, j'ai changé d'avis, je ne quitterai pas cette ville.

— Voilà du nouveau.

— J'ai mes projets. Donne-moi l'argent que tu m'as promis.

— Allons donc!

— Et je m'engagerai par écrit à n'être à charge à personne.

— Tu te moques de moi, monsieur l'abbé. Sors d'ici, je ne veux pas entendre davantage ton bavardage; de deux choses l'une, ou tu demeureras à Paris sans le sou, ou tu partiras ce soir pour Rome muni des lettres de change.

Cela dit, j'appelai l'hôte et lui signifiai qu'à dater du lendemain je ne payais plus rien pour l'abbé.

Je dinai ce jour-là chez la marquise d'Urfé avec le petit Aranda. Elle avait reçu une lettre de Thérèse, qui me menaçait de venir prendre son fils si je ne le lui amenais. Je dis donc à l'enfant que sa mère arriverait incessamment à Abbeville et que je comptais le mener à sa rencontre.

— Mais comment reviendrai-je à Paris tout seul?

— Avec un postillon, dit la marquise.

L'enfant frappa dans ses mains.

— Je serai donc aussi à cheval? C'est charmant. Je m'habillerai en courrier, n'est-ce pas?

— Certainement repris-je, j'ai commandé pour toi un superbe habit avec collet et parement bleu de ciel, ainsi que des culottes de peau blanche, et de grandes, grandes bottes; sans compter que tu auras sur la poitrine une belle plaque d'argent aux armes de France.

— Quel bonheur ! on me prendra pour un courrier de cabinet. Je dirai sur la route à tout le monde que je viens de Londres, toujours au galop.

En sortant de là, je fis expédier les hardes du petit vaurien pour Calais, et me rendis chez M^{me} du Romain : elle avait dit adieu à toute sa société pour trois semaines. J'avais peine à garder mon sérieux à l'entendre parler de la lune et du soleil comme de deux grands potentats auxquels je devais la présenter. Je lui indiquai les psaumes qu'elle aurait à réciter dans cette occasion, et lui remis des herbes pour les pieuses fumigations. Afin de la guider dans l'opération principale, j'acceptai un lit chez elle pour cette nuit-là. A cinq heures du matin, elle vint me réveiller, et nous nous rendimes dans une chambre latérale afin d'assister au soleil levant. Bien que le ciel fût pur, il nous fut impossible de le voir : les murs de l'hôtel Bouillon nous le dérobaient. Néanmoins la cérémonie se passa dans les règles et se termina par un excellent déjeuner. A mon retour à l'hôtel Montmorency, j'aperçois l'abbé dans la cour. Je lui crie : Rome ou Paris ? Il me répond de toutes ses forces : Rome ! Au même instant mon frère et sa femme viennent me demander à dîner.

— Tu arrives à propos, lui dis-je : voilà l'abbé qui va nous faire ses adieux. Effectivement il partit le jour même ; je ne devais plus le revoir qu'à Rome, six ans après. Les préparatifs du jeune Aranda étant terminés, je me disposai à quitter Paris le lendemain. J'allai faire mes adieux à M^{mes} d'Urfé et du Romain. Au moment de monter en voiture, je rencontre un ancien ami qui m'informe que la Corticelli vient de mourir à l'Hôtel-Dieu. Il est remarquable que, sauf Marcoline, tous les individus qui de près ou de loin trempèrent dans la prétendue renaissance de la marquise d'Urfé eurent une fin malheureuse. A ce sujet, le lecteur apprendra plus tard ce qu'il advint de Costa et de Passano.

Arrivés à Abbeville, le petit Aranda me demande où est sa mère.

— Tu es bien pressé ! nous la trouverons plus tard.

— Et si elle n'est pas ici ?

— Nous continuerons notre voyage. En attendant veux-tu voir la manufacture de drap de Vanrobais ?

— J'aime bien mieux dormir.

Une heure après, j'entre à l'hôtel et j'apprends que l'enfant a disparu. Il a dit en partant, répètent les domestiques, qu'il allait à Paris chercher des dépêches que vous aviez oubliées. Aussitôt je fais venir le maître de poste. On envoie un postillon à la poursuite du petit drôle, qu'on me ramène trois heures après plus mort que vif.

— Maintenant, lui dis-je, veux-tu me suivre à Londres, car c'est à Londres que nous allons, de bon gré ou de force ?

— De bon gré, je vous en donne ma parole.

Nous gagnâmes Calais à cheval. A son arrivée à l'hôtel du Bras-d'Or, Aranda fut très-surpris d'y trouver sa malle. Je demandai sur-le-champ un paquebot. Il y en avait un de disponible, que je m'assurai au prix de six guinées ; je comptais m'embarquer le lendemain. Comme nous allions souper, l'hôte vint m'annoncer l'arrivée du courrier de l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, le duc de Bedford. Ce courrier, me dit-il, a proposé de boxer au propriétaire du paquebot que vous avez retenu ; il dit que ce paquebot doit être mis à la disposition de Son Excellence.

— Je suis, répondis-je, le maître du paquebot, et je le garde.

Le lendemain, l'aubergiste vint me dire que le valet de chambre du duc était à ma porte, et qu'il désirait me parler de la part de son maître. Je le fais entrer, et il m'apprend que des affaires importantes obligeaient son maître à gagner Douvres le plus tôt possible, et qu'il me priait de lui céder le paquebot. Je répondis que je m'estimais heureux de pouvoir rendre ce léger service à l'ambassadeur d'Angleterre, et que je mettais le navire à sa disposition, en ne m'y réservant que trois places. L'instant d'après, le valet revient et veut me remettre six guinées.

— Je ne suis pas l'entrepreneur du paquebot, lui dis-je, c'est un service que je rends à Son Excellence ; je n'ai point l'habitude de faire trafic de ce que j'achète.

Presque au même instant, le duc se fit annoncer. Après de mutuels compliments, il me dit qu'il ne pouvait accepter le trop grand avantage que je lui faisais, et que pour tout concilier il me priaît de vouloir bien souffrir qu'il payât la moitié de la dépense. J'acceptai par discrétion, et il se retira en m'accablant d'excuses et de remerciements.

Un vent favorable enflait les voiles : en moins de trois heures nous touchâmes les rivages d'Angleterre.

CHAPITRE XVII.

L'Angleterre. — M^{me} Cornelis. — Bal à Soho-Square. — Les courtisanes de Londres. — Martinelli. — Pauline. — Son histoire.

L'Angleterre a une physionomie tout à fait différente des pays du continent ; c'est un pays de brumes et de brouillards, où la lumière du soleil semble vous arriver toujours à travers un papier huilé. Il faut un long séjour dans les îles Britanniques pour s'accoutumer à leur climat, de même qu'il est nécessaire de pratiquer longtemps les Anglais pour s'acclimater à leur humeur. Je fus d'abord quelque temps à découvrir chez eux ce qu'ils appellent le *confortable*. En arrivant sur le sol britannique, il vous prend à la gorge un parfum salé, une senteur marine dont il est impossible de se préserver. Le pain, la viande, les boissons même, sauf le vin (j'entends celui qui n'a pas été falsifié), en sont imprégnés. Cette odeur s'exhale même du linge et des ustensiles de ménage. Partout en Angleterre on retrouve sinon la présence de la mer, du moins le signe de son voisinage et son influence. Elle est comme mêlée et imbibée à ce peuple : c'est une vraie population aquatique. Les hommes ont un caractère à part, fortement prononcé. Par l'effet d'un préjugé commun à la plupart des nations, ils se flattent d'appartenir à une race supérieure à celle des autres habitants du globe.

Sur la route de Douvres à la capitale, j'eus l'occasion d'admirer la beauté des sites, la régularité des habitations, l'ordre et la grande propreté qui y règnent. Il y avait à peine seize heures que nous avions quitté Douvres quand nous entrâmes dans Londres. Je courus chez la mère du petit Aranda.

Thérèse Imer, qui à Vienne s'appelait la signora Pompeati, à Amsterdam M^{me} Trenti, avait pris à Londres le nom de M^{me} Cornelis. Thérèse devait à M. Cornelis de Rigerboos, son amant d'Amsterdam, l'honneur de porter ce beau nom. Elle demeurait à Soho-Square, sur la place. A mon arrivée chez elle, où je me rendis avec son fils, un domestique me remit un billet de Thérèse qui me désignait la maison où elle se trouverait dans la soirée pour souper avec moi. Je fus docile à ses désirs, et je trouvai dans le logis indiqué, une grosse Française, M^{me} Raucourt, qui embrassa cordialement le petit Cornelis et lui fit voir les trois belles chambres préparées pour lui. En même temps elle appela deux domestiques joufflus, et lui dit que ces deux hommes et elle étaient à son service. Considéré sans doute par cette femme comme le Mentor-pédagogue d'un autre Télémaque, elle me relégua dans un logement détestable. Je sentis l'inconvenance du procédé et l'injure qui m'était faite, mais je sus me contenir. Seulement, je demandai à Clairmont où était sa chambre.

— Au grenier, répondit-il.

— Fort bien, tu y porteras ta malle.

— Dois-je aussi déballer la vôtre?

— Non pas, garde-toi d'y toucher.

Je retournai à l'appartement d'Aranda, où pérorait la dame Raucourt. Elle lui faisait des contes à dormir debout : c'était un flux de paroles, une description brillante de la fortune et des possessions de madame Cornelis sa mère. Elle mentionnait, outre les immeubles, trois secrétaires, trente-deux domestiques, six chevaux, une meute et une dame de compagnie.

— Ah ça ! dit le petit bonhomme, et Sophie, comment se porte-t-elle ?

— Qu'est-ce que Sophie? demanda la vieille.

— *Pardine*, c'est ma sœur.

— On l'appelle mademoiselle *de* Cornelis. C'est un prodige, monsieur, que mademoiselle votre sœur : esprit, grâce, talents, beauté, elle a tout en partage. Seulement, elle est un peu petite pour son âge.

— A quelle heure soupe-t-on ici? interrompit M. Cornelis fils.

— A dix heures, pas avant; madame votre mère est en conférence avec ses avocats.

— Oh bien! me dis-je à part moi, si madame *de* Cornelis est en affaire, je ne suis pas fait pour attendre son bon plaisir. Là-dessus je pris ma canne et mon chapeau, et courus par la ville en prenant le premier chemin venu. J'entre à mon insu au café d'Orange, espèce de taverne ou caverne, où se réunissaient tous les vauriens d'Italie et des autres pays. A Lyon, on m'avait parlé de cette maison et donné le conseil de l'éviter. Précisément la bizarrerie de ma destinée m'y conduisait comme par la main. Me voilà assis dans un coin, avec une carafe de limonade. Un inconnu m'avise dans la salle et vient lire son journal à la lueur de ma bougie. Cet individu a un crayon, il efface plusieurs mots sur le papier, y fait des additions en marche. Je m'aperçois que sa gazette est italienne et que ses corrections sont autant de fautes grammaticales. Mon goût de puriste n'y tient plus.

— Comment, monsieur, il y a quatre cents ans qu'on écrit *ancora* sans *h*, et vous vous permettez d'en ajouter un!

Mon homme me regarda en riant, et me dit: — Soit, je me rends à votre avis, bien que j'aie ici pour moi l'autorité de Boccace.

— Dès que vous citez une pareille autorité, je vous dois des excuses. Monsieur est savant sans doute?

— Un peu, je me nomme Martinelli.

— Le parent de Calsabigi?

— Précisément.

— J'ai lu avec plaisir vos satires.

- A qui ai-je l'honneur de parler ?
- Au chevalier de Seingalt. Et votre nouvelle édition du *Décameron* est-elle bientôt achevée ?
- Incessamment elle le sera, mais il me manque ce qui manque à la plupart des publications utiles : des souscripteurs.
- Voulez-vous bien me mettre du nombre ?
- De tout mon cœur. Voici un abonnement d'une guinée.
- Je souscris pour deux. A propos, le nom de ce café, pourriez-vous me le dire ?
- Vous êtes donc arrivé d'hier ?
- D'aujourd'hui.
- Votre étoile vous a conduit dans l'endroit le plus décrié de la capitale ; mais, fraîchement débarqué comme vous l'êtes, vous auriez peine à retrouver votre domicile : permettez-moi d'être votre guide.
- Chemin faisant, je lui dis : — Cet endroit est décrié, monsieur ; permettez-moi d'en douter, puisque je vous y ai rencontré.
- J'y suis, moi, en vertu du vers de Juvénal, vous savez :

Cantabit vacuus coram latrone viator (1),

Les commensaux de l'endroit ne m'adressent jamais la parole, ils y perdraient leur peine. Je ne suis point gibier à filou ; à l'exception de lord Spencer, je n'ai visité personne encore à Londres depuis quatre ans que j'y habite ; la littérature, voilà mon occupation favorite. Le métier est peu lucratif, mais je me contente de ce qu'il me faut. Garçon, une bonne chambre et le diner à la taverne me suffisent. Comme Simonide après son naufrage, je porte tout avec moi ; cet habit que vous voyez et une demi-douzaine de chemises, voilà tout mon avoir. *Aurea mediocritas*, dit Horace ; je me contente de peu, *nec ultra deos lacesso*(2).

(1) Le voyageur à sec peut se moquer des voleurs.

(2) Et ne demande rien de plus aux dieux.

Cet homme me plut, il parlait fort bien toscan. Je lui demandai conseil sur le genre de vie qu'il était convenable de mener à Londres. Pour cela, je le mis au fait de mes ressources et du temps de mon séjour probable.

D'abord, me dit-il, il faut prendre maison complète, *maison montée*. Vous y serez maître et libre comme un Anglais, car vous ne dépendrez que de la loi. Là-dessus, il me conduisit dans Pall-Mall, où je louai une maison entière et complètement montée moyennant vingt guinées par semaine. J'aurais pu facilement loger là toutes mes anciennes connaissances, car je comptais seize chambres et huit cabinets, chaque cabinet garni de deux lits. J'eus à ma disposition un mobilier assez considérable ainsi qu'une vaisselle plate de fort bon goût. Je retins la vieille dame qui nous faisait voir le logement en qualité de gouvernante ; mais, avant de prendre possession de mon appartement, je courus chez M^{me} Cornelis. Elle n'était pas de retour, et son fils ronflait étendu sur un sofa. Piqué au vif de la manière dont elle m'accueillait à Londres, je voyais avec un sentiment de peine s'approcher l'instant où elle paraîtrait. Tout à coup la porte s'ouvre et Thérèse se précipite vers son fils endormi, le presse dans ses bras et le couvre de baisers. Quand on vint annoncer que madame était servie, elle se pendit à mon bras et m'adressa la parole pour la première fois. Il y avait quatre couverts mis, Thérèse en fait enlever un. — Est-ce que Sophie ne dine pas avec nous ? lui demandai-je. — Non, monsieur. — Et pourquoi ? — Parce qu'à la première nouvelle de votre arrivée elle m'a demandé d'abord comment vous vous portiez. — Et vous la punissez de cela ? — Sans doute ; elle devait s'enquérir de son frère avant que de songer à vous. — Vous faites passer les liens accidentels de la parenté avant le sentiment de la reconnaissance ? — Il ne s'agit pas ici de sentiment, mais de convenances, et on ne saurait apprendre trop tôt aux enfants à les observer. — Pauvre Sophie, que je te plains ! dis-je en haussant les épaules. — Mon fils, reprit M^{me} Cornelis en s'adressant à Aranda, tu sais pourquoi

M. Casanova t'a ramené auprès de moi : tu es d'un âge à me seconder dans mes entreprises. — Quelles entreprises ? — Il faut que tu saches que je donne douze bals par an à la noblesse et autant à la bourgeoisie. J'ai quelquefois jusqu'à six cents personnes dans mes salons, à deux guinées par tête. Tu comprends que j'ai fort affaire, et, comme je suis seule, mes entours me trompent, c'est inévitable. Eh bien ! je place tout mon monde sous ta surveillance. Tu feras la recette et tiendras les livres.

— Je suis incapable, chère maman, de m'acquitter de toutes ces fonctions.

— Avec le temps, tu l'apprendras ; mon secrétaire te mettras au courant. L'essentiel c'est de t'exercer à parler couramment l'anglais. Je te présenterai aux dames, tu verras chez moi la société la plus brillante : je t'ouvre le chemin de la fortune, c'est à toi de t'y pousser, et que tout le monde parle de M. Cornelis.

— Qu'est-ce que M. Cornelis ?

— C'est toi.

— S'il en est ainsi, donnez-moi vos tablettes ; il faut que je couche le nom par écrit pour ne pas l'oublier.

L'enfant parlait naïvement. Sa mère crut qu'il plaisantait, et le fit sortir. Quand nous fûmes tête-à-tête, elle me dit :

— Quelle éducation vous lui avez donnée, monsieur ! Il ne sait pas placer un mot convenablement. Qu'a-t-il donc fait depuis six années ?

— Il sort, madame, de la meilleure institution de Paris, institution renommée, où l'on enseigne les langues vivantes et mortes, les mathématiques, la chimie, l'astronomie, la philosophie, l'histoire et la géographie...

— Mon fils aurait appris toutes ces belles choses !

— Hélas ! madame, la vérité est qu'il n'a été séduit par aucune de ces études.

— Mais enfin il sait quelque chose ?

— Sans doute : monter à cheval, tirer des armes, danser un menuet.

— A la bonne heure.

— J'aimerais mieux la flûte.

— Enfin, madame, il sait s'habiller avec goût.

— En effet, il est élégant et assez bien tourné ; mais je le trouve d'une petite taille pour son âge... Venons au solide. Que sait-il ?

— Vous ne m'avez donc pas écouté, madame ? je vous l'ai dit.

— Mais les mathématiques, la géographie, la grammaire...

— Tout cela, pour lui, c'est de l'hébreu.

— Il sait lire du moins ?

— Ses lettres tout au plus.

— Voilà six années bien employées ! Qu'il aura à rougir en voyant Sophie, qui à huit ans possède déjà tant de connaissances ! Toutes nos dames se l'arrachent. Venez dimanche, vous la verrez.

Comme nous étions au lundi, l'invitation me parut étrange. Attendre toute une semaine pour voir ma fille, c'était bien long !

Elle reprit :

— Vous viendrez au dernier grand bal de cette année ; mais il m'est impossible de vous offrir un billet d'entrée, vous n'êtes pas *noble* : seulement, vous pourrez paraître comme ami de la maison.

— J'entends.

— Si l'on vous demande qui vous êtes, vous répondrez : Le précepteur de M. Cornelis fils.

— Mille remerciements pour cette délicate attention.

Comme elle me traitait sans façon, qu'elle ne me parlait ni de mes projets de séjour ni de ma position, qu'elle ne me faisait aucune offre de service, je trouvai bon de garder le silence sur tous ces objets.

Je revis le lendemain Aranda, à qui je remis ma nouvelle adresse. — Comment, vous m'abandonnez ! telle fut son exclamation.

— Je ne puis demeurer sous le même toit que vous, madame votre mère ayant jugé à propos de me reléguer dans un grenier.

— J'en suis indigné et je veux reprendre le chemin de Paris.

— Point de folies, il faut demeurer où vous êtes. La patrie de votre mère est la vôtre.

De là j'allai chez le résident de Venise, M. Cullato, à qui je remis une lettre de recommandation de M. Morosini. Il fut longtemps à la lire; puis il me dit froidement : — C'est très-bien, je suis enchanté de vous voir; que pourrais-je faire pour vous être agréable?

— Veuillez m'introduire à la cour.

— Et vous présenter au roi, n'est-ce pas? ajouta-t-il en riant aux éclats. Comme il n'en finissait pas, je le laissai s'égayer tout à son aise, et ne remis plus les pieds chez lui.

J'avais aussi une lettre de M. de Chauvelin pour l'ambassadeur de France, M. de Guerchi. Je fus introduit chez Son Excellence, qui m'accueillit à merveille et me retint à dîner. C'est à ce dîner que je vis pour la première fois le chevalier d'Eon, alors secrétaire d'ambassade. Ce chevalier, sous ses formes masculines, avait un *je ne sais quoi* qui me parut suspect. Il avait le buste étroit et la croupe large. J'appris qu'il avait été capitaine de dragons avant d'entrer dans la carrière diplomatique; je ne sus que plus tard ce que le monde entier apprit à son sujet. Il était fort avant dans les bonnes grâces de M. de Guerchi.

Le dimanche suivant, M. de Guerchi me conduisit chez le roi. Georges III était un homme petit et assez replet. Sous son costume écarlate, rouge lui-même comme son habit, avec un chapeau triangulaire surmonté d'une aigrette, il ressemblait à un gros coq. Je le saluai très-humblement, et il m'adressa la parole. N'entendant pas un mot de ce qu'il disait, je recommençai ma révérence; lui se remit à me parler: nouvelle révérence de ma part. Nous en serions là encore si la reine ne m'eût tiré d'embarras en m'adressant la parole d'une manière très-intelligible en français. Elle me demanda où j'étais né. Sur ma réponse, elle jette un regard de surprise sur le résident de

Venise, qui se trouvait là. Celui-ci, par un salut, fait entendre à Sa Majesté qu'il n'a rien à objecter. La reine me demanda ensuite si je connaissais les envoyés vénitiens qui avaient quitté Londres le mois dernier. Je fus flatté de pouvoir répondre que j'avais passé trois jours à Lyon dans leur société. — Monsignor Querini, reprit-elle, m'a un peu taquinée ; il m'appelait *Diavolo* (diable).

— Madame, il voulait dire que Votre Majesté a de l'esprit comme un ange.

Cette réponse fit rire tout le monde, à l'exception du roi. Le résident de Venise, que l'accueil de la reine rendait plus poli à mon égard, vint à moi et me dit :

— Pourquoi avez-vous gardé le silence lorsque le roi vous a interrogé ?

— Je n'ai pas entendu un mot de ce que Sa Majesté m'a fait l'honneur de me dire.

— Sur votre nom de Seingalt, elle vous a demandé si vous n'étiez pas du Hanovre, et elle aura pris votre révérence pour une réponse affirmative. Cela est d'autant plus fâcheux qu'un de ces Saint-Gall et non Seingalt a été pendu il y a quelques années comme fibustier, et votre deuxième révérence a pu persuader au roi que vous étiez son parent.

Voilà un quiproquo bien désagréable.

Chacun de nous se mordait les lèvres pour ne pas rire.

— J'en eusse fait autant à votre place, quoique, à vrai dire, cela ne soit pas fort gai pour moi.

— Rassurez-vous, la reine a de la bienveillance pour vous et elle désabusera son époux.

L'audience terminée, je revis madame Cornelis. C'était le jour de son diner. La richesse de mon costume la frappa d'étonnement, et elle me prodigua d'abord tous les témoignages d'une amitié cordiale. Cependant elle affecta de ne point me présenter aux personnes présentes, et je trouvai très-impertinente cette dérogation à l'usage ordinaire. Quand Sophie entra, je me précipitai vers elle les bras ouverts ; mais, grâce aux recommandations de sa mère,

l'enfant recula de quelques pas, et ne répondit à mon effusion de tendresse paternelle que par une profonde révérence. Le repas et la soirée furent tristes. Entre sa mère et moi, Sophie était visiblement gênée. Je souffrais de la contrariété de la pauvre petite. Cependant sur les éloges que je donnai à ses dessins, M^{me} Cornelis lui fit signe de venir m'embrasser. Je la pris sur mes genoux, et lui donnai cent baisers qu'elle me rendit avec assez de tendresse.

Le petit Aranda interrompit cette douce occupation en me demandant si je me proposais d'aller à la cour. A l'instant même je démêlai un sourire méprisant sur le visage de sa mère. Je répondis à l'enfant que j'en sortais à l'instant même.

— Comment ! vous avez vu le roi ?

— Mon fils, interrompit M^{me} Cornelis, il n'est pas d'usage de se permettre de pareilles questions.

— Pourquoi donc, chère maman ?

— Parce que cela peut déplaire à M. de Seingalt.

— Au contraire, madame, votre fils me fait plaisir. Oui, mon ami, j'ai vu Leurs Majestés.

— La reine aussi ?

— La reine aussi : elle a même daigné m'adresser la parole.

— Qui donc vous a présenté ?

— L'ambassadeur de France.

— Je pensais, observa la Cornelis en ricanant, que ce soin regardait le résident de Venise.

L'observation me parut impertinente, je me levai et sortis en déguisant ma mauvaise humeur.

J'avais une lettre de recommandation pour lady Harrington, qui recevait le dimanche. Je savais le jeu autorisé chez elle ce jour-là, parce qu'elle habitait Saint-James-Park, qui se trouve placé sous la juridiction royale. Dans tout autre endroit il est rigoureusement défendu de jouer le dimanche et même de faire de la musique. Des agents de police parcourent incessamment les rues de Londres, ils font le guet à la porte des maisons ; et s'ils

soupçonnent qu'on s'y livre à quelque amusement illicite, ils n'hésitent pas à pénétrer dans l'habitation des mauvais chrétiens qui profanent ainsi la journée consacrée au Seigneur. Cependant les tavernes et les mauvais lieux sont ouverts ce jour-là comme dans la semaine, et les bons Anglais peuvent s'amuser partout à leur aise, excepté dans l'intérieur de la famille.

Lady Harrington était une femme de quarante ans au moins qui s'en donnait trente-quatre, on la citait pour ses aventures galantes, elle n'était plus belle, mais elle avait quelques restes. Elle me présenta son époux et ses quatre filles, toutes quatre nubiles et assez jolies.

— Vous avez tort, me dit-elle, d'avoir choisi la mauvaise saison de l'année pour visiter Londres.

— La mauvaise saison, milady! mais nous sommes au cœur de l'été.

— Justement! tout le beau monde se dispose à partir pour la campagne.

— Je resterai toute l'année ici.

— A la bonne heure. J'espère que nous vous verrons souvent. Tenez, il y a encore jeudi prochain une réunion de la noblesse à Soho-Square. Voici un billet d'entrée : bal et souper, c'est la bagatelle de deux guinées. Je lui remis la somme, et elle écrivit sur le papier : *Payé. Harrington*. Je me gardai bien de lui dire que j'avais diné chez la Cornelis.

— Vous n'avez pas d'autres lettres de recommandation pour quelque dame?

— J'en ai encore une, milady; mais cette lettre de recommandation est d'une nature toute particulière, c'est un portrait.

— Pourrais-je le voir?

— Certainement.

— Eh! c'est la duchesse de Northumberland, une de mes bonnes amies. La voici, cette belle personne en rose, les cheveux bouclés, à la table de whist.

A la fin de la partie, ma présentation eut lieu. La duchesse m'accueillit avec beaucoup de grâce et m'engagea

à prendre place à ses côtés. Nous jouions petit jeu ; cependant je perdis quinze guinées. Comme j'avais payé en or, lady Harrington me prit à part et me dit : — Vous n'êtes donc pas muni de billets de banque ?

— J'en ai cinquante dans mon portefeuille, chacun de cent guinées.

— Que ne changez-vous un de ces billets ! Acquitter une dette de jeu en espèces sonnantes, c'est une gauche-rie qu'on ne pardonne même pas à un étranger. Vous aurez pu remarquer le sourire de la dame qui vous a gagné.

— Cette dame, quelle est-elle ? elle fort jolie.

— C'est lady Coventry, fille de la duchesse Hamilton.

— Dois-je lui présenter mes excuses ?

— C'est inutile. Après tout, elle ne doit pas être fâchée d'avoir gagné quinze schellings dans cette occasion, l'agio étant d'un schelling par pièce d'or.

Parmi les autres connaissances que je fis chez lady Harrington, je dois mentionner lord Hervey, illustre marin, le conquérant de la Havane. Il avait épousé miss Chudleig, et s'en était séparé. Cette miss Chudleig est devenue célèbre depuis sous le nom de duchesse de Kingston. J'aurai l'occasion de parler d'elle un peu plus tard.

Assez content de ma soirée, je regagnai mon hôtel. Quelle solitude, quel isolement ! Sans mon cuisinier, dont les ragoûts français étaient excellents, je crois que je serais mort d'ennui et de faim à Londres. Il n'est pas d'usage ici de traiter des personnes de distinction dans sa propre maison, les tavernes obtiennent la préférence. Aussi avait-on l'air de se moquer de moi quand je disais que je prenais tous mes repas à la maison, et cela parce qu'aimant beaucoup la soupe je n'en trouvais pas dans les tavernes. Alors on me demandait sérieusement si j'étais malade. Voilà les Anglais. Ils ne mangent ni pain ni soupe, le dessert leur est inconnu, leur dîner n'a ni commencement ni fin. Leur bière me parut détestable, et ils n'ont point de vin ; celui qu'on boit généralement vient de Portugal ; c'est une espèce de piquette sucrée qui me donnait

des aigreurs d'estomac ; aussi j'achetai des vins de France, mais Dieu sait ce qu'il m'en coûta.

Je passai la journée suivante avec Martinelli. Le matin il me conduisit au Musée britannique, où je vis d'excellentes peintures de Rubens et de Van Dyck. Le soir nous entrâmes au théâtre de Drury-Lane. Il y avait une émeute dans la salle au sujet du changement de spectacle. C'étaient des trépignements, des clameurs et des cris que la présence de la famille royale ne put arrêter. Vainement Garrick se présenta-t-il jusqu'à trois fois pour haranguer le public. Il fut hué et sifflé à outrance, on lui jeta des pommes et des ordures. La toile baissée, une foule furieuse envahit la scène et mit tout en pièces. Décors, banquettes, tout fut détruit ; il ne resta de la salle que le squelette, les murailles. Martinelli riait beaucoup de ce spectacle ; moi qui venais de lire Montesquieu et Voltaire, grands apologistes de la sagesse du peuple anglais, je ne savais que penser de la véracité de ces philosophes éclairés, j'avais sous les yeux la réfutation vivante de leurs écrits.

A quelques jours de là, je me promenais dans Hyde-Park avec lord Hervey, quand un étranger aborda l'amiral et engagea la conversation avec lui. Quand il se fut éloigné, je demandai au lord quel était ce gentleman.

— Le frère de lord Broekill, mort sur l'échafaud.

— Et vous lui parlez en public ?

— Cet homme est-il donc déshonoré parce que son frère a commis un assassinat ? Ce frère même ne l'est pas et ne doit pas l'être, car enfin il a expié par la mort *son infraction à la loi*, il ne lui *doit plus rien*.

— Et à la société ? demandai-je.

— La société ! il a joué grand jeu contre elle, il a perdu, il a payé : partant, quitte. On pourrait reprocher au mort d'avoir engagé une partie de dupe, mais c'était son affaire. Il n'y a pas chez nous de punition infamante. Je puis, de propos délibéré, violer tout espèce de lois, si je me sens la force de subir la peine.

— Je comprends, la punition ici est une réhabilitation.

— Point du tout; on n'est pas déchu de l'estime des hommes quand, le crime commis, on l'a expié. On ne considère chez nous comme un homme sans honneur que l'individu coupable de bassesses que la loi ne saurait punir. Par exemple, quiconque a recours à la clémence royale est déshonoré.

— Et celui qui échappe à une condamnation par la fuite?

— Il fait preuve d'une sorte de courage, il lutte contre la mort et il en triomphe. *Vir fugiens denuo pugnabit.*

— Que pensez-vous donc des voleurs de grand chemin?

— Je pense que ce sont des misérables, la lie du genre humain, le trouble-repos de la société, les ennemis de la civilisation; mais en même temps je ne puis m'empêcher d'éprouver un profond sentiment de commisération pour ces malheureux qui, dans l'exercice de leur métier, traînent toujours avec eux l'image de la potence. Je suppose qu'aux portes de Londres un individu saute sur les marches de votre voiture et vous demande votre bourse, le pistolet au poing : que ferez-vous ?

— Si j'ai une arme, je lui casserai la tête; sinon je lui abandonnerai ma bourse en le traitant d'assassin.

— Dans l'un et l'autre cas vous auriez tort. Si vous tuez le voleur, vous serez condamné à mort; car, étranger que vous êtes, il ne vous est pas permis d'attenter à la vie d'un Anglais; et si vous le traitez d'assassin, il pourra vous répondre qu'il n'est rien moins que cela, puisqu'il paye de sa personne et qu'il ne vous a pas assassiné; que si au contraire vous lui reprochez l'indignité de son métier, alors il vous accordera raison, et vous donnera un conseil en échange de votre avertissement, c'est de ne jamais sortir de Londres sans armes ou sans l'escorte d'un domestique.

Je n'avais rien à répliquer, le lord parlait sensément. L'Angleterre est une mer pleine de bancs de sable, tant pis pour qui veut y naviguer sans boussole.

— Tenez, continua-t-il, on a pendu dernièrement à Londres un voleur digne de quelque intérêt. Ce malheureux avait pris la fuite avec 70,000 livres sterling et

s'était réfugié en France. Le gouvernement réclama son extradition et l'obtint. Cette affaire, traitée par les voies diplomatiques, ne fut pas approuvée par la nation.

— Du moins on recouvra les 70,000 livres?

— Pas un schelling. Il avait laissé le trésor à sa femme et elle est aujourd'hui dans l'opulence; jeune et jolie, elle trouvera un bon parti, peut-être même un lord.

— Comment! on n'a pas fait rendre gorge à cette femme?

— Convierait-elle jamais d'avoir reçu l'argent de son défunt mari? D'ailleurs, toute espèce d'enquête à ce sujet est sévèrement interdite. La loi fait prendre le voleur, mais il n'y est nullement question du produit du vol. C'est au volé à surveiller son bien: tant pis pour lui. Comment voulez-vous effectuer sûrement une restitution? Moi qui vous parle, j'ai pris la Havane aux Espagnols: comme je ne pouvais faire entrer l'île de Cuba dans ma poche, j'ai été obligé de restituer la conquête à mon gouvernement, qui n'y avait pas plus de droit que moi; mais il n'en fut pas ainsi des quarante millions de piastres que j'y trouvai.

En quittant lord Hervey, je rencontrai Martinelli à la promenade; il m'apprit que la Cornelis était criblée de dettes, ses dépenses la mettaient dans de fâcheux embarras. Il me dit que la somme de ses dettes dépassait de beaucoup la valeur de sa maison, ou plutôt de ce qu'elle appelait sa maison, car cette propriété dépendait du bénéfice d'un procès dont l'issue était encore douteuse. Nous étions précisément au dimanche, le jour fixé pour le bal. A mon arrivée, il y avait déjà grande société chez la Cornelis. Lady Harrington, la plus puissante de ses protectrices, lui remettait le produit de la recette, ce qui ne laissait pas que de faire un bon petit nombre de guinées. Sur l'observation que fit la Cornelis de l'augmentation des invités depuis le dernier bal, lady Harrington m'avisait dans le cercle, et lui dit en souriant:

— Voici un convive sur lequel vous deviez compter.

— Effectivement, M. de Seingalt est un vieil ami de la maison.

— Je n'ai aucune peine à le croire, et je vous en fais mon compliment. Probablement M. de Seingalt connaît beaucoup aussi cette petite. Et elle désignait Sophie.

Je pris l'enfant et l'embrassai très-familièrement.

— Si M. de Seingalt s'aime lui-même, reprit lady Harrington, il doit aimer cette enfant, car c'est son vivant portrait, à tel point que tout le monde répétait autour de moi : — Voici le mari de madame Cornelis.

— Mais, milady, reprit la Cornelis, monsieur n'est pas mon époux, et je dois trouver étrange la ressemblance qu'on prétend établir entre ma fille et lui.

— Il n'y a rien d'étrange à cela, ma chère, et il serait plus surprenant que cette ressemblance n'existât pas.

Je n'entreprendrai pas de dépeindre cette soirée, dont les souvenirs ont laissé peu de traces dans mon esprit. Toute cette grande société me parut froide et guindée. Au bout de deux heures, n'y tenant plus, je pris mon chapeau et me dirigeai pour me distraire vers Star-Tavern (la taverne de l'Étoile). Lord Pembroke m'avait dit que j'y trouverais les plus jolies femmes et les vertus les plus accommodantes de la capitale.

— Une chambre particulière, dis-je à l'hôte.

— Monsieur veut souper ici ?

— Précisément.

— Quel vin ?

— Le meilleur. Mais vous ne mettez qu'un couvert, il en faut deux.

— J'ignorais que monsieur attendit quelqu'un.

— Je ne compte encore sur personne, mais je désirerais vivement passer le reste de ma soirée dans la société d'une jolie femme.

L'hôte se mit à rire ; il appela un de ses garçons et lui dit :

— Faites venir Sarah.

Presque au même instant parut une grande jeune fille, maigre, blonde et niaisement souriante. Elle ne me plut pas du tout. L'hôte s'en aperçut et dit : — Sarah, allez-vous-en.

La fille tourne les talons et disparaît.

— Je suis fâché de l'affront que vous avez fait à cette demoiselle.

— Bah! ici on ne fait pas tant de façons; d'ailleurs je lui remettrai un schelling de votre part : c'est l'indemnité exigible en pareil cas.

— De sorte que, moyennant un schelling par tête, je puis passer en revue toutes les beautés qui fréquentent votre maison?

— Cela va sans dire.

Le garçon rappelé introduisit une nouvelle beauté, que je trouvai aussi peu agréable que l'autre : je paye et la congédie. Nouvelle figure, nouveau schelling; j'en dépensai de cette manière une demi-douzaine. A la fin ce manège m'ennuya, et je demandai à souper pour un. Comme il y avait grande fête au Ranelagh, je m'y rendis dans des intentions érotiques. J'y vis une multitude de femmes charmantes; mais, mon ignorance de la langue anglaise ne me laissant que la ressource de la pantomime, on me riait au nez; je me compromettais en pure perte. J'allais regagner mon hôtel, et je cherchais inutilement un fiacre sur la place, quand une jeune dame eut pitié de moi et me dit en français : — Je crois, monsieur, que vous demeurez près de White-Hall; voulez-vous bien monter dans ma voiture? Je vous conduirai chez vous. On se figure avec quel empressement j'acceptai. Je commençai par de très-vifs remerciements; puis, dans l'ivresse de ma reconnaissance, j'osai prendre une main, qu'on m'abandonna; je passai un peu plus loin sans obstacle; enfin, je voulus tenter une dernière entreprise, mais on m'arrêta tout net.

— Est-ce ainsi que vous reconnaissez l'hospitalité que je vous accorde, monsieur?

— Dans l'état où vous m'avez mis, chère milady, il y a de l'inhumanité à vous conduire ainsi.

— Ce que je fais là ne vous satisfait pas!

— Ah! milady, quelle froideur!

— Ah! monsieur, quelle exigence!

— Nous reverrons-nous du moins ?

— Certainement, mais je me réserve la première visite. Je la quittai, ignorant son nom et son adresse, lorsque, à une quinzaine de là, je la rencontre chez lady Germen : elle était occupée à lire une gazette. Étranger à toute la société, je m'approche de ma belle inconnue et la prie de me présenter à la compagnie, en l'absence de la maîtresse de la maison. Alors, avec un sourire malicieux, elle me répond : — Vous présenter, monsieur ! qui êtes-vous ? je ne vous connais pas.

— Faut-il, lui dis-je à l'oreille, préciser vos souvenirs ?

— Gardez-vous-en bien. Si vous êtes un galant homme, vous devez savoir que de pareilles rencontres ne tirent pas à conséquence. Puis elle me tourna le dos et se mit à lire tranquillement sa gazette. Je dois ajouter qu'à Londres cette dame jouissait d'une excellente réputation. L'Angleterre n'est pas l'unique pays du monde où la sévérité du maintien et la pruderie des manières servent de manteau aux licences que les dames se permettent ; la plupart pensent à ce sujet comme le Tartufe du grand comique français :

« Et ce n'est pas pécher que pécher en silence. »

Je serais fort mal venu à les en blâmer ; je ne pense même pas qu'aux yeux d'une morale austère elles soient répréhensibles, surtout lorsque, comme mon Anglaise, elles hasardent de leur vertu juste ce qu'il faut pour laisser intact l'honneur de leurs époux. Si l'on réfléchit que par sa constitution la femme est toujours prête à donner du plaisir, et par conséquent toujours disposée à en prendre, on s'étonnera peut-être qu'elle ne cède pas avec plus d'impétuosité encore à l'entraînement des sens et au magnétisme puissant qu'exerce sur son organisation la présence d'un homme digne de ce nom. Le but providentiel, dont nos organes sont les instruments, et l'amour, le moyen, est de relier incessamment l'un et l'autre sexe, de les confondre mutuellement dans l'étreinte voluptueuse : pourquoi mépriserions-nous la femme qui y cède

à son insu et comme malgré elle, qui a ce qu'on appelle des *faiblesses*? Je prétends que tout époux doué de quelque sens peut laisser donner au contrat tout les coups de canif qui ne sont pas de nature à le déchirer entièrement. On peut jouer avec les vases du sacrifice, mais l'époux seul a le droit de l'offrir.

J'étais un matin chez Martinelli, lorsqu'à une croisée de la maison en face j'aperçus une femme fort avenante qui m'envoyait des baisers. Je demande à Martinelli son nom. C'est la Binetti, me dit-il... On se souvient que cette folle m'avait rendu un service important à Stuttgart; j'ignorais qu'elle habitât Londres. Martinelli me dit qu'elle était séparée de son mari; qu'ils ne se voyaient jamais, si ce n'est au théâtre de Hay-Market, où ils dansaient ensemble tous les soirs.

Je montai chez elle à l'instant même; elle me fit fort bon accueil. Après quelques tendres préliminaires, je lui dis :

— Pourquoi, ma chère, votre époux vous-a-t-il quittée?

— C'est moi qui l'ai planté là; il me ruinait. C'est un joueur.

— Cela veut dire qu'il perdait toujours. Malheureux au jeu, heureux en femme.

— J'aurais volontiers justifié le proverbe, mais une danseuse mariée, quelle triste figure! Les hommes riches ne vous regardent pas. Maintenant je puis recevoir mes amis tout à mon aise.

— Ce monsieur Binetti était donc d'une intolérance ridicule? Je l'avais jugé autrement.

— Vous n'avez aucune idée des coutumes de ce pays, mon ami. Apprenez que la loi anglaise autorise l'époux à faire emprisonner l'amant de sa femme dès qu'il les a trouvés *tête à tête*; c'est ce qu'on appelle *criminal conversation*. Il suffit que deux témoins attestent avoir vu l'amant présumé penché sur le lit dans une position équivoque, et il est perdu : on lui prend la moitié de sa fortune et on le met sous les verrous. Nombre de riches lords ont été ainsi attrapés; aussi se gardent-ils bien de

s'adresser aux femmes mariées, surtout aux Italiennes.

— S'il en est ainsi, maintenant que te voilà libre, tu dois être dans l'aisance.

— Il n'en est rien malheureusement. Je ne puis interdire à mon mari l'entrée du domicile conjugal : et, dès que je reçois un cadeau, il vient en réclamer sa part.

— Il faut résister.

— C'est qu'il est brutal. Du reste, il me laisse faire tout ce que bon me semble, et c'est l'essentiel.

Je laissai mon adresse à la Binetti, en l'invitant à me faire avertir si la fantaisie lui prenait de souper avec moi.

Le lendemain je reçus la visite de lord Pembroke.

— Dieu me damne ! le roi n'est pas mieux logé à Saint-James : trois appartements, mais c'est du superflu. Qui vous empêche de loger des demoiselles dans les étages supérieurs ?

— Milord, c'est précisément ce que je cherche. Ne connaissez-vous pas quelque jolie femme disponible ?

— Je vous en indiquerais par douzaines ; mais il ne serait pas convenable que vous acceptassiez mes restes de ma propre main.

— Vous êtes donc bien changeant ?

— Je n'ai jamais pu coucher deux fois avec la même femme.

— N'êtes-vous pas marié ?

— Dont j'enrage. Cela ne m'empêche pas de vivre en garçon. J'ai nouveau visage tous les jours. Aussi je dépense horriblement ; tous les jours souper en ville, c'est ruinant. Ah çà ! pourquoi mangez-vous chez vous ?

— J'aime la soupe et le bon vin ; une cuisine française m'est indispensable. Comment voulez-vous que je fréquente vos tavernes ?

— C'est là que vous trouveriez d'appétissantes beautés.

— Ne m'en parlez pas, je n'y ai vu que des laiderons ; et je lui contai mon histoire. Milord se mit à rire et reprit :

— Il fallait me demander le nom des plus jolies, l'hôte est un compère rusé qui vous aurait tiré tous vos schel-

lings l'un après l'autre; il y a encore plus de femmes laides à Londres que vous n'avez de pence. Payez comme je paye, largement, et vous aurez la fleur du sexe. Vous les aurez toutes; elles se feront fête de venir chez vous. Le malheur, c'est que vous ne parlez pas anglais, et les Françaises qui nous viennent ici sont assez peu séduisantes.

J'en dirai autant des Anglaises qui sont à Paris. Quand ces dames baissent, elles passent le détroit; mauvaise recommandation pour la marchandise, signe qu'elle est au rabais dans le pays.

Docile aux instructions de Pembroke, j'envoyai mon nègre chez une des dames qu'il m'avait indiquées. Avec toutes les dispositions imaginables à la trouver jolie, cela me fut impossible. Elle m'agaça, et je badinai avec elle; puis je la renvoyai munie d'une gratification de quatre guinées. Le lendemain, nouveau billet, nouvelle visite. Cette nouvelle venue n'était plus jeune; je la trouvai aussi trop expansive et trop facile. Elle se déshabilla presque en entrant. Je la laissai faire; puis elle se rhabilla et s'en fut intacte avec deux guinées. Je sortis presque en même temps, lorsque, en passant devant Covent-Garden, j'avisai une fille charmante. J'essaye quelques mots anglais, elle me répond en français. Enchanté, je l'invite à souper. « Vous ne me faites pas votre petit cadeau? » — Je lui montre trois guinées. Marché conclu, elle vint me trouver à la sortie du spectacle. Quand elle arriva, j'avais à la main la liste des beautés que lord Pembroke m'avait remise. Je lui demande son nom. « Miss Kennedy. » Elle y figurait avec deux autres Kennedy. — Ce sont mes sœurs. — Je suis content de toi, tu me les enverras, lui dis-je. Et elle me quitta.

Toutes ces distractions me semblaient ennuyeuses; et, depuis cinq semaines que j'étais à Londres, je n'avais pas encore rencontré une maîtresse, une amie. J'étais seul dans mes immenses appartements; mes journées comme mes nuits m'étaient insipides. Comment découvrir dans la ville une jeune personne qui me rappelât du moins

celles que j'avais aimées ? A force de me creuser la cervelle voici l'idée que j'en tirai. Je fis venir la maîtresse de la maison et lui dis : — Je suis décidé à louer le second et le troisième étages de l'hôtel ; veuillez donc placer cette affiche à la porte : « A louer le deuxième et le troisième étages, meublés et décorés, à une jeune demoiselle parfaitement indépendante et qui s'engage à ne recevoir aucune visite de jour comme de nuit. »

Après avoir lu, la vieille Anglaise partit d'un éclat de rire.

— Pourquoi cette gaieté ? Pensez-vous que personne ne se présentera.

— Au contraire, nous allons avoir ici la procession des catholiques ; ce sera comme à leur Fête-Dieu : il en viendra, des demoiselles, je vous en répons.

— Allons pourquoi riez-vous ?

— Parce que c'est risible. Combien demanderai-je par semaine pour le loyer ?

— Envoyez-moi les visiteuses ; c'est moi qui réglerai le prix.

— Réfléchissez un peu qu'on s'égayera à vos dépens ; tous les passants s'attrouperont pour lire votre affiche. C'est ce que je demande.

L'affiche posée, chacun de la lire en y ajoutant son commentaire ; mais deux jours s'étaient passés et personne ne se présentait. Le troisième jour, Yarbe m'apporte une gazette, le *Saint-James Chronicle*. J'y lus : « Au premier étage de la maison en question habite sans doute celui qui veut disposer de deux autres. Il est présumable que, son intention étant de se procurer une société agréable et choisie, il veut veiller lui-même à ce que les clauses prescrites soient scrupuleusement observées. Nous devons cependant prévenir l'inconnu qu'il risque fort de voir ses prévisions déçues. D'abord, il se pourrait qu'une demoiselle qui aurait loué l'étage à très-bon marché ne fit qu'y coucher, ou qu'elle ne l'habitât qu'une fois par semaine, ou encore qu'elle s'obstinât à refuser les visites que l'auteur de l'annonce est probablement disposé à lui faire. »

Ces observations me firent plaisir ; le journaliste me donnait un avis dont je profitai. Le grand intérêt des feuilles de Londres, c'est qu'elles parlent de tout et s'occupent de tout. Telle bagatelle ainsi rapportée prend une certaine importance : la forme égaye et relève l'insignifiance du fond.

Je n'en finirais pas si j'entreprenais de mentionner toutes les demoiselles qui, dès le troisième jour, vinrent s'abattre sur la maison : j'étais à bout de prétextes et d'expédients pour les éconduire. Toutes les vieilles filles de trente-six ans, les veuves sur le retour, les femmes séparées, les beautés fanées, badigeonnées, enluminées, s'étaient donné rendez-vous dans mon antichambre. Puis vinrent les filles nubiles. On ne se figure pas combien d'étranges minois me passèrent sous les yeux pendant la première quinzaine. Mon temps était absorbé, ma tête rompue. Dans le nombre se glissèrent quelques mauvais plaisants déguisés en femmes. L'un d'eux ou l'une d'elles, à qui j'adressais quelques observations sur l'épais duvet qui noircissait son menton, me dit que la barbe était commune chez toutes les femmes de sa famille. Je lui répondis que quand j'aurais l'intention de montrer un phénomène d'histoire naturelle, je le prendrais comme échantillon, mais que pour le moment je tenais extrêmement à ce que la demoiselle qui logerait chez moi ne fût pas obligée de se raser tous les jours. *Il* ou *elle* insista en me menaçant de me montrer son *sexe* ; je lui répondis que la vue de son visage me donnait de l'autre une idée suffisante.

Enfin un jour, pendant que j'étais à table, se présente une jeune personne de vingt ans au plus, vêtue simplement, mais avec goût ; sa figure est douce, ses traits distingués, sa taille svelte ; elle a une contenance modeste. Je veux me lever, elle m'oblige de me rasseoir, prend elle-même une chaise et me dit dans le dialecte italien le plus pur :

— Je désire louer une chambre au troisième, et je compte, monsieur, que vous ne me renverrez point, car je remplirai toutes les conditions prescrites.

— Vous n'habitez pas seulement une chambre, mademoiselle, je mets l'appartement entier à votre disposition.

— Je vous remercie, ce serait trop cher; je ne puis dépenser que deux schellings par semaine pour mon loyer.

— C'est précisément le prix. Ma cuisinière sera à vos ordres.

— Je lui dirai combien je puis dépenser pour ma nourriture; cela est si peu de chose que j'ai honte de le dire.

— Dans le cas où vous ne pourriez donner plus de deux pence, elle vous fournira le nécessaire. Ne rougissez pas, mademoiselle, de la louable circonspection qui vous fait proportionner vos dépenses à vos ressources.

J'appelai les servantes, tout fut arrangé et je fis enlever l'affiche. L'inconnue me dit qu'elle ne sortirait que les dimanches pour entendre la messe dans la chapelle de l'ambassade de Bavière, et tous les *premiers* du mois pour toucher une pension de trois guinées. Puis elle m'invita elle-même à défendre sa porte contre quiconque, sous un prétexte ou sous un autre, viendrait la demander.

Quand elle m'eut quittée, je prescrivis à mes domestiques les plus grands égards pour cette dame. Ils me dirent qu'elle était arrivée en voiture et s'en était retournée de même.

— Il y a là-dessous quelque tromperie, me dit la vieille gouvernante.

— Tromperie! et pourquoi? et comment serais-je trompé? Cette demoiselle me paraît au contraire très-vertueuse, et je suis dans des dispositions à l'aimer. Comment s'appelle-t-elle?

— Miss Pauline.

Certes, pour m'abandonner à l'ardeur de la passion, je n'avais guère besoin du contact et de la proximité d'une femme: mais possédé d'un impérieux besoin d'aimer, je voulais trouver dans l'objet de mes préférences un ensemble de belles qualités. Je prévoyais déjà des obstacles, et mon amour naissant s'en augmentait. Trop confiant peut-être, déjà je me flattais du succès, car quelle femme a

jamais résisté aux poursuites d'un honnête homme véritablement épris? Je me souvenais qu'elle était très-pâle en entrant chez moi, et qu'à sa sortie son teint avait repris de très-vives et fraîches couleurs. Je tirai de cette petite circonstance un augure favorable à la réussite de mes projets.

Le soir, à mon retour du spectacle, j'appris que miss Pauline avait pris possession d'une petite chambre, se refusant absolument à occuper l'appartement. Elle n'avait accepté pour souper que du pain et de l'eau, et informé la cuisinière qu'un peu de potage et un seul plat suffirait à ses repas. Puis elle s'était enfermée chez elle pour écrire.

— Que vous a-t-elle demandé pour le déjeuner?

— Du pain sec.

— Voilà une femme extraordinaire. Vous la préviendrez demain qu'il est d'usage dans ma maison que le cuisinier fournisse aux locataires le déjeuner *gratis*; faites-lui sentir que son refus pourrait m'être désagréable, n'ayez pas l'air cependant de parler en mon nom. Voici un écu, et vous en aurez autant chaque semaine si vous servez bien cette jeune dame. Avant de me mettre au lit, j'écrivis à miss Pauline que je la priais de choisir une chambre plus jolie et plus commode: il y aurait eu bégueulerie à refuser cet échange. J'appris aussi avec plaisir le lendemain qu'elle avait accepté du café au lait. Dans la matinée, je lui fis visite et la priai de trouver bon que je me présentasse chez elle de temps en temps; en même temps je l'invitai à dîner pour le jour même: elle m'accorda cette faveur avec assez d'émotion.

Sur ces entrefaites, je reçus la visite d'Aranda: il m'apportait une lettre de sa mère. La chère dame m'informait qu'elle était prisonnière dans sa maison pour n'avoir pu payer une somme de deux cents livres; elle me demandait de la cautionner, sans quoi elle serait conduite en prison.

Je pris la plume et lui répondis: « Madame, je suis fâché de ne pouvoir vous être utile; mais vous comprendrez que

toute intervention dans une pareille affaire pourrait me compromettre : il s'agit d'une lettre de change légalement protestée et dont la validité ne saurait être contestée. » Le pauvre Aranda me quitta consterné. C'était depuis cinq semaines sa première visite.

Je revis Pauline, qui se confondit en remerciements pour mes *bontés*.

— Vous n'y songez pas, mademoiselle, toute l'obligation est de mon côté.

— Que puis-je faire, monsieur, pour vous témoigner ma reconnaissance ?

— Permettez-moi d'espérer que vous voudrez bien partager mon diner.

— Toutes les fois que vous serez seul, j'y consens : seulement j'ignore comment ma société pourra vous devenir agréable.

— Quelle modestie ! Ne rougissez pas, mademoiselle, et croyez bien que vous n'aurez jamais lieu de regretter la confiance que vous voulez bien m'accorder.

Je ne m'étais point assis. Elle était entourée de livres, mais je n'y avais pas jeté un coup d'œil ; je n'avais vu qu'elle, oubliant même, dans ma préoccupation, de lui demander si elle se trouvait bien et comment elle avait passé la nuit. Éperdument amoureux et déterminé à obtenir l'affection de Pauline par tous les moyens possibles, je courus à Saint-James-Park pour prendre des informations sur elle. Je n'appris rien ; on ne put même me dire si elle était Italienne, ainsi que je le présumais. Cela me chagrina, car je m'étais bien promis de ne point l'accabler de questions importunes, du moment qu'elle ne me donnait pas elle-même les informations que je souhaitais.

Comme je rentrais, elle vint me voir sans que je l'eusse fait avertir. Je fus touché de cette marque d'attention. Cette fois je lui demandai des nouvelles de sa santé, qui me paraissait délicate. Elle m'assura que, grâce à l'excellence de sa constitution, elle n'avait jamais été malade, même du mal de mer.

— Vous avez donc voyagé, et sur mer ?

— Sans doute, puisque l'Angleterre est une île.

— Vous avez raison, mais je pouvais penser que vous y étiez née.

— C'est juste.

Et elle baissa les yeux sans rien ajouter.

Nous étions assis sur un sofa devant ma table garnie d'un échiquier. Machinalement, Pauline faisait mouvoir quelques pièces.

— Vous connaissez ce jeu ?

— Oui, et je le joue assez bien, m'a-t-on dit.

— Je l'entends assez mal, mais essayons une partie ; ma défaite vous amusera.

Dès le quatrième coup j'étais échec et mat. Pauline riait aux éclats, ce qui me procura l'innocent plaisir de voir la double rangée de ses jolies dents, qu'elle avait plus blanches et plus polies que le plus bel ivoire. A la fin de la troisième partie, on nous annonça que le diner était prêt.

Nous nous mettions à table, quand Clairmont vint me dire que madame Raucourt et mademoiselle Cornelis demandaient à me voir.

— Je ne serai pas visible avant sept heures : ne laissez entrer personne

Mais au même instant Sophie pénètre de vive force dans la salle et vint se jeter dans mes bras, fondant en larmes. Les sanglots étouffent sa voix, mais j'en soupçonne la cause. Je la relève, essuie ses larmes, la presse dans mes bras et parviens à la calmer en lui promettant de m'employer pour sa mère. A ces mots Sophie passe de sa profonde affliction à une joie excessive : elle m'embrasse de nouveau en m'appelant son *bon petit père* ; dans son ivresse, elle court se jeter aussi dans les bras de Pauline, qui pleurait comme elle, et sans savoir pourquoi. Je retins Sophie à diner. Pendant le repas, je fus frappé des connaissances qu'elle déploya pour son âge. Elle s'exprimait avec une précision et une élégance qui eussent fait honneur à une grande personne. Elle blâma, mais avec une mesure parfaite, la conduite de sa mère à mon égard, et me fit entendre combien il lui en avait coûté de lui obéir.

— Mais tu n'aimes donc pas ta mère ?

— J'en ai peur.

— Pourquoi as-tu pleuré sur elle ?

— Qui ne serait pas touché de la voir si malheureuse ? En m'envoyant ici elle m'a dit que j'étais la seule capable de toucher votre cœur.

— Et pensais-tu arriver à ton but !

— Je l'espérais en songeant à ce que vous me disiez autrefois à La Haye. J'avais alors cinq ans : je me souviens de tout.

— Ne te disait-elle pas que j'étais ton père ?

— Oui, mais à Londres c'est autre chose, elle m'assure que je suis la fille d'un M. Monpernis, que je n'ai jamais vu.

— C'est une insulte qu'elle te fait : elle te ferait ainsi passer pour une bâtarde. La vérité, ma chère Sophie, c'est que tu dois le jour à son époux légitime, le danseur Pompeati.

— D'où vient donc que je vous ressemble tant ?

— Pure effet du hasard.

— Vous ne serez pas fâché contre moi si je vous appelle toujours cher papa ?

— Tant que tu voudras, chère enfant.

— Cette dame est peut-être votre femme ?

— Précisément.

— Alors ce sera *maman*.

Pauline attira l'enfant sur ses genoux et la couvrit de baisers. Au dessert je remis à Sophie quatre billets de cinquante livres sterling, en lui disant de remettre cet argent à sa mère, mais comme un cadeau que je lui faisais, à elle Sophie.

— Je n'oserai jamais lui dire cela de vive voix. Écrivez-le-lui.

— Ta mère pourrait croire que je veux insulter à son malheur. Seulement je lui écrirai qu'elle te laisse venir passer la journée ici de temps en temps.

— Quel trésor que cette enfant ! me dit Pauline quand nous fûmes seuls. A propos, elle ne manquera pas d'infor-

mer sa mère qu'elle a vu votre femme à table avec vous.

— Madame Cornelis ne l'en croira pas : elle connaît mon aversion pour les liens du mariage.

— Et pourquoi cette répugnance ?

— C'est que le mariage est le tombeau de l'amour

— Pas toujours.

Et nous changeâmes de conversation. Je lui demandai combien de temps elle demeurerait à Londres.

— Mon retour dans ma patrie dépend d'une lettre ; je l'attends tous les jours.

— Votre patrie, quelle est-elle ? y a-t-il de l'indiscrétion à vous le demander ?

— Non, car je sens là que je ne saurais avoir aucun secret pour vous. Je ne vous demande qu'un sursis de quelques jours.

— Mettez que je n'ai rien dit.

— Non pas, c'est un devoir de me rendre à vos vœux. D'ailleurs vous m'inspirez une confiance entière, et j'ai pour vous le respect le plus sincère.

— J'y tiens peu si vous en excluez l'amitié ; car c'est à votre *amitié* que j'aspire, belle Pauline : j'emploierai tout pour me l'assurer

— Je vous crois assez habile pour réussir ; c'est pourquoi je vous conjure de m'épargner. L'amitié entre nous rendrait une séparation trop cruelle, et cette séparation, tout me fait un devoir de la souhaiter.

Le lendemain, lord Pembroke vint me demander à déjeuner. — On sait des vôtres, me dit-il.

— Que sait-on ?

— Vous avez trouvé une pensionnaire.

— Après ?

— Je vous en fait mon compliment ; on la dit fort jolie.

— Cette jeune personne est honnête et fort respectable.

— Une jeune personne respectable, c'est rare.

— Enfin cela se rencontre.

— C'est un phénomène que je n'ai jamais vu. — Mettez-moi à même de le voir en me procurant la connaissance de votre aimable locataire.

— Cette dame se plaît beaucoup dans la solitude.

— Quand vous la peuplez, n'est-ce pas ?

— Franchement, lord Pembroke, elle ne vous recevrait pas.

— C'est possible, car votre affiche imposait cette condition. Je ne vous croyais pas jaloux. Allons, je n'insiste plus. Où dinez-vous aujourd'hui ?

— Je suis désolé que ce ne puisse pas être avec vous.

— Je comprends. Bonjour.

Après Pembroke arrive Martinelli.

Il était chargé de journaux ; tous présentaient une parodie de mon affiche ; tout cela était d'assez mauvais goût et d'assez mauvais ton.

— Vous en verrez bien d'autres.

— Quoi donc ?

— On prépare votre caricature.

— Et s'il me prend fantaisie de casser la tête à qui se le permettra ?

— Gardez-vous-en bien ; on s'égayerait davantage encore sur votre compte, et vous n'en seriez pas moins pendu.

— C'est une caverne que ce pays ?

— Une caverne de fort honnêtes gens.

— Savez-vous que cette conduite est fort inconvenante ?

— C'est la vôtre qui l'est, relativement à la ville où vous êtes. Il s'agit bien de convenances dans un pays qui ne connaît que la loi et où il est d'usage de se permettre tout ce qu'elle ne défend pas expressément !

Au même instant on m'apporta un billet de M^{me} Cornelis. Elle me priait de la recevoir à dîner ce jour-là. Je demandai à Pauline s'il lui serait agréable de voir un nouveau visage à notre table. Avec plaisir, répondit-elle, pourvu que cette dame n'amène aucun homme. A cinq heures, Sophie parut avec sa mère. La Cornelis me prit à part et me remercia les larmes aux yeux, du don des deux cents guinées.

Je lui coupai la parole et crus devoir lui dire que Pau-

line était une dame étrangère qui avait loué un appartement chez moi. A table l'enfant me dit :

— Cette dame n'est donc pas votre femme?

— Je n'ai pas ce bonheur ; c'est par plaisanterie que je le disais.

— Eh bien, permettez-moi de rester ici une nuit, je coucherai avec elle.

— Ce n'est pas ma permission qu'il faut prendre. M^{lle} Pauline veut-elle de toi?

— De tout mon cœur.

Sophie resta donc. Nous passâmes tous trois une soirée délicieuse. A minuit, je conduisis mes deux amies dans leur chambre. Le lendemain, à sept heures, j'étais à leur porte. Pauline était habillée. Sophie en m'apercevant se blottit sous la couverture ; mais usant de mes droits de père, je la découvre avec décence et lui donne cent baisers.

Quand l'enfant nous eut quittés, je me trouvai vis-à-vis de Pauline dans une situation toute nouvelle. Mon imagination était exaltée, mes sens parlaient, et je me fis violence pour ne pas dépasser les bornes de l'amitié auprès de la belle pensionnaire. Enfin, poussé par un secret démon, je lui prends la main, ce qui ne m'était pas encore arrivé, et je la baise avec feu. A ma grande surprise, c'est en souriant qu'elle la retire.

— Pauline, chère Pauline, vous êtes mariée?

— Oui.

— Vous connaissez sans doute les douceurs du sentiment maternel?

— Non ; car étant mariée, je suis encore *demoiselle*.

— Et votre époux est à Londres?

— Hélas ! non ; il est bien loin d'ici. Mais, de grâce, ne parlez pas de cela.

— Un mot seulement. Votre réunion avec lui aura-t-elle lieu dès que vous m'aurez quitté?

— Quand je quitterai l'Angleterre, ce sera pour aller vivre avec l'époux que j'ai choisi.

— Et moi, chère Pauline, pensez-vous combien je serais malheureux?

- Je ne dois pas, je ne veux pas y penser.
- Vous n'exigerez pas du moins le sacrifice de l'amour que vous m'avez inspiré?
- Ce sacrifice ne dépend pas de vous, mais nous devons l'un et l'autre être sur nos gardes; songez que j'ai à remplir des devoirs que je ne pourrais méconnaître sans m'avilir.
- Que vous me faites souffrir!
- Vous devez souffrir si votre amour ne part pas d'une source aussi pure que le mien. Quel lien plus doux entre deux êtres que la sympathie a rapprochés, que celui qui résulte de la parfaite harmonie des âmes?
- Ne possédons-nous pas ce bonheur?
- Il doit vous suffire.
- Mais si l'on prévoit que la séparation le détruira?
- Il n'y faut pas penser. Croyez-moi, en amour le présent est tout.
- Vous avez réfléchi sur les passions, vous raisonnez en métaphysicienne consommée.
- Ma métaphysique est fort peu de chose, reprit-elle en souriant avec tristesse; du reste, j'ai là quelques livres...
Je la suivis dans sa bibliothèque, qui contenait à peine une douzaine de volumes: c'étaient l'Arioste, Milton, la Bruyère, Cervantes et Camoëns. L'exemplaire de Camoëns était annoté. — Voici votre ouvrage de prédilection, lui dis-je.
- C'est que je suis Portugaise.
- Et moi qui vous croyais Italienne! Ainsi, vous possédez cinq langues: quelle éducation!
- J'ai vingt-trois ans, et ces langues me sont familières depuis l'enfance.
- Cet écrit, demandai-je en posant la main sur un manuscrit assez volumineux, est de vous sans doute?
- C'est l'histoire de ma vie, c'est-à-dire de mes malheurs. S'il a quelque intérêt pour vous, je vous le confierai.
- J'aimerais mieux entendre ce récit de votre bouche. Je me plaçai à ses côtés, et elle commença:

« — Je suis la fille du comte de P..., que le marquis de Pombal laissa mourir dans les cachots à la suite du complot formé par les jésuites contre la vie du roi. Mon père était innocent ; je suis fondée à le croire, puisqu'on n'osa pas le mettre en jugement et confisquer ses biens. Sa fortune m'appartient, mais je ne puis en jouir que dans ma patrie. Je fus élevée dans un couvent dont sa sœur était abbesse. J'en sortis à dix-sept ans, lors de la mort de mon père, et je fus placée par mon aïeul sous la surveillance d'une grand'tante, la marquise de P... On me monta une maison : gouvernante, sous-gouvernante, pages et femme de chambre, rien n'y manquait. J'allais dans le monde depuis quelques mois, lorsqu'un matin mon grand-père vint m'informer que j'étais demandée en mariage par le comte de Fl...

— Et qu'avez-vous répondu, mon père ?

— Que le roi ne pouvait que donner son assentiment à ce mariage, et que dès lors j'y consentais.

— Mais qui vous dit que je plairai à mon futur ?

— Personne n'en doute.

— Mais je puis en douter.

— Patience, vous aurez tout le temps de vous connaître et de vous voir.

Le lendemain j'allai voir ma tante l'abbesse et lui fis mes confidences. Elle approuva mes scrupules, mais finit par me dire que dans tous les cas le mariage se ferait probablement, puisque le projet en avait été arrêté par la princesse du Brésil, dont le comte Fl... était le favori. Je n'avais pas besoin d'entendre d'autres explications pour refuser mon consentement à cette union.

Quelques jours après, le jeune comte arriva à Lisbonne avec son père. Il me fut présenté : il parla longuement de ses voyages et des brillantes relations qu'il s'était ménagées dans les cours étrangères. Je l'entendis avec surprise se vanter de quelques aventures galantes qu'il avait eues en Italie et en France. En somme, je le jugeai peu spirituel, très-ignorant et très-infatué de son mérite, encroûté de préjugés, et d'une laideur non équivoque. Huit

jours après ma tante donne un gala auquel assistaient mon grand-père et les deux comtes de Fl... Mon grand-père me présente aussitôt le jeune comte comme l'homme à qui ma main est accordée, et il m'invite du même ton à fixer le jour de la cérémonie. Je lui réponds tout aussi lestement que je désignerais ce jour quand je serais décidée à me marier.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de cet incident, quand ma gouvernante me fit dire qu'un moine inconnu désirait me parler. C'était le confesseur de la princesse du Brésil, qui se dit chargé par Son Altesse Royale de me présenter ses félicitations au sujet de mon prochain mariage. Je lui répondis que rien n'était décidé à cet égard.

— A votre âge, mademoiselle, on est pressée et un mot décide tout.

Je congédiai Sa Révérence en ne répondant que par un sourire à son impertinence.

Je courus chez ma tante. Elle partagea mes craintes et mon affliction, mais ne me cacha point que mon grand-père avait des moyens de me contraindre à épouser le comte.

J'écrivis alors une lettre énergique au marquis de Pomбал; je lui peignis ma situation et lui rappelai la mort de mon père. Je finissais par réclamer son appui auprès du roi pour me mettre à l'abri des persécutions que je redoutais. J'envoyai la lettre par un page. Le ministre me transmit la réponse par un jeune gentilhomme, qui me dit de sa part que je n'avais pas d'autre ressource que de dire à ceux qui m'imposaient ce mariage que j'étais prête à le contracter dès qu'on me convaincrait que tel était en effet le désir de la princesse du Brésil. Le jeune homme, après son message terminé, se retira en me faisant une profonde révérence. J'avais été plus occupée du messager que de la réponse; je le suivis longtemps des yeux, étonnée du sentiment que j'éprouvais pour la première fois. Cette impression se serait effacée peut-être; mais je le rencontrais partout, au théâtre, à la pro-

menade, a l'église, si bien que je me sentais très-malheureuse quand par hasard je ne le voyais pas.

Un matin, le son d'une voix qui me fit tressaillir m'attira dans la chambre de ma gouvernante. Une jeune fille lui montrait des dentelles de prix. — Puisque ces marchandises ne vous conviennent pas, disait-elle, j'en apporterai d'autres demain. Quelle fut ma surprise quand sous le bonnet de la jeune fille je reconnus les traits du jeune homme! mêmes yeux, mêmes regards surtout : c'était lui. Cependant, comme on doute toujours de ce qu'on espère le plus, j'interrogeai la femme de chambre. Elle ne connaissait pas la jeune fille qu'elle voyait pour la première fois. Le lendemain je fais appeler l'inconnue auprès de moi; j'étais très-émue en lui adressant la parole. En l'entendant, mon incertitude cessa. La femme de chambre étant présente, je choisis au hasard différentes marchandises, et l'envoyai chercher l'argent pour les payer. L'inconnu profita de son absence et me dit :

— Ma vie ou ma mort sont entre vos mains, je sais que vous m'avez reconnu.

— Quelle imprudence! il faut fuir.

— Un mot d'espoir du moins.

— Je ne comprends rien à cette scène, sinon que vous êtes fou.

— Daignez m'écouter.

— Vite relevez-vous, on vient.

— Votre servante est dans le secret.

— Qu'avez-vous fait?

Il se lève aussitôt, la femme de chambre lui compte son argent, il me salue et se retire. Mon devoir m'ordonnait de renvoyer cette domestique, mais mon cœur parlait en faveur de l'inconnu. Je jugeai d'ailleurs qu'en la chassant je ferais un éclat. Quinze jours s'écoulèrent sans que je revisse le jeune homme; je m'efforçais de l'oublier, mais son image me suivait partout. Un jour que mon mouchoir de cou était garni de la blonde achetée à la marchande, j'appelle Paquita et lui dis :

— Vous n'avez pas revu la jeune fille qui m'a vendu cette dentelle ?

— Si elle n'est pas revenue, madame, c'est qu'elle aura pensé que vous aviez découvert son déguisement.

— Comment se fait-il que vous en ayez eu connaissance ?

— Cela est tout naturel, je connaissais la personne.

— Qui est-ce donc ?

— Le comte A... Il ne devait pas vous être inconnu, puisque vous l'avez reçu il y a trois mois, ici même.

Cette conversation me soulagea, elle justifiait ma femme de chambre. Tout ce que je savais du comte A..., c'est qu'il était sans fortune. L'idée de contribuer à son bonheur commença à me sourire. L'amour dans la femme est toujours désintéressé. Il l'est quelquefois dans l'homme, c'est quand il aime pour la première fois. Je désirais, la veille encore, que le comte ne se représentât plus, je craignais maintenant de ne plus le revoir. Si ma froideur l'avait découragé, s'il m'avait oubliée, s'il était inconstant ! Eh bien, me disais-je, il ne serait pas digne de ma main et je n'y penserais plus. L'amour naît peut-être d'une illusion, mais il a besoin d'estime pour vivre et s'affermir. Écoutez mon ami, ce qui acheva de faire triompher dans mon cœur une passion déjà puissante.

Ma femme de chambre eut l'imprudence d'écrire au jeune homme qu'il pouvait se présenter de nouveau devant moi sous son déguisement. Voilà qu'elle entre dans mon cabinet en riant aux éclats et m'annonce la marchande de dentelles. Il accourt et elle nous laisse seuls. De ce moment mon cœur fut à lui sans réserve. Nous nous jurâmes un amour éternel, mais je ne lui dissimulais pas le peu de chances qu'avait notre union. Il me demanda la permission de venir me voir sous ce déguisement, je lui objectai les dangers auxquels il nous exposait. Il n'eut pas de peine à me convaincre que je n'en courais aucun ; je lui recommandai la prudence, et il promit de revenir. Le comte A... avait vingt-trois ans ; de ma taille à peu près, son peu d'embonpoint et le son de sa voix dissimulaient son sexe. Le

léger duvet qui ombrageait sa lèvre aurait pu seul le trahir. Je le reçus toujours en présence de ma gouvernante. Il était d'une réserve et d'une modestie charmantes : mon amour s'en accrut. Il s'informa des projets du marquis de Pombal sur son avenir, il me dit qu'il avait résolu de l'envoyer en Angleterre comme chargé des dépêches pour l'ambassade. Cette nouvelle remplit mon cœur d'affliction d'autant plus que ma famille recommençait à me tourmenter au sujet du mariage projeté avec M. de Fl... C'est en réfléchissant au malheur que me présageait cette union que je formai le projet de suivre mon amant en Angleterre. Je m'en ouvris la première à lui. Sa surprise et sa joie furent extrêmes ; il ne vit pas les obstacles ; moi je ne voulus pas les voir. Prévoyant le danger de quitter l'hôtel sous les habits de mon sexe, je me procurerais un costume d'homme tandis qu'il conserverait son déguisement féminin. Aussitôt notre arrivée en Angleterre, nous devions nous marier à l'église ; le scandale causé par ma fuite eut été ainsi effacé. La vente de mes bijoux m'offrait des ressources suffisantes jusqu'à l'âge où j'entrerais dans la possession de mes biens. Il trouva mes mesures on ne peut mieux prises. Une seule chose pouvait les faire manquer, c'est qu'il courait le risque d'être personnellement connu de quelque officier du bord. La frégate destinée à le transporter en Angleterre étant arrivée du Ferrol, nous fixâmes le lieu du rendez-vous. Je revêtis mon costume d'homme, et, munie du coffret qui renfermait les diamants de ma mère, je quittai la maison au point du jour.

Le comte, déguisé en femme, m'attendait dans une maison sur le port, une commissionnaire porta ses bagages jusqu'à la chaloupe qui devait nous conduire à bord de la frégate, mouillée à trois lieues en mer. Aussitôt que nous fûmes arrivés, le bâtiment prit le large. Je me présentai au capitaine comme étant le comte A... Il se félicita de l'occasion qui lui permettait de faire ma connaissance et celle de mon épouse. Il s'étonna que le ministre ne lui eût pas annoncé qu'il y aurait une femme à bord. — Cela est contre les réglemens, dit-il, mais du

moment que Son Excellence vous a autorisés je n'ai rien à objecter.

On nous donna une jolie chambre meublée avec goût, un grand lit, un bureau à roulettes, un sofa, un hamac ; elle était ornée en outre de quelques belles peintures. Toute la nuit nous nous entretinmes de notre fuite amoureuse ; j'éprouvais une indicible satisfaction lorsqu'au point du jour on me dit que nous étions déjà loin de Lisbonne. Le comte ne quittait presque jamais la chambre, et le capitaine par un sentiment de convenance s'abstenait de nous visiter. Il est d'usage en Portugal de se montrer très-réservé à l'égard des femmes. Grâce à mon déguisement, je pouvais sans crainte passer plusieurs heures sur le pont, d'où, à l'aide d'une lunette, j'examinais le ciel, la mer et les vaisseaux qui se succédaient à l'horizon. Le septième jour de notre navigation, on signala sous notre vent une corvette meilleure voilière, qui devait avoir quitté Lisbonne le lendemain de notre départ. J'appris avec effroi qu'elle arriverait en Angleterre deux jours avant nous. De ce moment je comptai les heures et les minutes, un secret pressentiment m'avertissait que quelque malheur nous attendait sur les rivages d'Albion. Nous entrâmes dans le port de Plymouth le quatorzième jour de notre traversée. Le soir, l'officier que le capitaine avait envoyé à terre pour demander la permission d'y envoyer les passagers revint à bord avec des lettres. J'étais aux côtés du capitaine pendant qu'il les ouvrait. Je m'aperçus qu'il en relisait une avec beaucoup d'attention. Suivant son usage, mon amant était resté dans sa chambre.

— Cette lettre, me dit le capitaine, est du ministre.

— Du marquis de Pombal ?

— Lui-même. Ceci vous *chiffonne* et moi aussi. Voici pourquoi. Son Excellence m'ordonne, sous peine de mort, de ne point laisser sortir de la frégate une dame portugaise au cas où elle s'y trouverait. En outre, il m'enjoint de la ramener sur-le-champ à Lisbonne. Or, il n'y a de femme à mon bord que votre épouse ; parlez franchement : est-ce réellement votre épouse légitime ? Four-

nissez-m'en la preuve, alors je la débarque avec vous; dans le cas contraire, je dois me conformer aux ordres du ministre.

— Il m'est impossible de vous prouver que cette dame est bien réellement ma femme dès que vous n'ajoutez pas foi à la parole que je vous donne.

— Cette affirmation ne saurait me suffire, ainsi je vais reconduire madame votre épouse à Lisbonne.

J'informai le comte du cruel incident qui exigeait notre séparation. Il me dit qu'il fallait se soumettre, qu'il se laisserait ramener à Lisbonne sous son déguisement. Nous convîmes que j'écrirais de Londres à ma tante l'abbesse, et que nous pourrions correspondre par cette voie. Je lui laissai mon écrin, que le capitaine aurait pu juger nécessaire de mettre sous sa garde. Nous nous dîmes adieu en pleurant. Tout le monde était ému à bord, jusqu'au pauvre capitaine, qui jurait contre la commission dont il était chargé, tout en la remplissant.

J'emportai la malle de mon amant dans la chaloupe. C'était un singulier bagage pour une femme, des uniformes, un étui de mathématiques, des pistolets et quelques livres scientifiques. On me dit à l'auberge où je descendis que je pourrais partir le jour même pour Londres, en compagnie de deux dames et d'un ecclésiastique. Je n'avais sur moi que cinquante lisbonines et une bague qui valait le double.

C'est avec ces faibles ressources que je m'établis à Londres. Après avoir arrêté une chambre, je me débarrassai de mon costume et repris les habits de mon sexe. Au bout du mois, je fus obligé de me défaire de ma bague. Un juif m'en offrit cent cinquante guinées. J'acceptai sa proposition, sous la condition qu'il me payerait quatre guinées, par mois et me restituerait mon bijou quand je lui rembourserais ses avances. Telle est l'origine de la pension de quatre guinées, qui doit assurer encore mon existence pendant deux années. Ma santé souffrit beaucoup des privations que j'étais obligée de m'imposer. Je cherchais à améliorer mon sort, quand le hasard me fit lire votre affi-

che; le *London-Advertiser* l'accompagnait d'observations malignes qui piquèrent ma curiosité. Je ne redoutais aucune violence, mon affectien pour le comte A... me mettait à l'abri des séductions de mon propre cœur. Et puis vous étiez Italien, et j'aime beaucoup votre nation. »

— Vous avez le cœur d'un ange! m'écriai-je en interrompant Pauline : me voilà réconcilié avec la vôtre.

— Vous n'aimez pas les Portugais?

— N'ont-ils pas laissé mourir de misère leur plus grand homme!

— Vous voulez parler de Camoëns; mais à ce compte vous devriez détester toutes les nations, et votre pays tout le premier. Avez-vous oublié le sort du Dante et du Tasse? D'où vient cet intérêt pour un poëte dont vous ne connaissez pas la langue?

— Je l'ai lu en latin, Virgile même n'aurait pas été mieux inspiré. Mais j'ai eu tort de vous interrompre : de grâce, reprenez votre récit. J'ignore encore ce qu'est devenu votre amant.

— Aussitôt mon arrivée, j'avais adressé une longue lettre à ma tante l'abbesse. Je lui expliquais ma conduite et lui déclarais que je ne remettrais les pieds dans Lisbonne que pour y épouser le comte A... Dans sa réponse, ma tante m'informa que la frégate qui nous avait conduits en Angleterre venait d'arriver à Lisbonne. Le capitaine ayant annoncé au ministre son arrivée avec la dame portugaise, M. de Pombal lui avait ordonné de la conduire (il était convaincu que c'était moi) dans mon ancien couvent. Il invitait par lettre ma pauvre tante à me tenir sous clef. Ma tante, informée par moi du quiproquo, enferma le comte, qui se laissa faire, et répondit au ministre qu'elle s'était conformée à ses instructions; mais que la dame portugaise n'était pas sa nièce, ni même une femme, mais bien un homme déguisé, et qu'elle espérait que Son Excellence en délivrerait bientôt le couvent. Le ministre vint lui-même enlever le prisonnier, dont personne n'a eu de nouvelles depuis. L'affaire fit du bruit en Portugal; elle fut travestie comme il arrive toujours. On se persuada que

le comte A... était toujours à Londres, et que c'était moi qu'on avait fait disparaître. Peut-être M. de Pombal n'est-il pas étranger à la propagation de ces bruits. Cependant il sait parfaitement que je suis toujours ici, il connaît mon adresse, et, grâce à ses nombreux espions, il est informé de toutes mes démarches. Je lui ai répété tout ce que j'avais écrit à ma tante, que j'étais prête à revenir à Lisbonne lorsque j'aurais reçu l'assurance écrite que mon union avec le comte serait solennellement reconnue. J'attends tous les jours une réponse à ma lettre.

Tel fut le récit de Pauline. Plus d'un lecteur le jugera romanesque ; mais à Lisbonne, où vit encore le souvenir de la fille du comte de P..., on reconnaîtra la vérité de ma relation (si mes mémoires y parviennent jamais).

Cette histoire ne fit qu'accroître mon amour pour Pauline. Tant de courage, d'énergie et de dévouement m'avait profondément touché. Pauline, qui me voyait triste et souffrant (je maigrissais à vue d'œil), attribuait le mauvais état de ma santé au manque d'exercice et de distraction. Pour la satisfaire, je montais à cheval et j'allais faire un tour dans les environs. Dans une de ces promenades, mon cheval s'abattit vis-à-vis du palais du duc de Kingston. Miss Chodeleg m'aperçoit de sa fenêtre, elle envoie un domestique à mon secours. On me relève, mais impossible de faire un pas : je suis porté à bras dans la maison, et les deux chirurgiens du duc viennent m'offrir leurs soins.

— C'est une luxation, dit l'un.

— Non pas, c'est bien une dislocation de la jambe, dit l'autre.

— La saignée est nécessaire.

— Je pense qu'il faudra retrancher le membre.

— Ne retranchons rien et laissez-moi tranquille, interrompis-je.

Je me fais porter chez moi et j'envoie chercher un médecin. — C'est une simple foulure, dit-il, mais je suis fâché qu'il n'y ait pas fracture.

— J'en suis enchanté, au contraire.

— Ignorez-vous que je suis le premier opérateur de Londres pour les fractures?

— Je le sais; mais permettez-moi de me féliciter de n'avoir pas à exercer votre talent.

— Vous ignorez donc aussi que ma dextérité est telle que j'opère sans que le blessé éprouve la moindre douleur?

— Encore un coup, j'en suis certain.

J'en étais là quand Pauline arrive en sanglotant. Elle se jette sur mon lit: — Malheureuse que je suis! c'est moi qui ai causé ce malheur, il a la jambe cassée!

— Me serais-je trompé? s'écria mon médecin; si ce pouvait être une fracture!

— Taisez-vous, lui dis-je, ce n'est rien, ou plutôt présentement je bénis mon accident. Je rassurai Pauline. Quand nous fûmes seuls, j'osai imprimer un baiser brûlant sur ses lèvres. Elle se mit à rire.

— De quoi riez-vous?

— De ces séductions involontaires de l'amour dont on ne saurait être maître. Je dois à votre accident d'avoir trahi le secret de mon cœur.

— Vous m'aimeriez?

— Je ne le crois pas, mais j'en ai peur. Ce serait pour moi un insupportable supplice de vous aimer et d'être aimée de vous, sans pouvoir jamais faire votre bonheur.

— Mais si la lettre que vous attendez n'arrivait pas?

— Elle arrivera, et je la redoute maintenant.

Je tendis de nouveau les bras à Pauline, qui cette fois s'éloigna.

Elle prit un livre dans ma bibliothèque et lut pour me calmer l'épisode de Ricardo et de l'Espagnole dans l'Arioste. Elle me dit qu'elle était la princesse, et moi le chevalier.

— De la triste figure, ajoutai-je.

Comme elle en récitait les passages fort vifs et d'une couleur assez lubrique, elle s'interrompit pour dire:

— Il est singulier que ce poëme n'ait pas été mis à l'index à Rome.

— Pourquoi l'aurait-on dénoncé? il ne contient pas un seul mot qui attaque l'autorité du saint-siège.

— Mais la moralité publique ?

— Rome n'a jamais persécuté les auteurs de livres obscènes. Ils ont pour défenseurs tous nos cardinaux.

— Je croyais que Leurs Éminences remplissaient exactement les devoirs de la religion.

— Cela ne va pas jusqu'à s'imposer, à l'exclusion de tout autre livre, la lecture de l'Écriture Sainte.

— Comment lire de pareils livres et rester chaste, en pensée du moins ?

— La chasteté n'est pas prescrite par les commandements de l'Église.

— Et par les commandements de Dieu ?

— Ma chère Pauline, ne parlons pas politique. N'avons-nous pas quelque chose de plus intéressant à nous dire ? Elle sourit, laissa tomber le livre, et nous ne lûmes plus rien de la soirée.

Le lendemain, 1^{er} août, fut un jour néfaste. Il est marqué à *l'encre rouge* dans ces mémoires. Je reçus une lettre de Paris ; il en arriva deux à Pauline de Lisbonne. M^{me} du Romain m'annonçait la mort de M^{me} d'Urfé, qui s'était empoisonnée sans le vouloir à force de boire de sa *panacée universelle*. Elle avait fait un testament bizarre, par lequel elle instituait pour son héritier le fils ou la fille qui naîtrait d'elle après sa mort ; elle se croyait enceinte par l'opération du soleil. Un codicille m'établissait tuteur du nouveau-né, qui est encore à naître. En attendant l'accouchement posthume, la marquise du Châtelet était entrée en possession des biens de la défunte, évalués à deux millions. La clause du testament qui me concernait me mit au désespoir : je compris que je serais couvert de ridicule à Paris.

L'une des lettres que reçut Pauline était du marquis de Pombal. Le ministre lui envoyait l'assurance formelle qu'aussitôt après son retour dans sa patrie Pauline épouserait le comte A... et entrerait en possession de sa fortune. Il lui adressait en même temps un million de *reis*, ou dix-huit cents livres sterling. Le moment de la séparation était donc arrivé. Pauline, qui ne se sentait pas la force de

me faire ses adieux, m'écrivit une lettre où elle me faisait comprendre que l'honneur exigeait qu'elle accordât sa main à l'homme auquel on croyait qu'elle s'était donnée tout entière. Elle comptait s'éloigner sans me voir, mais je me jetai à ses genoux et lui demandai pour dernière faveur de l'accompagner jusqu'à Douvres. J'épargnerai au lecteur les détails de cette affreuse séparation. De retour à Londres, je fis fermer ma porte à tout le monde. « Puisqu'il est si affligé du départ de sa locataire, que ne fait-il remettre, disaient les mauvais plaisants, son ancienne affiche au-dessus de la porte de la maison? »

Londres est le dernier endroit du monde que l'on puisse habiter quand on a du chagrin. Tout y est triste et maussade. Je cherchais vainement à chasser la douleur profonde que le départ de Pauline m'avait inspiré. Mes journées se passaient en courses vagabondes. Fatigué et haletant, j'entrais dans les cafés; c'était mon refuge ordinaire : je regardais les allants et venants, j'y jouais un rôle d'observateur, cela donnait une direction moins sombre à mes pensées. Toutes ces figures de perroquet façonnées en casse-noisettes, toutes ces bouches pincées s'ouvrant comme par un ressort pour articuler des paroles aigres et stridentes, ou pour avaler méthodiquement de longues tartines et vider d'immenses bols de thé, composaient un spectacle bizarre. Les Anglais ont des visages qu'on croirait faits à la mécanique; nul peuple n'est plus attaché à ses coutumes, qui, tout étranges qu'elles sont, ont un caractère d'uniformité dont les physionomies se ressentent. Cette uniformité devait paraître plus sensible encore à un étranger comme moi, qui ne comprenait pas leur langue. Un jour je fus agréablement surpris d'entendre deux de mes voisins s'expliquer en *italien*, bien qu'ils l'écorchassent horriblement. C'étaient deux négociants qui, tout en énumérant les bénéfices qu'ils avaient réalisés, se plaignaient beaucoup de la misère des temps. « N. N., dit l'un deux, vient de m'enlever quatre mille guinées en se brûlant la cervelle; du reste, il a sagement agi en s'ôtant la vie: car, dans l'état où se trouvait réduite sa fortune, son

existence eût été fort misérable. — Vous vous trompez, répondit l'autre, il eût pu remettre sa mort à une échéance plus éloignée, il avait de quoi mener joyeux train pendant trois mois encore. — Voilà un singulier calcul, pensai-je. Au même instant je vois entrer dans le café un nommé Bossanget, commis de mon banquier. Je lui demande le nom de ces individus. — Celui-ci, me dit-il, *vaut* cent mille livres sterling, l'autre *ne vaut pas* un schelling. — Mais leur nom? — Je l'ignore. Ici on ne s'informe pas du nom. Le nom n'est pas l'étiquette de la marchandise; je connais l'homme en connaissant ce qu'il *est* pécutiairement.

En sortant de là, j'entre chez un changeur pour prendre des guinées en échange d'un billet de vingt livres. — Je n'ai plus une seule pièce d'or, me répondit-il; mais revenez dans une heure. Voici votre billet. — Gardez-le, je ne doute pas de votre probité. — Mon cher monsieur, vous auriez grand tort de le laisser entre mes mains; car je ne vous en rendrais pas la valeur, ne fût-ce que pour vous inspirer plus de circonspection. Un billet de banque, diable! ce n'est pas une bagatelle, et je serais plutôt disposé à croire que je vous en eusse compté la valeur qu'à supposer que vous me l'avez laissé de confiance. Je veux citer quelque chose de plus étrange encore. Un matin, il y avait un rassemblement dans Piccadilly; je rencontre Martinelli, à qui j'en demande la cause.

— Tout ce monde, me dit-il, se presse autour d'un individu qui va mourir d'un coup de poing qu'il a reçu en boxant.

— Ne peut-on le sauver?

Un chirurgien s'est présenté pour le saigner; mais voilà le curieux de l'affaire, c'est que deux *gentlemen* ont engagé cent guinées sur la vie ou la mort du boxeur, et ils s'opposent à ce que le chirurgien lui donne les secours de son art.

— Ainsi donc cet atroce pari coûtera la vie à ce malheureux?

— La manie des paris est si enracinée dans ce pays, qu'il y a partout des clubs de parieurs; on y jase beaucoup, et, quand quelqu'un nie une assertion, il est tenu à soutenir sa dénégation au moyen d'un pari s'il ne veut encourir l'amende.

— Je suis curieux de connaître ce club; mais, en attendant, parlons du boxeur. S'il succombe, qu'arrivera-t-il à son meurtrier?

— Il sera pendu si son poing est reconnu dangereux. Sinon, on lui appliquera sur la main droite une empreinte avec un fer chaud. C'est la marque qui sert à désigner l'homme qui a déjà donné la mort et dont le cou est *mûr pour le gibet*.

— Je suppose que cet homme soit attaqué.

— Il n'a qu'à montrer sa main et on le laisse tranquille; dans le cas contraire, et s'il a le malheur de tuer l'assaillant, la loi n'a rien à lui dire.

— Comment peut-on autoriser de pareils combats à coups de poing?

— Ils n'ont jamais lieu que sous la forme de pari. Si les combattants n'ont pas, avant la rixe, jeté un enjeu à terre, le survivant est pendu.

Le lendemain, lord Pembroke m'invita à dîner à sa maison de campagne, à Chelsea. Je lui parlai du club, il me conseilla de n'y point aller.

— Est-ce qu'on y trouve mauvaise compagnie?

— C'est la meilleure de Londres : lords, rentiers, banquiers, savants, s'y donnent rendez-vous; mais vous êtes vif, vous avez quelque amour-propre, vous ne connaissez pas l'Angleterre, vous voudrez parler et l'on vous pincera.

— Je me contenterai, si la patience m'échappe, de payer l'amende.

— Alors vous serez mal vu, car nous préférons mille fois nous exposer à perdre notre pari qu'à payer l'amende.

D'autres curiosités m'attendaient chez milord. Après m'avoir montré son parc, ses jardins, ses serres, ses salles de bain, tous établissements de fort bon goût il me

montra sa volière. J'y distinguai un coq énorme d'un aspect sauvage.

— Pourquoi enfermez-vous ce beau volatile?

— Parce qu'il tue toutes les poules qu'il rencontre.

— Ainsi vous l'avez condamné au célibat?

— Cela lui conserve sa vigueur et son humeur belliqueuse.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous n'avez donc jamais été témoin d'un *combat de coqs*?

Là-dessus le noble lord me met sous les yeux un état fort bien tenu des combats et des victoires de son coq; il me montra aussi les éperons et le casque de l'animal.

— C'est un vrai chevalier.

— Et d'une antique race. Il a vingt-quatre quartiers du côté paternel.

— Il ne lui manque que la croix de Malte : comme ces nobles chevaliers, il ne laissera pas de postérité. Mais laissons ce chapitre : vous m'avez promis nombreuse société pour ce soir, milord.

— Nombreuse, non, mais attrayante pour vous. Il y a d'abord une fort belle Française auprès de laquelle vous n'aurez pas de peine à oublier votre Pauline, et puis nous jouerons.

— La Française joue-t-elle aussi?

— Non, c'est son mari, un gentilhomme gascon, le comte de Castelbajac.

— Grand, sec, basané et marqué de la petite vérole : je le connais.

— Ne trouvez-vous pas sa femme charmante?

— Il s'est marié depuis que nous nous sommes perdus de vue : il est probable qu'il fera semblant de ne point me reconnaître; ne vous en étonnez pas, il a de bonnes raisons pour cela. Demain ou après, je pourrai vous dire quelque chose sur son compte.

L'après-midi, arrive mon Castelbajac en compagnie d'un petit monsieur maigre et chétif, qu'il nous présente comme le comte de Schwerin, neveu du feld-maréchal de

ce nom, mort à Rosbach. L'un des convives, le général B.... ayant fait observer qu'il avait été témoin de la mort du héros, le neveu prétendu tira de sa poche le ruban ensanglanté de l'ordre de l'Aigle-Noir : « — C'est celui que mon oncle portait à sa dernière affaire ; S. M. me l'a remis en mémoire de ses vertus militaires. »

A table, j'étais à côté de la comtesse, jeune blonde au visage allongé, si pâle et si frêle qu'il semblait à chaque instant que la vie allait s'échapper de ce corps souffreteux. Elle ne pouvait en aucune manière supporter la comparaison avec ma chère Pauline. Ainsi, adieu les consolations que Pembroke m'avait promises. Je passe sous silence les détails de ce dîner et de la soirée qui le suivit : ils n'ont rien d'intéressant pour le lecteur.

Je ne dirai rien non plus de quelques désagréables circonstances où mon nom se trouva mêlé, grâce à la Cornelis(1) et à un certain M. Costantini. J'en viens au récit d'une longue mésaventure qui m'advint à Londres et qui me fit prendre en haine le séjour de cette ville maudite.

1. Je venais de lui ôter Sophie pour la mettre en pension.

TABLE

	Pages.
CHAPITRE I. Ma voiture cassée. — Mariage de Mariuccia. — Fuite de lord Limore. — Mon retour à Florence et mon départ avec la Corticelli.	5
II. J'arrive à Bologne. — Je suis chassé de Modène. — Je vais à Parme, à Turin. — La belle juive Lia. — La R..., marchande de modes.	29
III. Ma victoire contre le vicaire directeur de la police. — Mon départ. — Chambéry. — La fille de Désarmoises. — M ^{me} Morin. — M. M. d'Aix. — La pension- naire. — Lyon. — Paris.	51
IV. Mon séjour à Paris et mon départ pour Strasbourg, où je trouve la Renaud. — Mes malheurs à Munich et mon triste séjour à Augsbourg.	76
V. Les comédiens et la comédie. — Bassi. — La Stras- bourgeoise. — Le comte femelle. — Mon retour à Paris. — Mon arrivée à Metz. — La jolie Raton et la fausse comtesse de Lascaris.	102
VI. Je retourne à Paris avec la Corticelli, improvisée comtesse de Lascaris. — L'hypostase manquée. — Aix-la-Chapelle. — Duel. — Mimi d'Aché. — Trahison de la Corticelli qui ne retombe que sur elle-même. — Voyage à Sulzbach.	117
VII. J'envoie la Corticelli à Turin. — Réception d'Hélène aux mystères de l'Amour. — Je fais un tour à Lyon. — Mon arrivée à Turin.	140
VIII. Mes vieilles connaissances. — La dame Piacenza. — Agathe. — Le comte Borromée. — Un bal. — Lord Percy.	183

CHAPITRE IX. Je cède Agathe à lord Percy. — Je pars pour Milan. — La pèlerine à Pavia. — La comtesse A. B. — Désappointement. — Le marquis Triulzi. — Zé- nobie. — Barbaro le Vénitien. — Les deux belles marquises Q...	210
X. La comtesse humiliée. — La noce de Zénobie au casino des Pommes. — Pharaon. — Conquête de la belle Irène. — Projet de mascarade.	239
XI. Mascarade unique; Mes heureuses amours avec la belle marquise Q; La Marseillaise abandonnée; Je deviens son sauveur. — Mon départ pour Saint- Ange.	276
XII. Ancien château. — Clémentine. — La belle péni- tente. — Lodi. — Déclaration d'amour réciproque, sans crainte des suites.	313
XIII. Partie de plaisir. — Ma triste séparation de Clé- mentine. — Je pars de Milan avec la maîtresse de Croce. — Mon arrivée à Gênes.	346
XIV. Passano à Gênes. — Vieilles connaissances que je re- trouve. — La dame Isola-Bella. — Le biribi. — Je tâche d'humaniser ma nièce. — Mon frère l'abbé.	381
XV. La marquise d'Urfé. — Passano, ou le faux Quer- linth; Marcoline, ou la fausse ondine. — Com- ment je suis gratifié des présents destinés aux planètes. — Départ de Marseille. — Henriette à Aix.	398
XVI. Les envoyés de Venise. — Je quitte Marcoline. — Séjour à Paris. — J'en chasse mon frère l'abbé. — Madame du Romain. — Départ pour l'Angleterre.	409
XVII. L'Angleterre. — Madame Cornelis. — Bal à Soho- Square. — Les courtisanes de Londres. — Mar- tinelli. — Pauline. — Son histoire.	425

7959-10-11. PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET C^{ie}.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL
DE LA
LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION
PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques

Français et Étrangers

à 95 centimes le volume broché. Relié toile : 1 fr. 75

VOLUMES PARUS

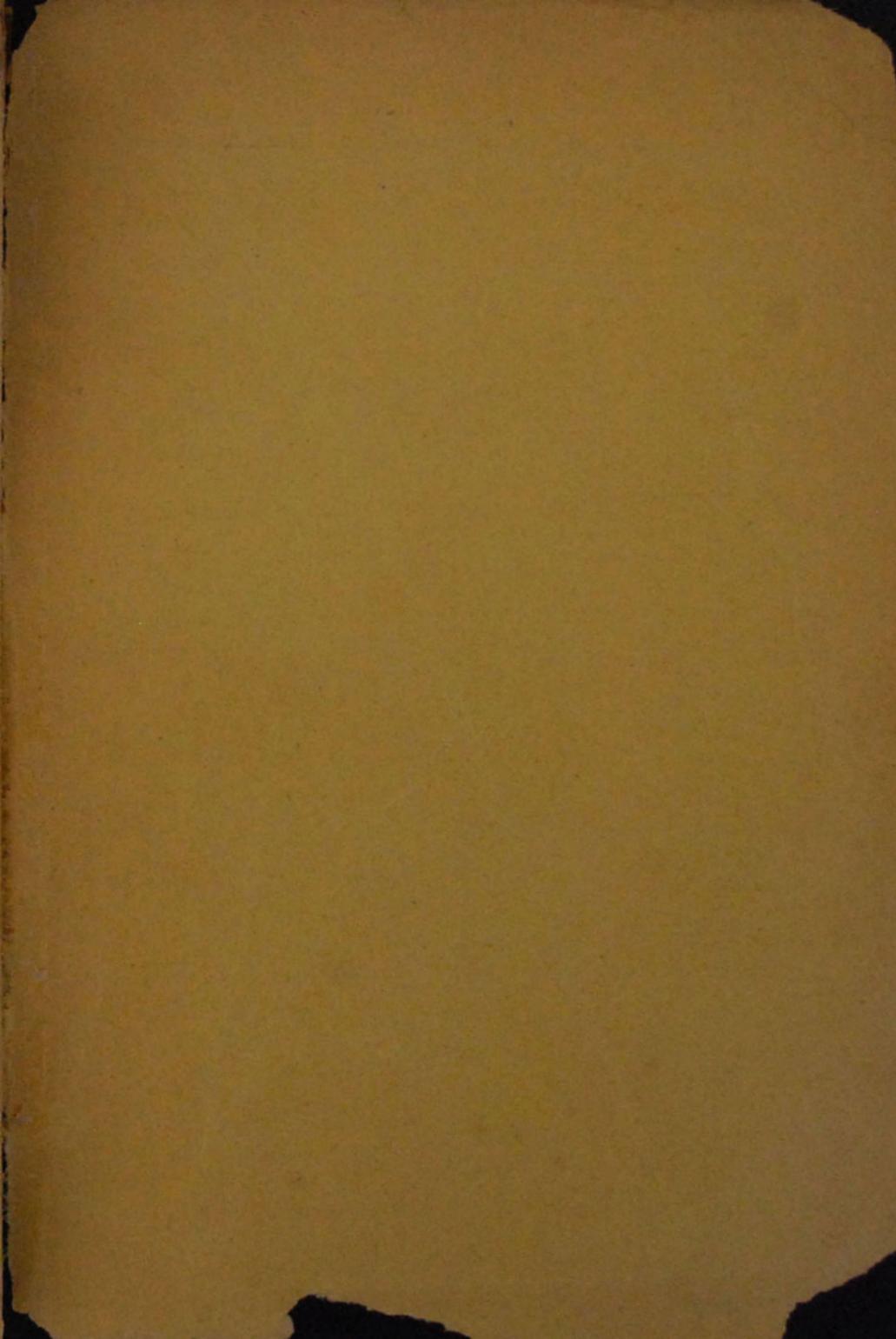
ARISTOPHANE, THÉÂTRE.	2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.	1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.	1 vol.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON.	2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.	1 vol.
BOSSUET, ORAISONS FUNÉRAIRES.	1 vol.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.	1 vol.
BRANTÔME, LES DAMES GALANTES.	1 vol.
CAMOËNS, LES LUSIADES.	1 vol.
CASANOVA (JACQUES), MÉMOIRES.	6 vol.
CERVANTES (MICHEL), DON QUICHOTTE.	2 vol.
CÉSAR (JULES), COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.	1 vol.
CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCÉRAGE.	1 vol.
— GÉNIE DU CHRISTIANISME.	2 vol.
CHÉNIER (ANDRÉ), ŒUVRES POÉTIQUES.	1 vol.
COMTE (AUGUSTE), PHILOSOPHIE POSITIVE.	4 vol.
CORNEILLE, THÉÂTRE.	2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.	1 vol.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.	1 vol.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE ; LE NEVEU DE RAMEAU.	1 vol.
ESCHYLE, THÉÂTRE.	1 vol.
FENELON, TÉLÉMAQUE.	1 vol.
— ÉDUCATION DES FILLES ; LETTRE À L'ACADÉMIE.	1 vol.
FOË (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOË.	1 vol.
GOËTHE, WERTHER, FAUST, HERMANN ET DOROTHÉE.	1 vol.
GRIMM (FRÈRES), CROIX DE CONTES.	1 vol.
HOMÈRE, ILLIADÉ.	1 vol.
— ODYSSEË.	1 vol.
KANT (EMMANUEL), CRITIQUE DE LA RAISON PURE.	2 vol.
KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, LA CRUCHE CASSÉE, LA PETITE VILLE ALLEMANDE, MINNA DE BARNHELM.	1 vol.
LA BROYÈRE, CARACTÈRES.	1 vol.
LA FAYETTE (M ^{me} de), MÉMOIRES, PRINCESSE DE CLÈVES.	1 vol.
LA FONTAINE, FABLES.	1 vol.
— CONTES.	1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.	1 vol.
LEIBNIZ, NOUVEAUX ESSAIS SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN.	1 vol.
LE SAGE, HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.	2 vol.

N ^{os}	
406.	BAILLY (C. D') Un cœur d'or.
9.	BALT (M ^{me} ROBERT). Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	— Brave Garçon.
91.	— La Petite Lazare.
417.	— Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON. Mémoires du Chevalier de Grammont
558.	HÉGÉSIPPE MOREAU. Le Myosotis.
478.	HEINE (HENRI). Le Tambour Le Grand.
555.	HENNIQUE (LÉON). Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.). L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE) Lucia.
61.	— Madame Trois-Etoiles.
119.	— Les Larmes de Jeanne.
142.	— La Confession de Caroline.
187.	— Julia.
435.	— Ml ^{le} de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HUCHER (F.) La Belle Madame Pajol.
407.	— Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR) La Légende du Beau Pécopin.
15.	JACOLLIOT (L.) Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	— Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	— Vengeance de Forçats.
200.	— Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	— Voyage sur les rives du Niger.
261.	— Voyage au pays des Singes.
445.	— Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES). L'Âne mort.
286.	— Contes.
294.	— Nouvelles.
97.	JOGAND (M.). L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL) Le diable au corps.
592.	LAFARGUE (FERNAND). Les Ciseaux d'Or.
408.	— Les Amours passent...
445.	— La fausse piste.
467.	— Fin d'Amour.
485.	— Dette d'honneur.
515.	LA FONTAINE Contes.
284.	LANO (PIERRE DE). Jules Fabien.
545.	LAPAUZE (HENRY) De Paris au Volga (couronné).
572.	LA QUEYSSIE (EUG. DE) La Femme de Tantale.
155.	LAUNAY (A. DE) Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT). La Bande Michelou.
385.	LAVELEYE (E. DE) Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE) Marsile Gerbault.
457.	LEMERCIER DE NEUVILLE (L.). Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE). La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (BUGUES). L'Attentat Sloughine.
58.	LEROY (CHARLES) Les Tribulations d'un Futur.
144.	— Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	— Un Gendre à l'Essai.

N°

176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
 459. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
 566. LEX Comment on se marie.
 215. LHEUREUX (P.). P'tit Chéri (Histoire parisienne).
 288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
 185. LOCKROY (ED.). L'Ile révoltée.
 459. LONGFELLOW Evangéline.
 16. LONGUS. Daphnis et Chloé.
 195. MAËL (PIERRE) Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
 209. — Le Torpilleur 29.
 264. — La Bruyère d'Yvonne.
 334. — Le Roman de Joël
 35. MAISTRE (X. DE). Voyage autour de ma Chambre.
 40. MAIZEROT (RENÉ) Souvenirs d'un Officier.
 59. — Vava Knoff.
 148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
 159. — La Dernière Croisade.
 182. MARGUERITTE (P.). La confession posthume
 86. MARTEL (T.). La Main aux Dames.
 252. — La Parpailotte.
 562. — L'Homme à l'Hermine.
 453. — Dona Blanca.
 472. — La Tuile d'or.
 481. — La Prise du bandit Masca.
 82. MARY (JULES). Un coup de Revolver.
 175. — Un Mariage de confiance.
 245. — Le Boucher de Meudon.
 64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
 111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
 479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
 489. — Les Chasseurs de Chevelures.
 54. MELANDRI (ACHILLE) Ninette.
 11. MENDÈS (CATULLE). Le Roman Rouge.
 44. — Pour lire au Bain.
 65. — Monstres parisiens.
 94. — Le Cruel Berceau.
 114. — Pour lire au Couvent.
 154. — Pierre le Vêridique, roman.
 196. — Jupe courte.
 211. — Jeunes Filles.
 254. — Isoline.
 250. — L'Art d'Aimer.
 266. — L'Enfant amoureux.
 588. — Verger-Fleuri.
 90. MÉROUVEL (CH.). Caprice des Dames.
 110. MÉTÉNIER (OSCAR) La Chair.
 227. — Myrrha-Maria.
 270. — La Grâce.
 521. — La Croix.
 170. MEUNIER (V.). L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
 52. MICHELET (MADAME) Quand j'étais Petite.

- GILBERT AUGUSTIN-THIERRY. — *La Savelli*. Illustrations de Léonce Burret.
- GYP. — *Le Friquet*. Illustrations de P. Kauffmann.
 — *Sœurlette*. Illustrations de André Leroy.
 — *Pervenche*. Illustrations de G. Nicolet.
 — *Geneviève*. Illustrations de G. Nicolet.
- HERMANT (ABEL). — *Nathalie Madoré*. Illustrations de H. Causon.
- HEYSE (PAUL). — *L'Amour en Italie*. Illustrations de M. Baldo.
- HORNUNG. — *Raffles, Cambrioleur amateur*. Illustrations de Fonseca.
- IDA SAINT-ELME. — *Une Contemporaine de Napoléon*. Illustrations de Métivet.
- LA VAUDÈRE. — *Le Mystère de Kama*. Illustrations de Ch. Atamian.
- LAVEDAN (HENRI), de l'Académie française. — *Mam'zelle Vertu*. Illustrations de Jordic.
- LE GOFFIC (CH.). — *La Double Confession*. Illustrations de Pégot-Ogier.
- LEMAITRE (CLAUDE). — *Cadet Oui-Oui*. Illustrations de Simont.
- LEMONNIER (CAMILLE). — *Amants joyeux*. Illustrations de Bigot-Valentin.
- LEROY (CHARLES). — *Le Colonel Ramollot*. Illustrations de A. Vallet.
- MAËL (PIERRE). — *Pilleur d'Épaves*. Illustrations de H. Lanos.
- MAIZEROT (RENÉ). — *L'Ange*. Illustrations de G. Nicolet.
- MANDELSTAMM (VALENTIN). — *Jim Blackwood, jockey*. Illustrations de André Leroy.
- MARNY (JULES). — *La Femme de Silva*. Illustrations de Fabiano.
- MONTÉGUT (MAURICE). — *Le Mur*. Illustrations de Ricardo Florès.
- PROVINS (MICHEL). — *Nos petits Cœurs*. Illustrations de Métivet.
- ROBERT (LOUIS DE). — *La Reprise*. Illustrations de H. Thiriet.
- ROD (ÉDOUARD). — *L'Incendie*. Illustrations de H. Thiriet.
- RODENBACH (GEORGES). — *Bruges-la-Morte*. Illustrations de M. Baldo.
- SÉMANT (PAUL DE). — *P'tites Femmes de Régiment*. Illustrations de l'Auteur.
- SIMON (JULES), de l'Académie française. — *Mémoires des Autres*. Illustrations de Paul Thiriet.
- THIRIET (ANDRÉ), de l'Académie Française. — *Mon Oncle Flo*. Illustrations de Bouard.
- TRISTAN BERNARD. — *Secrets d'Etat*. Illustrations de H. Thiriet.
- WOLFF (PIERRE). — *Sacré Léonce!* Illustrations de Fabiano.



LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

VOLUMES PARUS

- ARISTOPHANE, THÉÂTRE. 2 vol.
 BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.
 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.
 BOCCACE, LE DÉCAMÉRON. 2 vol.
 BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.
 BOSSUET, ORAISONS FUNÈBRES.
 — DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.
 BRANTOME, DAMES GALANTES.
 CAMOENS, LES LUSIADES.
 CASANOVA (Jacques), MÉMOIRES. 6 vol.
 CESAR, COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.
 CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ; LE DERNIER ABENCÉRAGE;
 — GÉNIE DU CHRISTIANISME. 2 vol.
 COMTE (Auguste), PHILOSOPHIE POSITIVE. 4 vol.
 CORNEILLE, THÉÂTRE. 2 vol.
 DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.
 DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.
 DIDEROT, LA RELIGIEUSE; LE NEVEU DE RAMEAU.
 ESCHYLE, THÉÂTRE.
 FENELON, TÉLÉMAQUE.
 — DE L'ÉDUCATION DES FILLES.
 FOË (DANIEL de), ROBINSON CRUSOË.
 GÛTHE, WERTHER; FAUST; HERMANN ET DOROTHÉE.
 HOMÈRE, ILIADE.
 — ODYSSEE.
 KLEIST-KOTZEBUE - LES-SING, TROIS COMÉDIES.
 LA BRUYÈRE, CARACTÈRES.
 LA FAYETTE (M^{me} de), MÉMOIRES; PRINCESSE DE CLÈVES.
 LA FONTAINE, FABLES.
 — CONTES.
 LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.
 LE SAGE (A.-R.), HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE. 2 vol.
 LESSING, THÉÂTRE.
 LE TASSE, JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.
 MAISTRE (X. DE), ŒUVRES.
 MALEBRANCHE, RECHERCHE DE LA VÉRITÉ. 2 vol.
 MARIVAUX, THÉÂTRE CHOISI.
 MOLIERE, THÉÂTRE. 4 vol.
 MONTAIGNE, ESSAIS. 4 vol.
 MONTESQUIEU, LETTRES PERSANES.
 — DE L'ESPRIT DES LOIS. 2 vol.
 MUSSET (A. de), PREMIÈRES POÉSIES. 1829-1835.
 — POÉSIES NOUVELLES. 1836-1852.
 — COMÉDIES ET PROVERBES. 2 vol.
 — LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE.
 — NOUVELLES.
 — CONTES.
 — MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.
 — ŒUVRES POSTHUMES.
 OVIDE, LES MÉTAMORPHOSES.
 PASCAL, PENSÉES.
 — LES PROVINCIALES.
 PERRAULT (Ch.) et M^{me} d'AULNOY, CONTES.
 RABELAIS, ŒUVRES. 2 vol.
 RACINE, THÉÂTRE. 2 vol.
 REGNIER (Mathurin), ŒUVRES COMPLÈTES.
 ROUSSEAU (J.-J.), CONFESSIONS. 2 vol.
 — JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE. 2 vol.
 — DU CONTRAT SOCIAL.
 — ÉMILE, OU DE L'ÉDUCATION. 2 vol.
 SCHILLER, LES BRIGANDS; MARIE-STUART; GUILLAUME-TELL.
 SCOTT (Walter), IVANHOE. 2 vol.
 — LA JOLIE FILLE DE PERTH. 2 vol.
 SEVIGNE (M^{me} de), LETTRES CHOISIES.
 SOPHOCLE, THÉÂTRE.
 SPINOZA, ÉTHIQUE.
 STAEL, (M^{me} de) DE L'ALLEMAGNE. 2 vol.
 — CORINNE, OU L'ITALIE. 2 vol.
 STENDHAL, LA CHARTREUSE DE PARME.
 SUETONE, LES DOUZE CÉSARS.
 VILLON (François), ŒUVRES.
 VIRGILE, L'ÉNÉIDE.
 VOLTAIRE, DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.
 — HISTOIRE DE CHARLES XII.
 — SIÈCLE DE LOUIS XIV. 2 vol.
 WISEMAN (C^{on}), FABIOLA.

Chaque volume broché, 95 cent., relié toile pleine. 1 fr. 75